

Éditions MobileRead



Marcheurs et marcheuses

Richard O'Monroy



Marcheurs et marcheuses

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1899

LES VIEUX MARCHEURS



HENRI LAVEDAN nous a donné une silhouette du *Vieux Marcheur*, qui, en dépit de ses irrégularités de conduite et de son amour pour la vie facile, reste séduisante, « bien boulevard », « bien Meilhac » et, surtout bien française.

Le vieux marcheur a été jeune sous le second Empire : il en a conservé le chapeau sur l'oreille, la moustache conquérante, la raie dans le dos avec les cheveux ramenés en avant, le culte de la tenue et un certain chic spécial, mi-parti civil et mi-parti militaire, cadrant bien avec les mœurs d'une époque où ceux qui marchaient le plus gaillardement après la bataille, étaient précisément ceux qui s'étaient le mieux battus. De très bonne foi, il a pris la suc-

cession de Lauzun et de Richelieu, de Brumel, de Rubempré, de La Palferine, de Byron, toute cette pléiade de héros, beaux, jeunes, irrésistibles, qui, soit dans la fiction, soit dans la réalité, avaient pris la belle devise de notre vénéré maître, Arsène Houssaye : *Tout pour la femme et par la femme.*

Il avait d'ailleurs de qui tenir avec ces guerriers de l'Empire, épiques, moustachus, bronzés par le soleil des camps. Un peu simples et brutaux, mais sincères, vigoureux et charmants quand même, avec leurs cheveux drus, leurs favoris jusqu'à l'oreille et leurs spencers éblouissants, couverts de broderies et de brandebourgs.

On n'avait pas le temps de s'attarder à la bagatelle, – c'est sans doute pour cela que les jupes d'alors tombaient toutes droites, sans obstacles et sans cordons et l'on enlevait à la hussarde une conquête entre deux victoires.

Puis viennent les époques tranquilles et désœuvrées de la Restauration et de Louis-Philippe ; le vieux marcheur devient élégiaque, romantique

et compliqué ; on attache une importance excessive aux moindres futilités ; on se meurt pour un sourire ; on assassine pour une résistance, on se pâme pour un baiser ; la nuance d'un pantalon, le nœud d'une cravate, les dessins d'un gilet sont des événements médités avec une préoccupation qui paraîtrait ridicule aujourd'hui, mais qui avait sa raison d'être, puisque ces minuscules détails suffisaient à séduire les lionnes et les lorettes, la duchesse d'Espars ou la courtisane Coralie.

C'est cet atavisme qui nous a donné le vieux marcheur d'aujourd'hui, ayant expérimenté tous les vices, mais sous les formes les plus élégantes et les plus spirituelles, dans un milieu de luxe et de grande vie, tel que toute mesquine préoccupation d'économie ou de respect humain a disparu. Monde de vieux enfants, à la fois sceptiques et crédules, corrompus et naïfs, croyant encore au plaisir d'aimer et surtout au plaisir de vivre. Car c'est la caractéristique du vieux marcheur d'aujourd'hui, c'est qu'il croit encore à la religion,

à la famille, à la morale et... « autres balançoires », comme disait un ex-fonctionnaire de la République, et de temps en temps, il a des retours de conscience, le jour où le souper n'a pas passé et où la goutte le retient à la maison. Au milieu de cette vie de bâton-de-chaise, sa conscience est restée intacte et lucide ; il comprend qu'après avoir été aimé jadis pour lui-même, il peut encore avoir, et moyennant finance, toutes les illusions du faux amour, sans avoir à redouter l'ennui d'une longue cour, à un moment où, la fin prochaine – éventualité qu'il regarde en face – oblige à ne pas trop lanterner.

Il connaît, de par le monde, de fort belles filles qui consentent à lui jouer cette comédie. Loin de leur en vouloir de cette dissimulation, il leur sait, au contraire, un gré infini de complaisances d'autant plus fatigantes pour elles qu'elles ressentent moins les sentiments exprimés ; de là son indulgence et ses égards pour celles qui, par leur jeu intelligent et vécu, lui donnent, comme

Pauline de Glave ou Bobette Langlois, cette consolation de l'humanité qui s'appelle l'illusion. Mais, du moins, dans son passé, il a autre chose. Dans le petit tiroir de son secrétaire de Boule il garde des billets sur papier jauni, de vieux gants, des fleurs desséchées qui lui racontent qu'il fut un temps où il a été aimé autrement, et ces souvenirs suffisent à parfumer sa verte vieillesse.

Et alors, quand il se heurte à un Paul Costard, à un René, qui, portant encore l'uniforme du collègue, ne croient déjà plus rien, ni à l'amour, ni même au plaisir, il a des étonnements prodigieux. Quoi ! tant de froideur sous ces cheveux noirs et drus ! tant de scepticisme sous ces casquettes de potache ! À la rigueur on comprendrait plutôt que les hommes prissent, en vieillissant, une mauvaise opinion des femmes, soit que la perte de leurs avantages les ait aigris, soit que leur religion se soit éclairée. Mais les jeunes, les tout jeunes, pourquoi ce cynisme ? et pourquoi aujourd'hui

Chérubin est-il plus roué et moins amoureux qu'Almaviva ?

C'est ici le nœud de la question.

Beaucoup de femmes du monde, suivant un raisonnement qui ne manque pas d'une certaine logique, se sont dit qu'elles ne voulaient pas être aimées par économie, et, alors par intérêt ou par sentiment exact de leur valeur, elles se sont parfaitement arrangées pour être payées comme des filles.

— Il y a eu un moment, s'écrie Colineau dans *Décoré*, où je lui ai dit : « Ah ! comtesse, si vous devez également quelque chose à la lingère, ne vous gênez pas. »

Lisez les histoires de la *Vie parisienne*, depuis qu'elle s'occupe de nouvelles couches et de nouveau jeu. Il n'est parlé, parmi les héroïnes, que de trafics et de questions d'argent. Les Mathilde, les Nana qui, sous le second, Empire, aimaient d'un amour désintéressé, les petites baronnes de Droz, les marquises de Quatrelles ont

cédé la place aux mesdames Desfarges, Moraine, Costard, bourgeoises pratiques qui savent exactement le cours du baiser. Voyez la cote ! On a soutenu le paradoxe que cela valait mieux ainsi, parce que la jeunesse et la beauté passent, tandis que la richesse reste, et que, s'il est impossible à un monsieur de devenir très beau, il lui est du moins permis d'essayer de devenir très riche. Et le dernier cri d'amour, en cette fin de siècle, serait donc celui de Guizot : Enrichissez-vous !

Aussi, inconsciemment, un certain égoïsme brutal et féroce s'est fait jour entre l'offre et la demande. Les héros de Meilhac aimaient encore « en hommes du monde » et se croyaient obligés de cacher sous des roses le cochon qui sommeille. Ils conservaient certaines formes ! Aujourd'hui, le jeune René vous avoue sincèrement que l'amour oblige à trop de fatigues cérébrales et autres, qu'il faut y mettre un tas de choses : le sentiment, c'est « coco » et l'amour c'est « rasoir ». Ce n'est plus que le contact de deux épidermes

et l'échange d'un nombre beaucoup plus considérable de mauvais procédés ; c'est à peine si l'on veut bien admettre que, considéré dans son action physiologique et pris à petites doses, l'amour est un purgatif aussi salubre que bien d'autres. L'amour, soit, mais l'amour sans phrase, et le véritable bonheur consiste à être impuissant, insensible et idiot.

— Le seul amour qui se puisse vraiment concevoir, me disait dernièrement un jeune homme bien moderne, c'est l'amour de soi ; les autres donnent trop de mal.

Et voilà pourquoi ce père Labosse nous plaît, avec sa crânerie, son jarret tendu, sa tenue extérieure impeccable et son ruban rouge qu'il respecte, tout en le conduisant parfois dans des endroits assez équivoques. Dans le débraillé de sa vie, il a cependant la sensation très nette qu'il faut conserver quelques croyances, et avoir un peu de foi en quelques belles choses dont on a bercé son enfance. Avec un pays rempli de vieux mar-

cheurs, on a encore une armée, une magistrature, un gouvernement, un clergé, une religion... et des femmes aimables pour éclairer cette sale vie de quelques sourires. Avec les jeunes gens du nouveau jeu nous avons la blague, le mépris de tout, le désabonnement universel, et la petite secousse, à l'heure, dans les couvents salariés.

Saluons ces vieux marcheurs : nous les regretterons quand ils ne seront plus là, et en lisant leur testament suprême nous dirons, un peu attendris :

« Eh bien ! malgré tout, c'étaient quand même de braves gens ».

LES VIEILLES MARCHEUSES



LE PÈRE LABOSSE dont nous parlions dans le chapitre précédent, n'est certes pas respectable, mais il n'est pas répugnant, l'homme n'étant pas créé pour séduire, et conservant par conséquent, avec du soin et de la tenue, en dépit des années, une certaine apparence de gaillardise très conforme aux traditions de notre race qui ne déteste pas les verts-galants, même lorsqu'ils meurent au champ d'honneur, comme Attila, Skobelev... et autres grands marcheurs.

Mais, les vieilles marcheuses, qui nous racontera, avec le tact et la légèreté de main nécessaires, leurs luttes désespérées pour continuer à plaire, à rester belles, et surtout pour être aimées dans le

sens complet du mot ? Ah parbleu ! il est facile de les trouver ridicules, et de plaisanter leur emploi des fards, leur chevelure au henné, et leurs corsets qui compriment les débordements, soutiennent les faibles et ramènent les égarés. Depuis des siècles, nos vaudevillistes égayaient les générations avec le tableau de ces incandescences de la Saint-Martin, et il est bien rare que, dans toutes les pièces dites gaies, il n'y ait pas un rôle de vieille marcheuse, rôle dans lequel ont brillé successivement madame Thierret, madame Montrouge, et qui est tenu encore avec une incontestable autorité par mesdames Mathilde, Daynes-Grassot et Desclauzas.

Mais le vrai féministe, c'est-à-dire celui qui aime réellement la femme, non seulement pour ce qu'elle est, ou ce qu'elle sera, mais même pour ce qu'elle a été, n'assiste pas, sans un certain attendrissement, à ces batailles de la dernière heure, à ces campagnes de France qui ne peuvent conduire qu'à la défaite, sans aucune de ces agréables sur-

prises que l'invasion et le sac des villes peuvent encore apporter aux femmes, comme compensation aux horreurs de la guerre.

Je me souviens d'un colonel qui, rentrant de grand'garde pendant le siège de Paris, trouva son épouse qui donnait, avec un sourire extatique sur les lèvres, d'où s'échappaient de temps à autres quelques petits cris de plaisir.

— À quoi rêvais-tu donc ? demanda, étonné, le colonel à sa compagne.

— Ah ! mon ami, je finissais un cauchemar affreux, épouvantable !

— Mais encore ?...

— Eh bien ! je rêvais que Paris était pris d'assaut par les Allemands, et que j'étais obligée de subir, à mon âge, les derniers outrages.

À rapprocher de cette vieille demoiselle qui se promenait très agitée dans les rues de Metz, au moment de la capitulation, et qui demandait à tous les soldats qu'elle rencontrait :

— À quelle heure viole-t-on ? À quelle heure viole-t-on ?

Heureuses celles auxquelles l'âge a apporté la paix suprême des sens, le dédain du mâle, l'indifférence complète en matière d'amour, l'extinction absolue des feux. Celles-là peuvent se donner le luxe de l'austérité poussée jusqu'à la pruderie ; elles peuvent flétrir celles qui marchent encore dans la carrière, alors que les anciennes n'y sont plus, et seraient d'ailleurs bien embarrassées pour y retrouver « les traces de leur vertu » ; les plus intelligentes deviennent ce qu'on appelle d'« aimables vieilles », tolérantes et conciliantes, hochant la tête d'un air désillusionné devant ces petites comédies de l'amour où elles tinrent le premier rôle, et disant avec un sourire ponctué d'une larme, comme dans la chanson de Thérésa : « Mes enfants, j'ai passé par là ».

Elles peuvent arborer carrément les belles boucles blanches, les bonnets de dentelles, les larges douillettes, les bonnes robes sans taille, de

couleur sombre ; et jusqu'à leur dernier jour, elles restent au milieu de nous, comme un exemple, comme une évocation très douce des choses de jadis, avec un parfum d'iris et de violette. On a, en les voyant, la sensation de pastels discrets, sans note criarde, aux tons harmonieux qui se fonderaient et s'effaceraient de plus en plus. Celles-là sont les assagies, les vénérables et les heureuses.

Mais les autres, les pauvres autres, les vibrantes, celles dont le cœur est resté jeune, et les sens toujours aussi frémissants, en dépit de l'âge, et qui se disent, en regardant leur miroir, le mot mélancolique de Raphaële Sizos, dans une des dernières pièces de l'Odéon : « Voilà un visage que je regretterai l'année prochaine. » Quel travail pour réparer et rafraîchir chaque matin le vieux monument ! À nous les teintures extraordinaires, l'eau antirides, les crèmes liquides, le blanc de perle, le rouge végétal, la sève sourcilère, la pâte épilatoire qui enlève les duvets et l'anti-bolbos qui fait disparaître les petits points

noirs sur le nez ! On redessine les yeux, on avive le regard, on recrépit les crevasses, on bouche les lézardes, consacrant, chaque jour, un peu plus de temps à ce travail de réfection. Il y en a qui dorment, la nuit, avec des bandelettes sur le front, et des tranches de veau sur chaque joue, plaçant leur figure sur l'oreiller de manière que la batiste ne produise pas quelque indélébile pli sur l'épiderme. J'en ai connu une qui, ayant perdu un fils qu'elle adorait, et ne pouvant, par conséquent, s'empêcher de pleurer, s'était cousu deux petits coussinets en coton hydrophile sous chacun des yeux, afin que les larmes, aussitôt versées, fussent absorbées par l'étoffe spongieuse et ne pussent produire de gonflement sous les paupières. Désespoir et coquetterie ; la mère était navrée, et le diable n'y perdait rien ; arrangez cela, si vous pouvez. D'autres s'astreignent à marcher tous les jours, à pied, quatre heures, isolément, sans dire un mot, avec un visage impassible, des yeux qui doivent rester baissés, et une bouche qui doit res-

ter immuablement muette ; de là la nécessité de la promenade solitaire ; d'autres ne mangent plus qu'une fois par jour, et, torturées par la faim, se privent des aliments ou des chattering qu'elles préfèrent, parce que ceux-ci engraisent et que celles-là abîment le teint ; il y en a qui se lèvent à l'aurore ; d'autres qui trouvent, au contraire, préférable de rester couchées *dans l'obscurité* le plus tard possible. Il y en a qui ne rient jamais.

Et pourquoi tant de soucis, tant de tracas, et tant de luttes ? Ah ! c'est qu'elles n'ont pu se déshabituer de certaines caresses, de certains enivremens, de certains baisers, de certaines paroles balbutiées à l'oreille aux heures extatiques et paradisiaques. L'amour était leur dieu, leur vie, leur raison d'être, non pas seulement la délectation charnelle, ce qui serait trop bas et trop bestial, mais surtout et avant tout, l'amour fait de tendresses, de prévenances, de mignardises, de jolies lettres lues et relues, de rendez-vous furtifs donnés dans des garçonnières tièdes et parfumées au

tabac turc, avec les voilettes renouées en hâte sur les joues allumées par le plaisir, les rhabillages à la diable, et les rentrées en coup de vent dans le domicile familial. Il leur fout les scènes, les bouderies, les jalousies, les raccommodements, toute la lyre, l'amour et son train, comme on disait dans le défilé d'*Orphée aux enfers*.

Comment renoncer à tout cela ? Elles, qui furent jadis hautaines et fantasques, deviennent douces, soumises, obséquieuses ; dans le monde, elles trouvent des petits jeunes gens bien nés et besogneux dont elles paient les notes de tailleurs, dont elles règlent les comptes chez Maxim's, ou auxquels elles facilitent l'entrée de certains salons aristocratiques où ils peuvent faire de riches mariages. Il existe à Paris une certaine « mère Mouillette » qui a été ainsi la providence de plusieurs générations ; dans le monde politique, elles offrent leur influence, leurs intrigues ; elles feront les démarches et les visites nécessaires pour obtenir à l'aimé telle ou telle place convoitée, tel

ou tel galon, ou tel ou tel bout de ruban ; dans la bourgeoisie, elles descendent parfois jusqu'aux domestiques, valet de chambre ou cocher, jusqu'au coiffeur ayant besoin d'une commandite pour ouvrir sa boutique ; dans cette voie-là, on risque non seulement sa fortune, et son honneur, mais même sa vie ; on s'expose à l'assassinat. Mais qu'importe !

Il nous faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde ! comme bramaient éperdument la Belle-Hélène sur les ruines fumantes de Troie, et Mesaline dans les corps de garde de Suburre, et la grande Catherine et Ninon de Lenclos qui gardait encore des amants à soixante-douze ans. Cocotes de l'Empire, princesses sexagénaires jouant le rôle de la *Dame aux Camélias*, et disant à un adolescent refusant, terrifié, le rôle d'Armand Duval : – « Vous avez eu tort, j'aurais été capable de me donner » (*sic*), reines en exil offrant des croix de commandeur dans leur ancien pays, douairières promettant des fauteuils à l'Académie, combien

en voyons-nous, autour de nous, de ces vieilles marcheuses ? Les blague qui voudra pour leur fidélité tenace au culte de l'homme. Nous, nous leur gardons toute l'indulgence et toute la pitié attendrie que Ronsard réservait à sa vieille maîtresse qu'il avait tant aimée « alors qu'elle était belle ».

POUR L'AMOUR !...



IL Y AVAIT, ce matin-là, chez Liane, dans le petit hôtel de la rue Bassano, grand tra la la – déjeuner pour fêter la victoire du petit vicomte de Chastelune, au Concours hippique, dans le prix Mornay. Et tandis que l'extra-dry était vidé joyeusement à la santé du vainqueur, arrosant le chaud-froid d'ortolans truffés et le foie gras Lucullus, on causait du parcours exceptionnellement difficile, exigeant des sauteurs particulièrement habiles et francs sur l'obstacle. Ah ! ce n'était pas commode ! On concourait avec des chevaux ayant tous remporté des prix, soit dans la course des Habits rouges, soit dans celle des Dames, soit dans l'Omnium. Et la bonne physionomie de ce cher marquis de Mornay était évoquée, avec sa grosse mous-

tache teinte, son air affable et avenant, son sourire un peu vague, car il n'entendait pas toujours très bien ce qu'on lui disait, comme le jour où, Chavernet lui ayant demandé des nouvelles de la duchesse, il avait répondu :

— Pas mal. Les reins sont encore un peu faibles, mais cela se fera avec l'âge et l'avoine.

Et tous ces joyeux viveurs, officiers ou clubmen, toutes ces belles petites, nouveaux produits de l'année, — fine fleur de la serre parisienne, — riaient du beau rire des vingt ans, tandis que Liane, très en beauté, très en verve, racontait comment elle s'était débarrassée du baron Pingret, qui l'avait abordée dans la tribune, la veille, en lui disant :

— Eh bien ! chère belle, tout va-t-il comme vous voulez ?

— Non, il me manque un cheval. Un de mes deux alezans est mort ce matin de coliques.

Et le baron Pingret de s'enfuir comme s'il avait lui-même la colique, et comme s'il sentait déjà le maquignon à ses trousses.

Tout à coup, au milieu de ces joyeux propos et de toute cette folie bruyante, on entendit sonner à la porte. Qui pouvait ainsi venir à une heure de l'après-midi ?... Quelques secondes après, le domestique entra, apportant une carte sur un plateau :

DON MIGUEL-Y-TORRIDOS

Grand-Hôtel.

— Qu'est-ce que veut ce Don Miguel ? demanda Liane très étonnée.

— Je ne sais. Il m'a dit qu'il désirait absolument parler à madame pour affaire pressante.

— Ça ne doit pas être un Miguel sérieux, insinua un écuyer de Saumur.

— C'est un président dégommé.

— C'est un hidalgo qui veut placer des vins d'Espagne.

— C'est un toréador. Souviens-toi de Rigo. S'il t'aime, Carmen, prends garde à toi. Tra la la la, comme dit Bizet.

Pour couper court à toutes ces plaisanteries éminemment spirituelles, Liane interrogea sévèrement :

— Enfin, comment est-il, ce monsieur ?

— Oh ! madame, tout à fait cossu. Grande élégance. On sent du premier coup le grand seigneur.

— C'est bien, faites entrer au salon.

— Comment, tu vas nous lâcher en plein déjeuner pour un rastaquouère inconnu et raseur ? C'est une infamie ! Ça ne se fait pas ! Et le protocole !

Il y eut des protestations indignées, mais Liane, après avoir envoyé à la volée des baisers à tous les convives, leur tira une belle révérence

Louis XV – oh ! combien ! – et quitta la salle à manger.

En entrant au salon, elle vit, affalé sur le meilleur fauteuil en satin crème, un gros monsieur avec des cheveux noir-bleu, une barbe en éventail, des sourcils à la Brasseur, une cravate sang-de-bœuf sur laquelle resplendissait une merveilleuse perle noire et un complet ventre-de-biche effrayée, pour ne pas dire plus. Liane avança vers lui, très gracieuse, avec ses bras nus émergeant d'un déshabillé en guipure perlée, fait en blouse plissée accordéon et serrée à la taille par une ceinture d'or cabochonnée.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle au gros monsieur qui s'était levé assez péniblement. Une affaire pressante ?...

Un large sourire épanouit sa face de gorille, et il répondit en passant sa langue sur ses grosses lèvres humides :

— Très pressante. Zé viens pour l'amour.

— Hein ? s'écria Liane, qui ne s'attendait pas à la simplicité biblique de la réponse.

— Oui, en arrivant au Grand-Hôtel où zé souis descendou ce matin à l'occasion du Concours hippique, z'ai demandé à l'interprète de m'indiquer la femme la plous élégante de Paris ; alors, il m'a réponsou : madame Liane de Phosford, 132, rue Bassano. Eh bien ! z'y souis au 132 de la rue Bassano ?

— Vous y êtes effectivement.

— Alors... zé viens pour l'amour.

Il avait recommencé cette phrase avec un tel calme, une si imperturbable sérénité que, malgré elle, la belle Liane se sentit ébranlée. Après tout, ce gros homme ridicule était peut-être un nabab, un rajah des Indes, un fastueux Brésilien, comme dans les pièces de Meilhac ?... Donc, au lieu de se fâcher, et de faire jeter l'intrus à la porte, elle continua :

— Monsieur, quand on dit à une femme qu'on vient chez elle pour l'amour, il faut au

moins ajouter... de Dieu. C'est beaucoup plus convenable.

— Ah ! z'ignorais cet ousage, mais zé croyais qué « pour l'amour de Dieu », signifiait pour rien, pour le lapin, comme vous dites à Paris ; or, ce n'est pas mon cas.

— Oh ! à ce sujet, laissez-moi vous dire quelques vers de Lamartine – un poète qui s'appelait déjà Alphonse – sur le « livre de la vie », des vers légèrement tripatouillés par moi :

La port du lapin est la pose suprême,
Qu'on ne peut commencer ni refaire à son choix.

Le lapin savoureux n'est posé qu'une fois,
Mais le fatal quart d'heure arrive de lui-même
On veut ne rien donner à la femme qu'on aime,
Et la carte à payer est déjà sons nos doigts.

— Zolis vers, acquiesça poliment don Miguel... Mais zé viens pour l'amour.

— Ah çà ! vous êtes donc bien riche ?

— Mais oui, assez. Zé peux mettre le prix. Il ouvrit un gros portefeuille orné d'un *T* et d'une

gigantesque couronne de marquis en diamant, il en sortit un billet de cinq cents francs. À cette vue, la belle Liane fut prise d'une joie délirante, et d'un accès d'hilarité inextinguible. Vingt-cinq louis à elle, qui avait hôtel à Paris, villa à Deauville, sept chevaux dans ses écuries. Vingt-cinq louis ! Pourquoi pas vingt-cinq francs cinquante ?

Quand elle fût un peu calmée et revenue à elle, elle vit le gros homme qui, un peu inquiet, la fixait avec ses deux yeux en boule de loto ; elle prit alors le petit papier bleu qu'on lui tendait, et sonna deux fois.

— Tenez, dit-elle à la camériste Francine qui entra, voici ce que monsieur vous offre comme gratification de Pâques.

— Merci, madame, dit respectueusement Francine, en fourrant tranquillement le billet dans son corsage. Puis elle sortit.

— Alors, demanda don Miguel, les cinq cents francs... c'était pour la femme de chambre ?

— Oui, cher ; l'interprète du Grand-Hôtel qui vous a donné mon adresse, n'a pas assez complété votre éducation parisienne qui laisse encore beaucoup à désirer, surtout sous le rapport de la cote. Il faut avant tout, voyez-vous, savoir le prix des choses qu'on veut acheter.

— Alors... z'y souis de mes cinq cents francs ?

— Non. Vous ne perdrez pas tout. D'abord vous avez eu des vers de Lamartine ; ensuite une bonne leçon ; et pour finir, un déjeuner délicat avec des amies à moi et de bons gentilshommes.

Et ouvrant te porte toute grande, Liane poussa Don Miguel-y-Torridos un peu ahuri dans la salle à manger, où il fut accueilli par une ovation formidable et un charivari de couteaux et de fourchettes battant au champ sur les assiettes et sur les verres.

— Ça me rappelle, dit-il tout ému, quand on élit cèz nous oun président de république !

Et, très attendri, il se mit à manger de la croustade à l'ancienne, et à boire du Mouton-Rothschild suffisamment pour rattraper une partie des cinq cents francs primitivement apportés « pour l'amour ».

LARMES ET SOURIRES



SABRETTE, vous savez bien, Sabrette, l'exquise artiste de la Comédie-Française, venait de s'installer dans un petit cottage à Pourville, près de Dieppe, avec le désir très arrêté de se laisser vivre dans un calme absolu, et de ne rien répondre aux journaux assez peu respectueux de votre repos pour vous demander :

— *Comment passez-vous vos vacances ? ou : Que pensez-vous de Guerrero ?*

Guerrero lui était tout à fait indifférent — au moins pendant tout août ; et, quant aux vacances, elle s'était promis de les consacrer tout entières au beau Rolland ; un bon mois de séquestration farouche, d'amour exclusif et d'égoïsme à deux. Venue en avant-garde, comme elle disait, elle s'était

plu à aménager de son mieux la petite villa, afin de déranger le moins possible les habitudes de confort du bien-aimé. Sur la terrasse, le bon fauteuil d'osier où il pourrait fumer son cigare après dîner, tout en contemplant l'horizon ; des fleurs partout ; dans la chambre à coucher, le lit de milieu très vaste et, aux fenêtres, deux épaisseurs d'andrinople, pour compenser un peu le manque de doublure des rideaux de cretonne et atténuer la lumière matinale cruelle aux sommeils paresseux du Parisien sensuel.

Et les cigarettes à portée de la main dans les coupes de cristal ; et sur la table du salon, les derniers romans parus. Comme on allait être heureux là dedans, quand *il* allait être arrivé ! En procédant aux derniers détails de l'installation, Sabrette se sentait toute gaie, tout heureuse, légère comme un oiseau ; volontiers elle eût chanté, tant son âme était épanouie par l'espérance des joies futures. Évidemment, la villa, en dépit de son jardin embaumé, de sa mesure en chaume et de sa

riante architecture normande, était un peu mélancolique, surtout le soir, lorsque la nuit tombait et que toute la campagne s'endormait dans un silence coupé seulement par le chant des grillons. Mais quand Rolland arriverait, tout s'éclairerait, tout s'animerait et s'éveillerait comme dans le château de la *Belle au Bois dormant*, lorsque le prince Charmant faisait son arrivée triomphale.

Elle était en train d'installer dans la salle à manger un lustre orné de plantes retombantes, lorsque la clochette de la grille en bois retentit, et, non sans une certaine terreur, Sabrette vit entrer trois clubmen bien connus, camarades rencontrés jadis aux répétitions de l'Épatant, et escortant la marquise de Clamperel. Comment avaient-ils découvert Sabrette dans ce coin perdu, et que lui voulaient-ils ? Un moment, elle eut l'idée de se cacher, de se sauver, de faire dire par la femme de chambre qu'elle était sortie ; mais on l'avait aperçue par la fenêtre ouverte du rez-de-chaussée, et déjà le gras Barlemont s'écriait tout joyeux :

La voilà,
La Diva,
Ah ! ah ! ah !

Il n'y avait qu'à s'exécuter. Deux secondes après, la procession faisait irruption dans un brouhaha d'interpellations joyeuses :

— Bonjour, Sabrette ! Ah ! nous avons eu du mal à trouver votre villa Mimosa, votre sacrée villa Mimosa ! On dirait que vous l'avez dissimulée dans les arbres. Enfin nous vous, tenons, nous ne vous lâchons plus.

Après les premières poignées de main échangées, la marquise de Clamperel, délicieuse dans sa robe de mousseline de soie liberty, avec entredeux de guipure, et son grand chapeau Lamballe, prit son plus doux sourire, et d'un ton très insinuant :

— Mademoiselle, nous venons chez vous en sollicitateurs. Pour la semaine des courses à Dieppe, j'ai l'intention de donner une revue de circonstance : *Paris-Dieppe*, écrite par ces mes-

sieurs, et nous aurions été bien heureux si vous aviez voulu accepter... de chanter le couplet des courses – c'est le clou de notre revue.

Sabrette frémit. N'allait-on pas lui prendre de son temps avec Rolland, c'est-à-dire rogner une partie de son bonheur ? D'un autre côté, un couplet, ça ne serait pas bien long à apprendre, et puis Barlemont, Percy et Grangeneuve étaient de gentils compagnons, bien posés, pouvant lui être utiles plus tard pour des soirées mondaines.

— Quand la revue doit-elle passer ? demanda-t-elle à tout hasard.

— Après-demain jeudi, sans faute. C'est une simple improvisation, et puis Molière l'a dit : « Le temps ne fait rien à l'affaire », intervint Grangeneuve.

— Tenez, laissez-nous vous dire les couplets. Vous déciderez après, ajouta Barlemont.

Sabrette s'assit, résignée, et Barlemont tirant un manuscrit de sa poche, commença, en chantant

abominablement faux sur l'air : « Il pleut, il pleut, bergère » :

Les premiers jours, ma chère,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Il plut à gros bouillons,
Ron, ron.

Le Turf était une rivière,
Et ron, ron, ron, petit patapon,
Où l'on f'sait des plongeurs,
Ron, ron.

Chaque femme à sa manière,
Montrait son rond petit patapon,
Y montrait son... jupon,
Ron, ron.

Il y avait dix couplets de cette force, et, après chaque couplet, les trois clubmen s'esclaffaient, secoués par les transports d'une joie délirante.

— Eh bien ! est-ce joli, là, bien franchement, est-ce réussi ? demanda Barlemont en terminant. Détaillé par vous, ce sera délicieux.

À vrai dire, Sabrette n'était pas autrement enthousiasmée des couplets ; cependant en les nuancant bien, en y mettant des sous-entendus... Et puis, tout serait fini jeudi, et Rolland ne devait arriver que vendredi.

— Bah ! cria-t-elle résolument, j'accepte.

— Vous comprenez, mademoiselle, dit la marquise, je n'ai pas voulu lancer mes invitations avant d'avoir votre réponse ferme ; mais maintenant, n'est-ce pas ? nous pouvons compter sur vous, quoi qu'il arrive ?

— C'est entendu. Du moment que j'ai promis, je ne lâche jamais.

On lui serra la main avec effusion ; Barlemont lui laissa son *rôle*, et il fut convenu qu'on viendrait tous répéter le soir même à la villa Mimosa, pour moins déranger l'artiste. Après le dîner, Sabrette venait de se lever de table et se promenait dans son jardin, lorsqu'à nouveau la clochette de la porte retentit. C'était un petit employé du télégraphe apportant une dépêche. L'actrice, le

cœur serré par un pressentiment, se précipita sur le petit papier bleu et lut :

« Désolé. Impossible décidément venir Pourville comme avais espéré. Obligé partir Aix-les-Bains. Tendresses.

» ROLLAND. »

Sabrette s'écroula sur un banc. Ses beaux projets d'existence heureuse s'effondraient tout à coup. Elle jeta un regard désolé sur cette petite maison où elle avait rêvé d'être heureuse et qui, à la nuit tombante, avec cet isolement et cet abandon, devenait lugubre. Alors elle pleura, elle pleura comme elle n'avait jamais pleuré, trouvant tout à coup la vie toute sombre et toute noire.

Et comme elle sanglotait avec de petits gémissements plaintifs, elle aperçut soudain son jardin envahi par une bande bruyante. C'était Barlemont, Percy et Grangeneuve qui venaient répéter. Ils avaient même amené quelques amis pour

« juger l'oeuvre » et un accompagnateur. Quelle atroce souffrance de répéter dans une situation pareille ! Cependant elle avait promis, formellement promis. Alors Sabrette essuya ses yeux tout rouges, tout gonflés, et ; avec des larmes qui jaillissaient malgré elle, elle commença les couplets, les fameux couplets des courses, qui devaient être le clou de la revue :

Les premiers jours, ma chère,
Et ron ron ron, petit patapon,
Il plut à gros bouillons,
Ron, ron.

LA CHEMISE POMPADOUR



VRAIMENT, vos Parisiennes sont bien extraordinaires, me dit le gros Raoul de Folangin, en se laissant tomber d'un air découragé dans mon meilleur fauteuil qui, sous ce poids, gémit désespérément.

J'étais dans un de mes bons matins, et je me sentais l'âme suffisamment ouverte à la compassion. J'offris donc à Raoul une cigarette, en lui disant :

— Eh bien ! voyons, qu'y a-t-il ? Épanchez-vous, mon ami. Je pourrai peut-être vous donner un conseil.

— Ah ! mon cher Richard, ce qui m'arrive est si bizarre ! Il faut vous dire que, tous les ans, je me promettais de venir passer à Paris une quinzaine

pendant le Concours hippique et, tous les ans, je reculais devant l'ennui du voyage. On est si bien au château de la Lézardière !

— Oh ! le fait est que j'y ai passé une saison de chasse délicieuse.

— N'est-ce pas ? Seulement pour dire la vérité, cela manque un peu de femmes. Il y en a bien deux à Niort : Albertine, une petite brune, place de la Brèche, et Hortensia, une grosse blonde, rue Saint-Martin. Il y a douze kilomètres de la ville au château, c'est un dérangement... Sans compter que passer de la brune à la blonde est assez peu récréatif, quand il n'y a qu'une brune et qu'une blonde.

— Peste, vous êtes difficile !

— Non, pas tant que vous croyez, puisque je n'étais pas venu à Paris depuis six ans. Une fois par semaine environ, j'envoyais le matin par mon valet de chambre ma chemise de soie dans un petit paquet, tantôt à Albertine, tantôt à Hortensia. Elles savaient ce que ça voulait dire. Elles com-

prenaient tout de suite : « Monsieur le comte de Folangin viendra ce soir. » Et elles se sentaient l'âme remplie d'une douce joie. Non seulement ce petit paquet prévenait de mon arrivée sans me compromettre – il ne faut jamais écrire – mais il avait l'avantage de ne rien changer à mes petites habitudes. J'ai l'horreur de changer mes petites habitudes. Mon cher ami, vous mettriez dans mes bras la plus jolie fille du monde, si je n'avais pas ma chemise de soie Pompadour, fermée par une cordelière bleu de ciel, je vous assume que je n'éprouverais aucun agrément.

— Vous exagérez.

— Non, je suis comme ça, et vous verrez quand vous aurez mon âge. Bref, un peu blasé sur la sveltesse d'Albertine et sur les rondeurs d'Hortensia, je me décide cette année à faire le voyage de Paris. Sept heures de chemin de fer ! Et une fois débarqué se trouver à la gare d'Orléans, c'est-à-dire à côté du Jardin des plantes, ce qui nécessite un second voyage presque aussi long que

le premier pour parvenir jusqu'aux quartiers civilisés... Bref, je m'installe au Grand-Hôtel, et dès le lendemain, muni d'une bonne carte de sociétaire je fais mon entrée triomphale dans le Palais de l'industrie. Triomphale, entendons-nous. J'ai bien vu tout de suite, par comparaison, que je n'étais pas à la mode de Paris. Mon pardessus mastic était trop clair, ma cravate trop bleue, et mes gants trop rouges, si bien que quelques-unes de ces demoiselles me prirent le premier jour pour un Brésilien – un riche Brésilien – mais rasta quand même.

» Cette opinion, d'ailleurs, fut loin de me nuire, et au bras de mon vieil ami le duc d'Arcole qui me pilotait, j'eus un succès plutôt flatteur pour un brave gentilhomme campagnard. Il me présenta à Léontine Spuller, une de nos demi-mondaines les plus lancées, et celle ci, sans hésiter, daigna me donner l'adresse de son hôtel, 10, rue Murillo – c'était clair, n'est-ce pas ? quand une Léontine Spuller, au bout de cinq minutes de conversation,

donne son adresse à un monsieur qu'elle n'a jamais vu, cela signifie : vous pouvez y aller carrément.

» Et j'y allai carrément. C'est-à-dire que le lendemain matin j'envoyai, 10, rue Murillo, ma chemise Pompadour par mon valet de chambre. Elle me fut outrageusement, renvoyée et dans la journée Léontine me tourna le dos. À Paris, ce n'est pas comme à Niort ; une de perdue, dix de retrouvées, et Grangeneuve me présente à Jeanne Baliza – un peu mûre, mais très bien posée dans le monde de la haute noce.

» J'envoie derechef par mon domestique ma chemise Pompadour... et elle m'est encore renvoyée avec un mot fort discourtois. On me priaît d'apporter par la même occasion ma robe de chambre, mes pantoufles et mon bonnet grec. Comme je n'ai jamais porté de bonnet grec, j'ai bien compris tout de suite que c'était une ironie, et je n'ai pas insisté, mais je commençais à être découragé.

» Je racontai ce double mécompte au *club*, et le comte de Pontades me dit en riant :

» — Mon cher comte, la coutume était peut-être excellente pour Niort, mais à Paris l'on n'envoie pas la chemise. Ce n'est pas l'usage.

» — Alors que fait-on ?

» — Ma foi, je ne sais trop. En général, ces dames en ont de fort élégantes qu'elles daignent vous prêter...

» — Coucher dans une chemise qui aurait appartenu à un autre, et qui ne serait pas marquée à mon chiffre et à ma couronne, — jamais de la vie !

» — Ou bien encore, on peut conserver celle du jour.

» — Avec le col carcan et le plastron raide d'empois — en voilà une partie de plaisir !

» — Enfin, arrangez-vous ; mais, je vous le répète, jetez, si vous voulez, votre mouchoir aux femmes, je parle par métaphore, mais ne leur adressez plus jamais votre chemise.

» Je restai très perplexe, mais je me promis de profiter de la leçon. Aussi hier, on me présente à la belle comtesse Rasvaschoff. Ah ! mon ami ! si vous aviez vu son costume en crépon gris garni de rose, avec les manches en pavés de jais sur guipure ! Et sa petite capote abricotine rose recouverte de tulle noir pailleté de jais et givré, et motifs de plumes en cache-peigne. C'était assurément le dernier cri ! Avec cela, une tête de duchesse, altière, hautaine : un profil aristocratique, avec le front surmonté de la mèche blanche des Scillas tranchant sur les cheveux roux-vénitien.

» Bref, j'en devins littéralement fou ; et je me disais en moi-même, la comparant à Albertine de la place de la Brèche et à Hortensia de la rue Saint-Martin : « En voilà une à laquelle il ne faudrait pas envoyer sa chemise de soie le matin. Ah ! mais non ! »

» J'invite la comtesse à dîner pour le soir même au café Anglais, et la belle accepta, me mettant comme seule condition que je n'aurais

pas mes gants rouges et que je serais en habit. Tout allait bien, et j'étais bien sûr qu'après le dîner je rentrerais chez Rasvaschoff pour goûter enfin les droits du seigneur. Quant à la question de la chemise, Pontades m'avait dit de m'arranger ; je crus donc bien faire en recommandant à mon valet de chambre de me faire un paquet le plus petit possible dans un journal, et je fourrai le ballot dans la poche de mon pardessus. De cette manière je n'avais pas besoin d'envoyer le matin ; et le soir, quand viendrait à sonner l'heure du berger, je revêtirais la tenue de combat chère à mon cœur, et je pourrais faire autour de mon col la rosette accoutumée avec la cordelière bleue.

» Adorable, la comtesse, dans son corsage grenadine mouchetée tabac d'Espagne, toute froncillée et retenue par des lames en rubans Exquis, le dîner, avec le suprême de velours, les cailles en caisse et les foies gras Lucullus ; le tout arrosé par un excellent château-Léoville cuvée 1867.

» Au dessert, ma compagne, en dépit de son air un peu intimidant, m'avait permis quelques privautés. Doigts effleurés comme par hasard, main gardée un peu plus longtemps qu'il n'eût été nécessaire ; on voyait que l'effet de la digestion commençait à se foire sentir, et quand Rasvaschoff se leva enfin pour me donner le signal du départ, je voyais la vie en rose.

» Avec des attentions de père, je l'emmitoufle dans son grand manteau de satin scabieuse tout brodé d'or, et moi, aidé du maître d'hôtel, je passe à mon tour mon pardessus.

» — Qu'est-ce que c'est que ce gros paquet qui sort de votre poche ? me dit-elle alors.

» — Mais, ma chère amie, c'est ma chemise de nuit... ma chemise Pompadour. Dès que je dois découcher, je ne l'envoie pas, — ce qui ne serait pas correct, — mais je l'emporte.

» Là-dessus le maître d'hôtel se met à rire, je ne sais trop pourquoi, et la comtesse me toise du haut en bas avec un regard de profond mépris :

» — Adieu, monsieur me dit-elle, je ne suis pas habituée à être insultée par des malotrus.

» Elle me plante là, et disparaît avec un grand air de reine outragée. Pour la troisième fois, je manquais mon affaire. C'était du gui-gnon ! Ah ! ce n'est pas aussi compliqué que cela à Niort. C'est moins agréable, mais c'est moins compliqué. Voyons, mon cher Richard, vous m'avez promis un conseil. Que faut-il faire ?

— Dame, mon cher Raoul, si vous ne voulez pas de la chemise portée, si vous ne voulez pas de la chemise empesée, et si vous ne pouvez pas emporter la chemise Pompadour, je ne vois guère qu'un moyen : ce serait de ne pas mettre de chemise du tout.

— Et la pudeur ? Et mes habitudes ? Vous n'y songez pas. J'aime mieux retourner à la Lé-zardière.

AMOUR, DÉLICE ET ORGUE



CERTAINEMENT le comte Hector d'Estampille jouissait au cercle d'une réputation tout à fait particulière. D'une génération antérieure à la nôtre, il avait conservé les traditions de la haute noce, cette noce qu'on faisait si bien du temps de Gramont-Caderousse au grand Seize du Café Anglais ou au grand Six de la Maison-d'Or.

Pauvres nous qui n'avons connu toutes ces splendeurs que par ouï-dire ! Pauvres nous qui n'avons jamais jeté la vaisselle par la fenêtre, tutoyé Cora Pearl, la Barucci, Anna Deslions ou Caroline Hassé, marivaudé à l'Opéra de la rue Le Peletier, ce dernier salon où l'on ait connu, paraît-il, l'art d'intriguer avec esprit ! Et nous écoutions, bouche

bée, sur la grande époque, les catapultueux récits d'Estampille qui ne nous apparaissait que dans une apothéose de rayons d'or et de femmes énamourées.

Des femmes ? Parfaitement. En dépit de la neige tombée sur les tempes et de sa moustache poivre et sel – avec beaucoup plus de sel que de poivre – nous étions persuadés que le comte était resté un vieux marcheur irrésistible, et nous n'entrions même pas en lutte avec lui, certains à l'avance d'une honteuse défaite. Dès qu'il venait causer, précédé de sa légende, nous nous empressions de céder la place, trouvant dans notre modestie la bataille trop inégale.

D'ailleurs, il avait une espèce de fatuité bonhomme qui lui conquérait tous les cœurs. Lorsqu'on abordait le chapitre de ses bonnes fortunes, il souriait en montrant ses dents restées superbes, et nous disait :

— Il n'y a pas de mérite à cela, c'est la science de la vie. Vous serez absolument comme moi quand vous aurez vécu.

— Alors, vraiment, entre nous, vous avez autant de succès que dans votre Jeunesse ?

— Beaucoup plus, mon cher, beaucoup plus. La femme sait bien que par vous elle sera aimée à la hussarde, sans délicatesse, sans ménagement. Vous marchez en fouilleurs, gourmands plutôt que gourmets, croquant en hâte des choses exquis qui demanderaient à être *dégustées* à loisir. Avec nous, elle sent, dès la première attaque, qu'elle est en présence d'un musicien expert qui ne laissera rien au hasard, qui ne demandera à l'instrument que ce qu'il peut donner, mais aussi tout ce qu'il peut donner. Elle compte non seulement sur notre discrétion, l'âge nous ayant appris l'honnêteté professionnelle et la vanité des conquêtes, mais encore sur notre expérience, sur nos raffinements, peut-être même un peu – pourquoi ne pas l'avouer ? sur notre corruption per-

verse. Et voilà pourquoi, en dépit de la théorie de Meilhac, le général qui est vieux, mais qui est général, réussit souvent où échoue le jeune soldat qui est soldat... mais qui est jeune.

Partout où se montrait le comte, dans le monde, aux courses, au foyer de l'Opéra, on ne le voyait jamais qu'entouré de femmes faisant comme une cour perpétuelle à ce pacha fin de siècle. Il avait pour lui une force énorme ; il osait. Il se glissait dans les places réservées, s'installait triomphalement dans les meilleurs fauteuils sans que jamais aucune maîtresse de maison osât jamais risquer une observation devant cet envahissement. Tout autre eût été prié de déguerpir, mais du moment que d'Estampille le désirait, c'était bien.

Il lançait non seulement les nouveaux théâtres, mais les nouveaux salons. Être vue dans une avant-scène pendant l'entr'acte, causant sur le devant de la loge avec le grand viveur, l'éternel mauvais sujet, tenant d'une main si ferme le dra-

peau de Lovelace, était considéré comme une fauteur qui vous compromettait un peu... mais qui vous posait très bien.

Nous ne savions d'ailleurs rien de précis, mais ce mystère même était une bonne note de plus à l'actif d'Estampille, qui savait dissimuler les mystères de sa vie privée. Quant à moi, je l'avoue, j'avais pour le comte une adoration sans borne ; il me semblait plus grand que nous de cent coudées, et souvent je regardais, rêveur, ces yeux fatigués, mais qui avaient vu tant de choses, ces lèvres pâles, mais qui essayaient tant de baisers, ces mains aristocratiques qui effleuraient de caresses tant de belles créatures.

Ah ! si ce conquérant avait voulu me confier quelque parcelle de sa science, me faire profiter un peu de ses philtres et de ses enchantements !

Que lui importait, en somme ? Il avait assez de femmes pour ne pas craindre la concurrence, pour permettre qu'on enlevât quelques perles aux fleurons de sa couronne.

Et, peu à peu, je m'étais insinué dans son affection, j'étais devenu son ami et je l'écoutais comme un dieu.

Souvent, il me parlait avec complaisance de l'importance du cadre, de l'utilité d'organiser un nid spécial pour recevoir la bien-aimée.

Lui, il possédait, rue de Ponthieu, un rez-de-chaussée truqué absolument comme la fameuse maison construite jadis par Robert Houdin aux environs de Blois. On appuyait sur une pédale et le fauteuil se renversait en arrière, livrant la visiteuse sans défense ; on appuyait sur un bouton et du sol émergeait un souper tout servi avec les fruits les plus rares et les mets les plus succulents ; on tirait une ficelle et, dans les panneaux, apparaissait un jeu de glaces destiné à représenter les spectacles les plus suggestifs. Quant au lit, ah ! le lit était une machine compliquée avec ressorts, cylindres, oscillations isochrones, sans compter la musique céleste obtenue à l'aide d'un orgue mû par l'électricité.

Que vous dirai-je ! j'étais enthousiasmé, et je songeais la nuit à cette Tour de Nesle dont les murs capitonnés étouffaient les sanglots et absorbaient l'agonie, à ce petit temple où, chaque jour, des processions de vierges folles de leurs corps, des mondaines hystériques, des curieuses et détraquées, venaient saluer le grand prêtre de Vénus et chanter avec lui, dans des duos surhumains, le grand cantique à Eros.

Au cercle, on ne parlait de ce rez-de-chaussée qu'avec toutes sortes de sous-entendus mystérieux. Personne d'entre nous ne l'avait visité, et quant aux fidèles qui y avaient été admises, elles avaient sans doute de bonnes raisons pour se taire, car elles affirmaient ne rien connaître de tout ce décor de féerie, de ces embûches dans lesquelles leur vertu ne cessait de trébucher.

J'aurais donné tout au monde pour que le comte Hector voulût bien, entre deux intermèdes, me laisser donner un coup d'œil à toutes ces merveilles. Qui sait ? J'aurais peut-être trouvé là le

secret, le fameux secret qui le faisait encore, presque sexagénaire, avoir des succès là où tant d'autres auraient échoué.

Enfin, un soir, après un dîner où j'avais essayé de tous les moyens pour parvenir à satisfaire cette curiosité dévorante, ce besoin de savoir qui tournait à l'obsession, après avoir réitéré des prières humbles et des supplications variées, je m'avisai soudain de faire vibrer une autre corde et, prenant un air sceptique, je m'écriai :

— Bah ! Sans doute, mon cher ami, vous avez de très bonnes raisons pour ne pas faire voir ce rez-de-chaussée, que personne ne connaît, que personne n'a jamais vu. N'en parlons plus.

— Que voulez-vous dire ? fit le comte d'Estampille, étonné de ce changement de ton.

— Ce qu'on répète partout, que votre Tour de Nesle ne fait honneur qu'à votre imagination et n'a jamais existé.

— Ah ! on dit cela !

— Parfaitement. Que voulez-vous ! notre génération n'a plus la foi du charbonnier. Nous sommes de l'école de l'apôtre Thomas qui voulait voir de ses propres yeux, toucher de ses propres mains les plaies du Sauveur. Tant qu'un de notre bande n'aura pas pénétré dans le sanctuaire et ne sera pas revenu pour affirmer aux autres l'existence de vos trucs, nous serons en droit de douter. Et vous savez, quand le doute se met à pénétrer dans une âme humaine...

— Eh bien ! fit enfin le comte après avoir longtemps réfléchi, venez avec moi, je vais tout vous faire voir.

Je crus que j'allais bondir de joie en constatant que ma ruse avait réussi ; mais je dissimulai ma satisfaction profonde, et je me dirigeai vers la rue de Ponthieu, tout en conservant mon air gouailleur. Arrivé devant la porte, d'Estampille eut encore une seconde d'hésitation ; mais enfin il se décida à me faire entrer, avec le geste préoccupé d'un homme qui se dit :

« Allons ! il le faut. À la grâce de Dieu ! »

Je pénétrai à sa suite dans un appartement somptueux, orné avec une grande richesse, mais paraissant inhabité. De la poussière sur les meubles, une température froide, et nulle part dans l'air cet *odor di femina*, ce parfum spécial que nous reniflons si vite dans les endroits où se célèbrent fréquemment les sacrifices à la blonde déesse.

— Je vais d'abord vous montrer le fauteuil à bascule, me dit Hector.

Il appuya sur une pédale, mais le fauteuil ne bougea pas.

— Le ressort est détraqué. Il me semblait bien hier que j'avais appuyé trop fort ;

— Sans doute, fis-je d'un ton conciliant, mais montez-moi la table du souper.

D'Estampille appuya sur un bouton, une trappe se souleva, puis je vis apparaître, à moitié, une table vermoulue qui ne voulut jamais sortir du plancher.

— Il me semble que le mécanisme est un peu récalcitrant.

— C'est vrai, ça ne marche pas bien... mais je vais vous montrer le jeu de glaces.

Le comte, énervé, tira sur une ficelle, mais elle lui resta dans la main. Quant au lit, tous les ressorts étaient rouillés, et l'orgue mis en mouvement se mit à jouer une cacophonie si épouvantable que je crus entendre les trompettes du jugement dernier, et que je me bouchai les oreilles en demandant grâce.

Mon ami paraissait au supplice. Quant à moi, je me mis tout à coup à réfléchir que les trucs d'Estampille existaient... mais qu'ils n'avaient pas servi depuis bien longtemps.

Sans doute, il lisait mes réflexions sur ma physionomie désillusionnée, car il ajouta d'un air embarrassé :

— C'est étonnant ! Cela fonctionnait encore si bien il y a trois jours quand la petite Chose est

venue. Sans doute, c'est le dégel, le fâcheux dégel.

— Oui, mon pauvre ami, ajoutai-je avec une cruauté inconsciente, je crois que c'est le dégel... et même la débâcle définitive.

Pauvre vieux marcheur !...

SUR LA BUTTE SACRÉE !



ET COMME la conversation était venue à tomber sur Barthès, le peintre impressionniste, le spirituel dessinateur des coulisses de l'Opéra, historiographe, à sa manière, de madame Manchaballe et de ses filles, Grangeneuve s'écria :

— Certes, j'aime bien Barthès, et nul plus que moi n'apprécie son talent si fin, mais il m'a fait jadis passer la plus fichue soirée !

— ConteZ-nous ça, vieil ami, conteZ-nous ça.

— Eh bien ! vous savez comme je suis toujours assoiffé de nouveauté. Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde, comme chantait, à peu de chose près, la Belle Hélène. Or, un jour, je m'étais décidé à grimper là-haut sur la Butte sacrée, pour

aller voir Barthès dans son moulin. Ce diable d'homme a déniché là-haut, tout là-haut, à quelques mètres d'altitude au-dessus du moulin de la Galette, un des derniers moulins du vieux Paris, le moulin de la Lancette qui faisait jadis partie de la fameuse abbaye où Henri IV, s'il faut en croire la chronique, avait, au moment du siège même, mené joyeuse vie en compagnie de religieuses. Il avait consolidé, arrangé, truqué même ce vieux moulin comme un intérieur de ferme, et il y avait installé non seulement un escalier sur lequel, sous prétexte de couleur locale, on risquait fort de se rompre le cou, mais encore un atelier et une cabane de pêcheur ! avec hamac, cordages, toiles goudronnées, toutes choses évidemment très utiles sur les hauteurs de Montmartre.

Le jardinet n'était pas grand, et les arbres rongés par la moisissure étaient assez malingres, mais quelle vue, mes enfants ! un panorama splendide, unique. Par le beau temps c'était une merveille que cet horizon de tout Paris un peu em-

brumé, véritable océan de maisons sur lesquelles tranchaient çà et là le Panthéon, le dôme des Invalides et le monument de M. Garnier, surmonté par Apollon brandissant – comme une menace – sa lyre au-dessus de la grande ville dans une poussière d'or. Et devant ce cher Paris que le roi Henri avait bel et bien salué du feu de ses pièces d'artillerie braquées non loin de l'endroit où nous étions, je songeai à la vieille chanson que modulait si bien Delaunay dans le *Misanthrope* :

... Je dirais au roi Henri :
 Reprenez votre Paris ;
 J'aime mieux ma mie, au gué,
 J'aime mieux ma mie !

Et sur ce souvenir, je me tournai vers Barthès :

— Évidemment, c'est très gentil chez toi, et je concède que ton pigeonnier a de l'allure : mais ça doit manquer de femmes.

Pour toute réponse, Barthès esquissa sous sa barbe de fleuve le rire silencieux que Gustave Ay-

mard prêtait aux trappeurs de l'Arkansas, puis il me dit :

— Connais-tu le bal de la Galette ?

— Il y a un bal au moulin ?

— Non, un peu au-dessous, au coin de la rue Lepic. Cela coûte cinquante centimes d'entrée pour les hommes et vingt-cinq centimes pour les femmes ; moyennant cette faible rétribution, on a le droit de danser autant qu'on veut, le dimanche et le jeudi, de trois heures à sept heures du soir.

Et Barthès continua, très lyrique :

— Ah ! mon ami, si tu voyais les amours de gamines qu'on trouve dans ce bal ! Cela sort de l'œuf, c'est frais, tout neuf, pas maquillé. Comme elles n'ont pas de chapeaux, elles se croient obligées d'avoir des cheveux superbes ; comme elles n'ont pas de corset, elles ont des gorges qui se tiennent toutes seules ; comme elles n'ont pas de bas de soie brodés à fleurs multicolores, elles portent des chaussettes qui, en dansant, laissent voir la jambe nue, — et quelle jambe ! — et elles

remplacent les bijoux absents par quelques roses cueillies dans le jardin, roses qui valent bien des diamants. Tout cela travaille, ou plutôt apprend à travailler : blanchisseuses, modistes, couturières, piqueuses de bottines, et la besogne achevée, se trémousse, en pleine joie, avec des soubresauts convaincus, autrement rythmés que les oscillations isochrones de mesdames Rayon-d'Or, la Goulue, Nini-Patte-en-l'air, et autres célébrités chorégraphiques qui vont à la danse comme on se rend à son bureau.

— Mais comment restent-elles là ? objectai-je.

— Elles n'y restent pas. Ce n'est qu'une étape, la première. Après, elles descendent au Moulin-Rouge, encore un moulin, et soupent à la Place-Blanche ou au Rat-Mort, jusqu'au moment où, défraîchies, mais définitivement cotées, elles s'envolent vers les quartiers Marbeuf ou de l'Europe. Plus elles montent et plus elles descendent. Malin est celui qui sait les dénicher sur

la Butte sacrée, dans leur fleur, en pleine naïveté, en pleine sève, en pleine jeunesse ; et avec un appareil d'hydrothérapie chez soi, on trouve, après la douche, de vrais morceaux de roi.

Barthès m'avait enthousiasmé. Moi aussi, m'écriai-je, je veux être des malins qui savent dénicher !

— Eh bien ! viens dimanche prochain vers cinq heures, en veston et petit chapeau ; pas trop d'élégance, et je te piloterai à travers le bal ; tu verras, tu verras.

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous, et, le dimanche suivant, je grimpai des raidillons invraisemblables dans des rues dont l'ascension rappelait vaguement celle de la Yung frau, et, après m'être renseigné plusieurs fois auprès des montagnards indigènes, je finis par arriver devant un grand bâtiment peint en rouge sang de bœuf ; je donnai mes cinquante centimes, et me vis débarrassé de ma canne, sage règle imposée par le prudent tenancier de l'établissement.

J'entrai. Une grande salle longue vaguement éclairée par des lampes, à lueur falote, et entourée d'une balustrade, aux quatre coins de laquelle se tenaient, en tenue de service, quatre municipaux à l'air rogue. Dans le fond, un orchestre conduit par un gros monsieur moustachu, en bras de chemise, et s'essuyant le front. Tout autour de la balustrade, des escabeaux et des tables en bois graisseux, sur lesquelles on prenait des bocks et des saladiers à la française. Au milieu, dans une poussière âcre soulevée par le plancher, on dansait avec frénésie, et de tous ces corps agités s'exhalait une atroce odeur d'humanité peu lavée, mêlée aux relents du vin bleu.

Je me sentais très écœuré, mais Barthès arrivait guilleret, le grand feutre à la Rembrandt campé sur l'oreille, et me disait triomphant :

— Hein ? qu'est-ce que tu dis de cela.

Mon Dieu, je ne disais rien, mais je cherchais les chevelures magnifiques, les tailles souples sans corset, les jambes de Diane, les muses de

Raphaël, les œuvres du Guide et les nymphes de Carrache dont m'avait parlé mon ami. Je ne voyais que de pauvres filles, maigres, étiolées, puant la misère, avec des robes en loques, et des cheveux ruisselants. Pourtant, en cherchant bien, je finis par apercevoir deux belles créatures, fort élégantes, une brune et une blonde, qui valsaient ensemble avec des yeux pâmés.

— Oh ! ne lorgne pas celles-là, me cria vivement Barthès ; ce sont d'anciennes qui reviennent ici par reconnaissance, ou simplement pour épater les amies ; mais ce ne sont pas *des vraies*. Regarde ; elles ont des diamants aux oreilles et ont laissé leur chapeau au vestiaire. C'est banal. Non, va, cherche parmi les petites ouvrières.

Et je cherchai consciencieusement. À vrai dire, elles me semblaient toutes épouvantables, et je commençais à penser que mon cher peintre avait une imagination d'artiste méridional. Pourtant, à force de me glisser au milieu des groupes, je finis par apercevoir attablée une fillette dont la

mine éveillée et le rictus faunesque attira mon attention. Elle ressemblait vaguement, avec son nez mince et ses lèvres entrouvertes dans un sourire, à Cassive dans la môme-crevette. Elle était assise entre deux gaillards à hautes casquettes, en veste bleue de zingueur-plombier, qui la tenaient par la taille et lui parlant dans le nez, en vidant avec elle le demi-setier de l'amitié. Elle avait une chemisette rose et une jupe grise couverte de taches. Mais telle qu'elle était, elle était intéressante et drolichonne quand même dans sa joliesse de goseline, avec sa chevelure blonde tout embroussaillée. Elle vit que nous les regardions, et lâchant ses compagnons, elle vint à nous tout droit :

— M'sieur, avez-vous une cigarette ?

Je donnai la cigarette et entamai la conversation ; mais déjà les deux messieurs à haute casquette hélaiient de leur table d'une voix menaçante :

— Dis donc, la môme, quand tu auras fini de jaspiner ? Rappelle, et rondement.

— Rigolons, me dit Barthès à mi-voix, rigolons ; ici, il faut toujours rigoler, c'est la seule façon de ne pas avoir d'histoires.

Et sur un ton jovial, il répondit très bon enfant ;

— Sapristi ! les enfants, vous êtes pressés ! Une seconde, que diable ! Nous vous la rendrons, votre même. Nous ne mangerons pas tout. Il vous en restera.

Les deux hommes se mirent à rire, et Barthès continua rapidement :

— Écoute, petite, jeudi prochain, veux-tu dîner avec nous ?

— Où ça ? dit la gosse en ouvrant de grands yeux.

— À côté, au Moulin de la Galette. Rendez-vous, à huit heures, devant les chevaux de bois. Est-ce dit ?

— C'est dit.

On commençait à nous regarder beaucoup, mais suivant le conseil de mon ami, je *rigolais* si

bien, avec un air si bonhomme, que nous pûmes nous retirer sans encombre.

Pendant les jours qui suivirent, je pensai, je l'avoue, à cette gavrochinette, avec une vague idée de faire « mon petit manteau bleu » et de troquer, comme dans les contes de fée, toutes ces bardes miséreuses contre une tenue pimpante et coquette. Qui sait ? La chrysalide se ferait peut-être papillon, et comme avait dit Barthès, avec beaucoup d'hydrothérapie...

Bref, le jeudi suivant, par un temps épouvantable, je me décidai à regagner les hauteurs de la Butte. Devant les chevaux de bois, personne. J'allai sonner à la barrière de Barthès, aucune voix ne répondit.

Qu'étais-je venu faire là-haut ? Assez mélancoliquement je m'assis à une petite table ; une grosse femme, sordide, m'offrit pour dîner ce qu'elle avait : du bouillon, des œufs sur le plat (!) et une bonne petite salade. Dîner, tout seul, dans ces conditions, à la lueur d'une chandelle,

dans ce jardin obscur et mouillé qui ressemblait à un coupe-gorge. J'étais navré. Cependant, un quart d'heure après, je vis arriver mon ami que j'accueillis comme un sauveur :

— Eh bien ? lui criai-je.

— Eh bien ! la petite n'a jamais voulu croire que l'invitation était sérieuse. C'était trop beau. Elle a cru que c'était une blague et n'a jamais voulu venir.

... De ce jour, j'ai à tout jamais renoncé au métier d'explorateur.

NUIT D'AMOUR !...



PERMETTEZ, interrompit le commissaire : je ne comprends pas très bien. Vous me dites qu'il y a deux questions : la question du singe et la question du réveille-matin. Il faut de la méthode dans une déposition. Veuillez préciser, et commençons, si vous le voulez bien, par le singe... ou par le réveille, — moi, ça m'est égal — mais n'embrouillons pas.

— Monsieur le commissaire, répondit Vertu-chat en s'épongeant le front, je veux bien commencer par le singe, car je sais déférer aux désirs exprimés par la justice de mon pays ; mais il faut bien que je prenne l'histoire par le commencement, sans cela, je perdrais le fil. Donc, hier matin, je me suis marié avec mademoiselle Léonie Baladon, devenue

madame Vertuchat, ici présente. Laissez-moi vous la présenter.

Une petite boulotte blonde s'inclina en souriant, tandis que le commissaire murmura, avec cette vieille galanterie, monopole de la magistrature française :

— Charmante ! Tous mes compliments.

— Charmante, en effet, trop charmante même, car mon bonheur a fait bien des jaloux, entre autres un certain Montabard, cousin de mon épouse et peintre impressionniste à ses moments perdus. Moi, au contraire, je suis excessivement occupé, car je suis sous-chef à la Compagnie générale des mines du guano péruvien ; je suis obligé d'arriver à mon bureau à huit heures du matin et j'y reste jusqu'à cinq heures du soir. C'est cette fonction assise – je suis appointé à trois mille deux – qui m'a fait préférer à Montabard par les parents Baladon.

— Pardon ; mais je ne vois pas dans tout cela le moindre singe.

La blondinette éclata de rire, ce qui flatta le commissaire, et Vertuchat continua :

— J’y arrive, monsieur ; mais il faut bien que vous sachiez les griefs que Montabard pouvait avoir contre moi. Donc, hier, je me suis marié. Le directeur, qui représente le guano-vernement – pardon ! le gouvernement – du Pérou, avait bien voulu, pour cette solennité, m’accorder vingt-quatre heures de congé plein. Après la mairie et l’église, nous étions tous montés dans six carrosses à lanternes d’argent avec de gros cochers ornés de nez très rouges : un coup d’œil superbe. Et en route pour le restaurant Milet, au bois de Boulogne, où je m’étais fendu d’un dîner à cinq francs par tête !...

— Mais, sacrebleu ! parlez-moi donc du singe !

— Je ne fais que ça, monsieur le commissaire. En revenant, vous comprenez, après la bisque, le champagne et la chartreuse, j’aurais été bien content de me trouver seul avec Léonie dans

le carrosse, pour prendre quelques privautés (mettez-vous à ma place). Mais Montabard fait monter avec nous la maman Baladon, qui sanglotait d'attendrissement – je crois qu'elle était un peu grise – et lui, sans dire gare, prend un fiacre à part pour filer directement sur Paris. J'aurais dû me méfier. En effet, arrivé devant ma porte, je le retrouve avec les autres gens de la noce, et, au moment où l'on nous embrassait, moi et ma femme, avec les fines plaisanteries d'usage : « Rendez-la heureuse ! » – « Soyez ferme ! » – « Ne mollissez pas ! » etc..., etc... – j'ai parfaitement remarqué l'ironie avec laquelle Montabard me disait : « Bonne nuit, mon vieux Vertuchat, bonne nuit ! »

— Madame Vertuchat, avez-vous remarqué l'ironie ? demanda le commissaire.

— Moi, monsieur, j'ai seulement constaté que mon cousin m'embrassait très fort.

— C'est parfait. Continuez, monsieur Vertuchat.

— Eh bien ! monsieur le commissaire, nous montons l'escalier, Léonie et moi. Mon cœur battait à tout rompre, d'abord parce qu'il y a quatre étages et puis, ensuite ça me faisait un certain effet d'entendre sur mes talons ce froufrou de soie blanche. Songez que c'était la première fois que je rentrais ainsi avec une femme. Il m'était arrivé de découcher, comme à tout le monde, le samedi soir, mais jamais je ne ramenais chez moi. Je cherche le briquet, à la place accoutumée ; mais impossible de faire prendre une allumette : on eût dit qu'on les avait mouillées. Bref, après des efforts infructueux, je dis à Léonie : « Bah ! couchons-nous dans l'obscurité, pour une fois. — J'aime mieux cela, me répond ma femme : la nuit n'en sera que plus mystérieuse et plus poétique. Moins on se voit, mieux ça vaut. — Soit. » Je me déshabille en hâte et je m'approche du lit, dont je trouve les rideaux fermés avec des épingles. J'arrache les épingles, et, tout à coup, je sens un

être velu qui se jette à ma tête en poussant des cris diaboliques.

— Ah ! ah ! enfin, nous voilà arrivés au singe ! Ce n'était pas le singe d'une nuit d'été.

— Oui, monsieur, un terrible ouistiti qu'on avait installé sur mes oreillers et qui déshonorait ma couche nuptiale. Léonie a une crise de nerfs ; j'appelle au secours ; des voisins arrivent, et, après une véritable chasse nocturne exécutée en bannière, nous parvenons à nous emparer du quadrumane grimaçant, que nous enfermons comme pièce à conviction, dans le placard de la cuisine.

— Bon ! Et le réveille-matin ?

— Ah ! ça, par exemple, c'est le plus pénible de mon histoire. Comme je vous l'ai dit, je suis obligé d'être à mon bureau dès huit heures. N'ayant qu'une permission de la journée, avant de gagner mon lit, en homme méthodique, je remontai mon réveille pour sept heures, pré-voyant bien le cas où j'aurais, le lendemain, un peu mal aux cheveux. Vous comprenez...

— Parfaitement. Glissez, monsieur Vertu-
chat.

— Bref, nous nous couchons. La lampe persane, enfin allumée, répandait dans toute la chambre une lueur discrète. Léonie avait appuyé sa jolie tête blonde sur mon épaule et me disait, tout en étouffant un bâillement :

» — Quelle journée ! mon ami, quelle journée ! Je me sens fatiguée. Si nous dormions ?

» — Dormir, m'écriai-je dans un bel élan de lyrisme, dormir !

» Non, ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette !... »

» En somme, qu'on soit Roméo ou Vertu-
chat, prince ou sous-chef des mines de guano, la situation est toujours la même, n'est-ce pas ? Je prends ma femme dans mes bras, et je m'apprêtais à être le plus heureux des hommes, lorsque, tout à coup, le réveille sonne : *Drrrrin !* Léonie bondit comme si elle avait reçu la décharge d'une pile électrique ; moi aussi... La sur-

prise... ça me démontra un peu, et je me dis : « Ce n'est pas possible qu'il soit déjà sept heures ! J'aurai sans doute commis une erreur. » Je prends mon réveille sur la table, j'essaye de le remonter et, comme il l'était déjà, je casse le grand ressort.

» — Eh bien ! tant mieux ! pensai-je avec philosophie : de cette manière, nous serons bien sûrs de ne pas être dérangés.

» Sûr d'avoir désormais le calme nécessaire aux tendres épanchements, je reprends la conversation où je l'avais laissée, lorsque, tout à coup : *Drrrin !* nouvelle sonnerie électrique. La pauvre Léonie fait un nouveau saut de carpe. Moi... dame !... je me trouve encore une fois très démonté. Je regarde mon réveille, qui n'allait pas, et pour cause. Ma montre marquait à ce moment une heure et quart. Je ne comprenais absolument rien à ce qui venait de m'arriver. Renonçant cependant à me poser un problème que je ne pourrais arriver à résoudre, je parvins à calmer graduellement mon épouse, et je lui rechuchotais dans l'oreille

de petites phrases gentilles, l'appelant ma Nini, ma colombe, ma petite chatte, ma grosse Moumoute, tout ce que je pouvais trouver de plus caressant et d'émoustillant pour me remonter un peu le moral, lorsque, à peine un quart d'heure après, nouvelle sonnerie, *drrrrin* ! nouveau bond désespéré de Léonie, et... me voilà de nouveau démonté.

» Ah ! monsieur le commissaire, quelle nuit ! Devenant fou, ne pouvant pas comprendre ce mystère et me croyant le jouet d'une hallucination, je voulus quand même essayer de dompter mes nerfs, de faire triompher le mâle et de jouer, en dépit de tout, mon rôle d'amoureux ; mais, dès que je voulais continuer le dialogue, une nouvelle sonnerie retentissait. Et Léonie bâillait de plus en plus, éreintée, me demandant grâce, et moi, je m'obstinaï par vanité, par amour-propre bête ! Enfin, au petit jour, exaspéré, je crus percevoir que le bruit partait toujours de ma commode. J'y courus. La clef du premier tiroir avait

été enlevée. J'enfonçai la serrure, et savez-vous ce que je trouvai dans le tiroir de ma commode ? le savez-vous ? Vingt-quatre réveille-matin rangés, bien en ordre, montés et réglés de manière à sonner toutes les quinze minutes, l'aiguille du premier étant fixée sur une heure du matin, et les autres se suivant ainsi de quart d'heure en quart d'heure jusqu'à six heures ! Pourquoi riez-vous, monsieur le commissaire ? Je croyais avoir affaire à un magistrat sérieux.

— Pardonnez-moi, monsieur Vertuchat, hi ! hi ! hi ! Mais c'est plus fort que moi, hi ! hi ! hi !... Ce singe, ces réveille, cette nuit d'efforts impuissants, hi ! hi ! hi !... Enfin que désirez-vous ?

— Mais je désire que vous fassiez arrêter l'infâme Montabard, que vous le fourriez en prison, pour être jugé, condamné.

Alors la petite madame Vertuchat intervint, très douce et en rougissant un peu :

— Voyons, mon ami, en somme, quelle preuve as-tu que ce soit le cousin Montabard ? Tu ferais bien mieux de l'inviter tout simplement à dîner ce soir. De cette manière, tu saurais la vérité.

LE VIEIL HOMME



A TRAVERS la portière du wagon qui l'emportait sur la ligne de Sceaux, le baron de Jumoncourt faisait des réflexions un peu mélancoliques. La campagne de cette banlieue de Paris lui paraissait absolument laide, avec ses vastes plaines boueuses, détrempées par les pluies, ses maisonnettes pauvres, et ses tuyaux d'usines se profilant sur un ciel couleur de suie. L'air était humide et froid, et notre joyeux viveur, peu habitué à des heures aussi matinales, éprouvait comme un léger frisson. Machinalement, il jeta un regard sur le sac de bonbons ficelé d'une soie rose qu'il portait à Robert, son petit garçon, pensionnaire à Arcueil, et par une association d'idées, bien natu-

relle, il se rappela les conditions dans lesquelles ce sac avait été acheté.

Il revit la frimousse rieuse d'une blondinette émergeant au-dessus d'une jaquette Louis XV avec parement, col et revers en loutre agrémentée de rivets d'acier ; et sur les cheveux ondés et flous, le plus drôle de chapeau du monde, un petit demi-Cronstadt en peluche noire, orné de côté d'un pouf de plumes mauves campé comme une aigrette... Ah ! la mâtine, qu'elle était jolie, en croquant son marron glacé avec des quenottes de jeune chien ! Immédiatement le poète amateur qui était en Jumoncourt avait tressailli, et tandis que la blondinette continuait ses dégustations, hésitant entre le fondant et le chocolat praliné, il avait écrit hâtivement sur sa carte :

Ah ! que le diable m'emporte
Avec son fruit défendu !
Si j'avais de cette sorte
Le bonheur d'être mordu,

J'aurais de cette morsure
Un plaisir fou, sans pareil,
Si la bouche à la blessure
Voulait servir d'appareil.

Il avait glissé cette carte sur le sac acheté par la blondinette, sac qu'il avait d'abord commencé par payer, puis ils étaient partis tous les deux dans le quartier Marbeuf. Là, dans un gentil entresol, il avait appris deux choses : d'abord, que la petite s'appelait Nolly Noisiel, ensuite qu'elle avait des ennuis d'argent, et enfin qu'elle allait débiter au théâtre Rosse, où elle jouerait le rôle suggestif de Mimi Vadrouille. Seulement, pour ce rôle, il fallait des toilettes, beaucoup de toilettes, et la couturière refusait de faire crédit.

À moins de supposer que la petite Nelly parlât pour ne rien dire, il est évident que le sens symbolique de ce discours était clair et appelait un versement de fonds. Le baron avait donc sorti de son portefeuille un beau billet de cinq cents francs... Jusque-là, l'histoire allait bien... Après,

elle allait moins bien... Un séjour long, très long, ma foi, dans une adorable chambre tendue en soie pompon encadrée dans des boiseries blanches, et tout autour de petits carreaux – beaucoup de petits carreaux – dont les glaces lui renvoyaient la vue d'un monsieur chauve, grisonnant, avec une barbe poivre et sel. Et là, des efforts infructueux, une conversation molle, hésitante, balbutiée plutôt que soutenue, et, en fin de compte, une lamentable défaite.

Et ce n'est pas la première fois que ce fait se produisait. Était-ce donc fini ? À tout jamais, fallait-il donc renoncer à ces aventures charmantes, sans veille ni lendemain, qui l'avaient tant amusé ? Alors quoi ? Que devenir dans la maison solitaire ? Le foyer désert. L'épouse morte en donnant le jour à Robert. L'enfant en pension chez les Dominicains. Il fallait bien sortir, échapper à soi-même, et la seule manière d'occuper les longues après-midi oisives, c'était de suivre les petites femmes, le nez au vent, l'œil aux aguets,

le nerf olfactif agréablement chatouillé, dans des sillages d'odeur, mais cette distraction suprême allait-elle donc manquer ?

Quel est le chasseur qui consentirait à se mettre en marche s'il était toujours certain de rentrer bredouille ? La crainte de l'insuccès est le commencement de la défaite. Il ne partageait pas la philosophie de son contemporain, le vieux marquis de Castel-Chambord qui, rentrant avec son carnier vide, lui disait en clignant de l'œil :

— Mon cher, rappelez-vous ce que je vous dis : il y a encore un certain plaisir à rater.

Lui, Jumencourt, il n'était pas de cet avis. Une fois de plus, il chercha une consolation dans la poésie, et tirant son carnet, tandis que le train dépassait le fort des Hautes-Bruyères, il écrivit :

Invalide d'amour, opprobre de Cythère
 Qui voudrait y parler, mais ne doit que s'y taire,
 Va-t'en. Laisse la place aux jeunes amoureux !
 Arrière, vieux hibou ! Place aux moineaux heureux.

Cette allusion à la rapidité d'impression de ces oiseaux le fit un moment sourire, mais d'un sourire navré.

— Arcueil ! cria tout à coup le conducteur du train. Arcueil !

Le baron descendit un peu lourdement avec son petit sac à la main, puis, grimpant le petit rai-dillon qui conduit à l'école, il pénétra bientôt dans le parloir où il inscrivit sur un petit carré de papier le nom de Robert de Jumencourt. Bientôt un gentil garçonnet de doute ans vint l'embrasser, et un moment le père oublia ses tristesses en écoutant ces histoires ingénues, débitées en croquant les bonbons apportés, les tours joués aux professeurs, méchancetés des petits camarades, injustices des surveillants, préparation à la première communion, réclamation au réfectoire, tous ces menus faits, tous ces enfantillages étaient ponctués de : « Vous ne savez pas, papa ! » lancés avec la bouche pleine.

Mais la cloche retentit, le parloir se vida. Jumencourt embrassa le petit Robert avec effusion, et bientôt resta seul avec un grand Dominicain qui regardait souriant et paterne. Avec sa grande robe blanche, sa barbe majestueuse, son œil largement ouvert, son front dégarni et intelligent, ce Dominicain inspirait le respect et la confiance, si bien que Jumencourt se sentit envahi par le désir de lui demander conseil, de s'épancher dans le cœur de cet homme revenu des vanités de ce monde, ayant sans doute beaucoup vu, beaucoup retenu, et pouvant peut-être, avec son détachement plein de sérénité, apaiser les regrets inutiles.

— Mon père, lui dit-il, je désirerais vous parler en particulier.

— Bien, mon fils, retondit le Dominicain, venez avec moi dans le préau, nous pourrons causer plus à l'aise.

Ils partirent côte à côte, le Dominicain marchant d'un pas lent, hiératique, les mains croisées

sur les larges manches du froc, puis il reprit simplement :

— Je vous écoute.

Alors, tandis que les feuilles d'automne craquaient sous leurs pas cadencés, Jumencourt commença la confession complète du vieux marcheur. Il raconta, sans détour, son existence de libertin, excusée par le vide du foyer, les tristesses apportées par la cinquantaine largement dépassée, l'écoeurement causé par les demandes d'argent de plus en plus âpres... et de moins en moins justifiées. Il ne dissimula aucune de ses faiblesses physiques, aucune de ses défaillances morales, et, pour conclure, il tendit à son compagnon les vers qu'il avait composés pendant le voyage.

— Tenez, mon père, lui dit-il, voilà qui vous éclairera sur la situation mieux que tout ce que je pourrais vous dire.

Le Dominicain avait écouté en hochant la tête ; il lut les vers de désespérance, et avec un sourire d'une mansuétude infinie, il répondit :

— Mon fils, vous voulez un conseil ? Eh bien ! dépouillez le vieil homme. Je n'ai pas autre chose à vous dire. Dépouillez le vieil homme et allez en paix.

Il s'éloigna, sa robe blanche disparut dans les arbres, et le baron redescendit rêveur vers le train. Il remonta en wagon, s'installa dans le coin de son compartiment, et à nouveau jeta un regard vers un ciel qui semblait pleurer sur la nature désolée. « Dépouiller le vieil homme », répétait-il. Ces mots revenaient dans sa tête comme un refrain accompagné par le bruit monotone des roues sur les rails. Tout à coup, il rouvrit le carnet consolateur, où il écrivait toutes ses peines et toutes ses joies, ayant conservé la bonne habitude de faire avec ses grands chagrins de petites chansons, et il écrivit :

Quand j'ai dépouillé le vieil homme,
Mon sort confus s'est débrouillé,
Car j'ai pu constater, en somme,
Que si j'avais enfin dépouillé le vieil homme,
Le vieil homme, du moins, n'était plus dépouillé.

STOÏCISME DE FEMME



CERTAINNE ANNÉE, à Leucade-les-Bains, les Atticiens et les hétaires qui fréquentent cette plage élégante ne furent pas sans remarquer l'impression profonde que la jolie danseuse Parthœnis avait produite sur le cœur d'Agamemnon, le Roi des Rois. Longs regards échangés dans le jardin des Roses ; tables de festin voisines choisies chez le fameux Laurentides-Cogerydos, renommé pour son falerne et son fameux navarin-Bataille, aux pommes Pirée ; frôlements au théâtre du Cirque, où le hasard rapprochait le Roi et la jolie fille sur les mêmes gradins de marbre recouverts de pourpre.

Et, de fait, nulle mieux que Parthœnis ne savait porter la tunique blanche, brodée d'or, fendue sur le côté, et laissant voir la jambe divine enserrée dans le

jaune cothurne ; nulle mieux qu'elle ne savait orner sa brune chevelure de bandelettes de satin et se draper dans la chlamyde aux plis harmonieux. Et plus d'un baigneur, en la regardant passer aérienne sur l'érechtheum, se rappelait sa grâce à exécuter la pyrrhique sacrée, lorsque, frappant l'une contre l'autre ses crotales sonores – tsim la ila – elle ravissait tous les vieux habitués du théâtre de Bacchus à Corinthe.

Bientôt elle quitta son habitation de la place des Bains, trop en vue, pour aller habiter sur le mont Cazalis, le palais Olympia, perdu dans les arbres, et dans les lauriers-roses ; où l'on pouvait accéder par une petite porte secrète tout près de la fontaine de Pan, ou comme disent les grossiers stratèges, de Zizi-Pan-Pan. Le soir, quand le jardin des Roses avait fermé ses grilles, lorsque la représentation était terminée au Cirque, on voyait une ombre barbue, en léger peplos couleur muraille se glisser dans les sentiers en lacets qui grimpent sur le mont Cazalis, ombre suivie à dis-

tance par le fidèle général Agathoncles. Et le zéphyr indiscret murmurait dans les platanes :

L'ombre barbue qui s'avance,
C'est Agamemnon.

L'ombre barbue pénétrait par la petite porte, le général Agathoncles, rassuré sur le sort de son maître, s'en allait jouer au jeu de l'oie, ou à la bête à deux dos, jeu très en honneur à Leucade-les-Bains, et jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit on voyait briller la lumière dans le gynécée du palais Olympia, comme s'il y eût la conjonction de deux becs (Auer). Bientôt la liaison royale ne fut plus un mystère pour personne.

Fermons les yeux,
Ne troublons pas les amoureux,

était devenu la devise des Leucadiens, depuis l'archonte municipal jusqu'aux ilotes brancardiens qui portent les malades, il était de bon goût de tout ignorer et de ne rien voir. Un jour, le jeune

et facétieux Athénien, Arman-Brunès, ayant salué rentrée de Parthoenis par le cri de « Vive la Reine ! » la danseuse rougit avec un air de pudeur effarouchée, et supplia qu'on n'abordât jamais un sujet aussi délicat devant elle. D'ailleurs, elle demeurait modeste et bonne, tout entière à son amour pour le roi barbu – bu qui s'avance – n'ayant rien changé à son train de vie, et préférant de beaucoup la simplicité grecque à la morgue de l'Ibérie où les rois sont si jeunes !

Agamemnon passe au reste pour ne pas remplacer la queue du chien d'Alcibiade par des saucisses, et le nombre de talents, de mines (*Gold Mining Deep*) et de drachmes dont il peut disposer pour le culte de Vénus est assez mince. N'importe, comme soupirait la brune Parthœnis, « une liaison comme celle-là est toujours honorifique ».

Par Jupiter et Danaé, il y avait honneur, s'il n'y avait pas honoraires. Que de fois, le soir, sur le beau lac bleu chanté par Pindare, ne vit-on pas

glisser une trirème enguirlandée de roses, portant le couple fortuné vers l'île de Cythère, tandis que les joueurs de psaltérion chantaient avec accompagnement de flûte :

Oui, c'est un rêve, un doux rêve d'amour,
Il doit finir avec le jour.

Ah ! oui, ce fut un doux rêve qui continua pendant toute la durée de la lune et dont la suavité pendant cette lune alla en croissant. L'automne succéda à l'été, la saison de Leucade prit fin, et le roi et la danseuse retournèrent à leurs occupations respectives, Agamemnon dans son palais d'Athènes et Parthœnis au théâtre Dumâs, sur la route de Thèbes.

Mais à nouveau les moissons redorèrent les plaines de l'Hellade, et « le monde enchanté de la saison des bains », comme a dit Halfred Demus-sès, reprit le chemin de Leucade.

Parthœnis, toute frissonnante au souvenir des voluptés passées, revint habiter son palais du

mont Cazalis et fit graisser la petite porte secrète du jardin. Elle tendit le gynécée d'étoffes tendres et suspendit tout autour du lit de repos (?) les broderies les plus rares. Bien en vue, elle plaça les divers icônes d'Agamemnon, en tunique et en cuirasse, avec son casque à crinière rouge, et sans son casque, c'est-à-dire sans la moindre crinière, par suite d'une aristocratique et royale alopecie.

Un beau jour, l'hymne national retentit sur le Grand-Port ; des feux grégeois éclatèrent sur l'eau avec de joyeuses détonations. Une fois de plus, Agamemnon, escorté du fidèle Agathoncles, revenait faire sa petite cure annuelle, et tous les Leucadiens enthousiasmés chantaient :

Ce rai rempli de vaillance, pli de vaillance,
C'est Agamemnon, Aga, Agamemnon.

Et Parthœnis attendit... Mais le roi ne vint pas.

Elle attendit une nuit, deux nuits, Rien. La fidèle nourrice, envoyée aux renseignements, re-

vint avec de mauvaises nouvelles. Agamemnon, l'ingrat et infidèle Agamemnon, avait, paraît-il, distingué, au jeu de l'oie, une blonde venue des îles lointaines, une certaine Alexandre aux yeux bleu d'azur, à la peau blanche et satinée, dont la voix harmonieuse avait des gazouillements d'oiseau.

Que faire ? Avouer sa défaite, une défaite auprès de laquelle celles de Leuctres et de Mantinée n'étaient que de la gnognottès, jamais ! En digne fille de Lacédémone, en vaillante sœur de ce jeune et célèbre Spartiate qui préférait se laisser ronger le ventre par un renard plutôt que de lâcher sa proie, elle refoula sa douleur, et dissimula son renard.

Comme jadis, elle se rendit chez Laurentides-Cogerydos, retenant une table voisine de la table royale, et envoyant de longs regards et des sourires énigmatiques dans la direction du crâne royal. Comme jadis, elle se rendit aux représentations du Cirque, et frêta des tri-

rèmes – quelle galère ! – pour fendre les flots du lac azuré ! Partout où était le roi, elle était, toujours belle, toujours souriante, toujours glorieuse. Le gynécée continua à être aussi orné, aussi fanfreluché, aussi pimpant, les icônes restaient bien en vue, et quand un ancien ami, quelque vieil habitué du théâtre de Bacchus demandait timidement la faveur de monter au palais Olympia :

— Chut ! disait Parthœnis, *vous savez bien* que c'est impossible.

Au reste, toujours même simplicité discrète, même désir qu'on n'abordât pas devant elle un sujet délicat, même rougeur pudique lorsque cet incorrigible Arman Brunès risquait devant elle quelque transparente allusion.

Et pour la galerie, pendant toute la saison, elle resta encore et quand même la reine, la favorite, l'aimée ; elle continua de se parer de tuniques étincelantes ; elle se ruina en achats de pierreries et de bijoux nouveaux. Bien qu'il n'y eût plus pour cela la chère liaison, elle se confina comme

jadis dans son isolement. Stoïquement, elle refusa les visites, les invitations, les cadeaux, se conservant en apparence exclusivement pour Agamemnon, un Agamemnon oublieux qui ne venait plus et qui laissait se rouiller la serrure du petit parc.

Et le soir, les joueurs décavés qui s'en allaient souper au temple de Diane, et passaient en bas du mont Cazalis, se poussaient le coude en clignant de l'œil d'un air égrillard, et se montraient la lampe rose éclairant radieusement jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit, le gynécée où Parthœnis abandonnée, désespérée, reposait lamentablement chaste et lamentablement seule.

LA PREUVE



L'UNE ÉTAIT BLONDE ; l'autre était brune.

Marie, la blonde, était une douce créature, tendre et bornée, aux yeux languoureux, invraisemblablement naïve et passionnée sans le savoir.

Yvonne, la brune, railleuse et sceptique, avait pris, au couvent, Marie en grande affection. Elle était sa « petite mère » : elle faisait ses devoirs, la protégeait contre les grandes. Et, pour couper tout de suite court à toute équivoque, nous nous hâtons d'ajouter que rien n'était plus pur que cette sympathie instinctive de la forte pour la faible. Plus tard, cette amitié resta la même lorsque, sorties du couvent, les deux jeunes filles forent mariées.

Or, ces jours derniers, la blonde arrive tout en pleurs chez son amie :

— Ah ! ma chère, si tu savais ce qui m'arrive... Mon Dieu ! si tu savais !...

— Allons, qu'y a-t-il encore ? fait la brune, un peu habituée aux grands désespoirs de Marie.

— Il y a que la situation est atroce.

Et Marie se jette au cou d'Yvonne en sanglotant.

— Serait-ce plus grave que d'habitude ?

La « petite mère » s'attendrit et, prenant son amie dans ses bras, comme un enfant dont on voudrait calmer la douleur :

— Explique-toi. Ton mari te rend-il malheureuse ? Te néglige-t-il ? T'a-t-il trompée ?

À chaque question formulée, Marie répond de la tête par des dénégations, et, dans un redoublement de larmes, elle dit :

— Jacques est le meilleur des maris ; mais... je crois bien, au contraire, que... c'est moi qui l'ai trompé.

— Comment ? tu crois bien ?...

— Oui, je n'en suis pas sûre, et cette perplexité me tue.

Pour le coup, Yvonne éclate franchement de rire :

— Alors, tu ne sais pas si, oui ou non, tu as trompé Jacques ? Voyons, ma chérie, ni toi ni moi, nous n'avons eu encore d'enfants. On nous a dit au couvent qu'on les trouve sous des choux. Je le veux bien, j'en suis même convaincue... Mais cependant l'ignorance a des bornes.

— Évidemment, cela doit te paraître absurde ; mais je te jure qu'il m'est impossible de savoir exactement ce qui s'est passé.

— Assieds-toi près de moi, sur ce petit pouf, et raconte-moi tout, tout, tu entends ? et sans omettre aucun détail.

— Voilà. C'est une histoire épouvantable !... Tu connais bien Roger de Balleroy ?

— Le petit blond aux longues moustaches, celui que nous plaisantions toujours sur sa timidité ?

— Parfaitement. Depuis le cotillon que nous avons dansé ensemble chez les Kerkadec, il me suit partout. Donc, vendredi, en arrivant au Trocadéro pour l'« Œuvre des conversions », je ne fus pas trop étonnée d'y trouver mon Roger. Tu sais le mal que je me suis donné pour la vente, et Roger m'avait placé pas mal de billets. La journée s'avavançait : il était près de six heures du soir, et l'on attendait Monseigneur – Monseigneur, qui voulait bien s'intéresser à l'œuvre et qui avait promis de parler au cardinal en faveur des jeunes converties désireuses d'entrer dans une maison religieuse.

» L'impatience était grande. Enfin, Monseigneur arrive ; on l'entoure, on s'incline. Celui-ci, très affable, écoute avec un vif intérêt madame la présidente de l'œuvre et demande le nom et l'adresse des jeunes converties afin qu'il puisse

prendre les renseignements nécessaires et faire mener, par l'abbé Suçonnet, son premier secrétaire, une enquête diocésaine.

» La présidente se tourne vers moi :

» — C'est vous, chère madame, qui avez la liste. Donnez-la vite à Monseigneur. »

» Je cherche dans mon petit sac. Bon ! J'ai oublié la liste à la maison, boulevard de Montmoyency. Quel malheur !

» — Monseigneur, m'écriai-je, toute confuse, excusez mon étourderie, mais je cours chez moi. Je sais très bien où est le petit papier : je le vois d'ici sur ma toilette duchesse. Dans une demi-heure, je vous la rapporte. Roger, voulez-vous appeler ma voiture ?

» Hélas ! mon coupé était reparti. Il fallait prendre une décision : le temps pressait. Roger hèle un fiacre qui arrivait par l'avenue Kleber, et, comme il y avait des lots à rapporter pour la vente, je dis à mon compagnon de monter avec moi. Et nous voilà en route.

» Ah ! ma chère Yvonne, quelle carriole ! Le cheval, maigre, efflanqué, trottait sous lui, et le cocher paraissait ivre. C'est à peine si nous avançons. J'en fais la remarque, un peu énervée ; mais Roger me répond : « Qu'importe ? On est si bien près de vous ! » Je n'avais pas prévu cela. Et voilà ce prétendu timide qui commence une déclaration éloquente, émue et qui me prend la main – oui, ma chère, il me prend la main – en me disant qu'il m'aime depuis toujours. À qui se fier, mon Dieu ? Je ne savais plus que devenir, et, très rouge, je pensais que l'aumônier du couvent avait bien raison de nous dire que « les meilleurs champignons sont toujours mauvais ». Roger devenait de plus en plus pressant, et je me défendais de mon mieux, lorsque, tout à coup, nous nous sentons lancés en avant dans la rue Raynouard, qui est presque à pic. Le pavé est gras : le cheval glisse, et je vois bien que le cocher est complètement incapable de retenir sa bête entraînée. Nous roulons, nous roulons de plus en plus vite. Je me

mets à crier, éperdue ; mais, si j'étais folle de terreur, Roger, lui, était fou d'amour, au point de ne pas même s'apercevoir du danger que nous courions. Il me colle ses lèvres sur les miennes...

— Et après ? demanda Yvonne, très intéressée. Et après, ma pauvre chérie ?

— Et après, je ne sais plus. Toutes ces émotions étaient trop fortes. Je sais seulement que j'ai ressenti un choc violent... et voilà tout.

— Un choc violent ? Pénible ? Agréable ? Précise.

— Mais je ne sais pas, puisque j'étais évanouie. Quand je suis revenue à moi, j'étais dans la boutique d'un pharmacien qui me mettait des compresses sur la tête. Auprès de moi, il y avait Roger, qui me tenait la main. Aussitôt qu'il m'a vue ouvrir les yeux, il m'a dit à l'oreille :

» — Comme vous êtes bonne ! et comme je vous aime !

— Il a dit : « Comme vous êtes bonne ? »
Ça, c'est plus grave. Et, alors, vraiment, en consultant tes souvenirs, tu ne sais rien de plus ?

— Non : après le contact de la moustache blonde sur mes lèvres, j'ai perdu toute sensation.

— Le cas est tout à fait spécial, et cependant je comprends que tu veuilles savoir. On aime toujours à être renseigné sur ces choses-là.

— Si tu interrogeais adroitement Roger ?

— Non : cela ne servirait à rien. Il nierait toujours, quand même, par discrétion professionnelle. Mais j'ai une autre idée. Il y a une preuve morale, qui est fatale, indiscutable et que nous pouvons acquérir facilement. Dis-moi... Jacques a-t-il revu Roger depuis l'histoire de la glissade ?

— Mais non : c'était vendredi dernier.

— Eh bien ! viens avec ton mari demain, dimanche, chez moi ; de mon côté, j'écris un mot à Roger, et nous verrons bien.

Le lendemain, un peu avant huit heures, Jacques est avec sa femme dans le salon d'Yvonne. Le domestique annonce :

— Le vicomte de Balleroy.

Aussitôt, Jacques s'élance, radieux, vers le nouvel arrivant, les deux mains tendues, et, avec une émotion profonde, vibrante :

— Ah ! mon ami, mon cher ami, quel bonheur que vous vous soyez trouvé vendredi dans la voiture ! Sans vous, je ne sais ce que serait devenue ma pauvre Marie. Je vous aimais déjà bien ; mais, maintenant, c'est entre nous à la vie, à la mort.

Et, tandis que, répondant à cette chaude étreinte, le petit Roger bafouille quelques phrases inintelligibles, la brune se penche à l'oreille de la blonde et lui dit tout bas ;

— Ma pauvre enfant, je sais ce que je voulais savoir. Tu peux être sûre que ça y est. J'ai ma preuve.

LA VOIE LACTÉE



C'ÉTAIT au cercle de la Noblesse, à Niort, sur la place de la Brèche. Le marquis de Sainte-Ramure venait de gagner encore cinq louis au bésigue, et son partenaire, le vicomte des Esbroufettes, ne put s'empêcher d'en témoigner une certaine humeur :

— Mon cher ami, c'est extraordinaire depuis samedi la veine que vous avez.

— C'est vrai, dit Sainte-Ramure pensif. Depuis samedi... une veine insolente.

— Vous vous souvenez que je n'ai pas pu parvenir à marquer un point.

— Pas un seul point. Ah ! c'est bien extraordinaire...

Tout à coup, comme s'il avait pris une grande résolution, il se leva, saisit le vicomte par le bouton de sa jaquette et l'entraîna dans le petit salon de lecture qui fait le coin de la place, salon réservé aux membres aristocratiques qui aiment à faire en paix un petit somme sur le coup de quatre heures. On n'a pas encore trouvé de meilleure occupation en province pour passer agréablement la journée.

— Des Esbroufettes, commenta gravement Sainte-Ramure, vous êtes un ami de longue date ; nos pères ont chassé longtemps ensemble la grosse bête en Vendée, et nous ne comptons plus les sangliers et les cerfs qui ont figuré au tableau grâce à ces deux braves gentilshommes.

— C'est vrai, dit des Esbroufettes très ému. Où voulez-vous en venir ?

— À ceci : Tout en étant comme moi très campagnard, vous n'avez cependant pas complètement rompu avec la vie de Paris. Vous allez au printemps passer deux mois dans l'hôtel de votre onde, rue de Lille ; bref, vous restez au courant du

mouvement et des usages parisiens, des élégances du boulevard. Moi, je ne me le dissimule pas, je suis un peu arriéré, et s'il n'y avait pas la marquise pour me tenir un peu au courant...

— Mais oui, la marquise révolutionne tout Niort par son chie et ses toilettes fastueuses, et elle ne reste guère un mois sans faire un petit voyage.

— Il faut bien qu'elle aille embrasser de temps en temps son père, M. Lardèche, de la maison Lardèche et C^{ie}. Je ne tiens pas, comme bien vous pensez, à me lier avec cas gens-là, mais je ne puis décemment empêcher une fille de voir les siens.

— C'est trop juste.

— Or samedi dernier, en allant présenter au réveil mes hommages à madame de Sainte-Rature, je la trouvai assise sur son lit et feuilletant avec fièvre un indicateur de chemin de fer. Elle ne fit qu'une attention distraite – oh ! très distraite ! – à mon baise main, puis elle me dit :

» — Vous savez, il faut que je parte ce matin pour Paris.

» — Encore !

» — Oui, il y a un dîner chez papa, un dîner d'hommes politiques, et il désire que je sois là, pour m'asseoir en face de lui à table ; voici un train à dix heures cinquante et une minutes, qui me met à Paris à sept heures quinze.

» — Et quand revenez-vous ?

» — Oh ! dès le lendemain, j'ai l'express de huit heures du matin qui me ramène à Niort pour dîner. Vous voyez que je ne ferai qu'aller et revenir.

» — C'est parfait, lui dis-je en m'inclinant, mais je crains que vous ne soyez très fatiguée.

» — Ah ! me dit-elle en haussant les épaules, vous ne connaissez pas la force de résistance des Parisiennes, surtout lorsqu'il s'agit de s'amuser. Mais nous sommes en fer, mon ami, en fer.

» Elle se leva très joyeuse, fit mettre seulement dans sa malle une robe de satin noir – cos-

tume sévère comme il convient pour un dîner politique – une mantille de dentelles, déjeuna en hâte et, légère comme un pinson, s'envola vers la gare, où je l'accompagnai avec le coupé.

— Et le lendemain, demanda des Esbrouffettes, la marquise n'est pas revenue et vous a télégraphié qu'elle avait manqué le train ?

— Pas du tout, madame de Sainte-Ramure revenait à l'heure dite, et faisait régulièrement sa rentrée au domicile conjugal.

— Alors, mon cher, de quoi vous plaignez-vous ?

— Vous allez voir. D'abord, bien que la marquise se vantât d'être en fer, je dois avouer qu'elle était exténuée ; cheveux défrisés, yeux cernés, très pâle. En somme, le contraire m'eût étonné après quatorze heures de chemin de fer... mais pour une femme fatiguée, c'était certainement une femme très fatiguée.

— Dame, elle avait accompli là un véritable tour de force.

— J'en conviens, aussi je ne fus pas trop étonné lorsque immédiatement après le dessert, elle me demanda à se retirer dans sa chambre, m'avouant qu'elle dormait debout, ce qui était visible, malgré tous mes efforts pour rendre, pendant le repas, selon mon habitude, ma conversation vive et intéressante. D'ailleurs, il était près de neuf heures et demie, ce qui, pour Niort, est déjà tard ; aussi je pris le parti de regagner, moi aussi, le nid conjugal. La camériste était en train de retirer de la malle la robe de satin, toute chiffonnée, toute froissée... On ne se doute pas comme les voyages abîment les toilettes ; puis la marquise enleva son costume de voyage, sous lequel j'aperçus des dessous froufrounants un peu fripés, mais d'une élégance ! Corset de satin lilas garni de malines ; jupon de faille lilas avec large volant de dentelles, pantalon en nansouk extra-fin ouvert des deux côtés et renoué par des nœuds mauve échelonnés, le tout exhalant un âcre parfum de peau d'Espagne, et enfin une chemise ! Une che-

mise pétale de rose !... Tenez, rappelez-vous l'Hérodiade de Benjamin Constant : Des entre-deux en valenciennes juxtaposées, en pointe devant et derrière et encadrés d'un haut volant de dentelles formant décolleté et faisant avec la chair un fondu tout à fait exquis.

— Ah ! cher ami, vous avez de ces descriptions !... Il n'y a pas une femme honnête à Niort qui ait des chemises semblables.

— C'est ce que je me disais, tout en réfléchissant qu'il était vraiment dommage d'arborer d'aussi jolis dessous pour voyager, des dessous que personne ne voit et qui se trouvent perdus en une fois, car si vous les aviez vus au retour de ce voyage à Paris ! Immettables, absolument immettables.

— Évidemment, la trépidation du chemin de fer doit être désastreuse.

— Je n'en admirais du reste pas moins, tout en reniflant avec un plaisir de propriétaire les senteurs capiteuses qui s'exhalaient de cet ensemble

froufroutant et vicieux, lorsque tout à coup je vis collés sur la chair deux petits points brillants.

— Comment ! deux points brillants ?

— Oui, deux petits points brillants. Ils glissèrent à terre dans le mouvement que ma femme fit pour retirer ses bas mauve et j'aperçus, sur le tapis, deux espèces de petits pains à cacheter en papier d'argent.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demandai-je très étonné.

Madame de Sainte-Ramure rougit un peu, puis elle me répondit :

— Cela, mon ami, cela... c'est une nouvelle mode pour les dîners. Au lieu de mettre des mouches noires comme au XVIII^e siècle, on se colle sur les épaules ces petits points d'argent qui brillent sous la lumière des lustres, si bien que la poitrine ressemble à une... voie lactée. C'est très joli. Hier au soir, en arrivant chez papa, pour le dîner politique, j'en ai placé deux, puis, dans la pré-

cipitation de mon retour, j'ai complètement oublié de les retirer.

— Mais comment, insistai-je, se trouvaient-ils si bas... entre la chemise et la peau ?

— Ils ont glissé, mon ami, vous savez que sur les surfaces satinées, tout glisse.

Tout glisse ? Moi je jugeai plus convenable d'en faire autant, et ce soir-là je n'insistai pas davantage, d'autant plus que la marquise était si éreintée qu'il eût été vraiment cruel de continuer cet interrogatoire. Mais je me suis promis de m'informer, et je viens vous demander, à vous, très au courant des élégances parisiennes, si vous avez jamais entendu parler de ces mouches d'argent et de cette voie lactée.

— Mais oui, mon cher... c'est très connu, reparti en souriant le vicomte des Esbroufettes. C'est le dernier cri pour aller dîner en ville. Cela remplace la rivière de diamants, très démodée.

— Vous m'en répondez ?

— Absolument.

— Ah ! merci ! Vous m'enlevez un grand poids.

Le marquis se retira très guilleret, et, resté seul, le vicomte ouvrit le journal et lut :

« Samedi, le deuxième bal de l'Opéra a été très animé, et, dans les couloirs, il y a eu une véritable bataille de confetti d'argent. Ces petits ronds minuscules pénétraient partout, s'accrochaient dans les cheveux, dans la barbe, dans les dentelles, glissaient dans l'entre-bâillement des cor-sages. On s'est follement amusé. »

— Pauvre la Ramure ! murmura des Esbrou-fettes, en fourrant pour plus de sûreté le journal dans sa poche, je comprends maintenant pourquoi il gagnait tant depuis samedi. Il faudra que je cherche un autre partenaire.

UNE IDYLLE



TANDIS QUE, pour tuer le temps par une abominable journée de septembre, j'étais en train de passer l'inspection de mes fusils de chasse, rangés sur le râtelier, je vis arriver dans la grande avenue le père Léauthier, un de mes meilleurs et plus anciens fermiers. Il marchait d'un pas lourd, le chapeau rond rabattu sur les yeux, sa « plaude » neuve passée par-dessus le gilet de drap au haut col, indifférent à la pluie qui tombait fine et inexorablement droite et traçait de fines zébrures sur le fond sombre de la futaie.

Deux minutes après, je le recevais dans le petit bureau du rez-de-chaussée, et lui tendant la main, je lui dis :

— Bonjour, père Léauthier, quel bon vent vous amène ?

— C'est point l'bon vent, m'sieur, pôr sûr, c'est pôr le dommage fait à Mélie m' n'éfant, que vot'cureux d'Piarre, vot' vaquier, a cubuté mécrédi soir sur la route ed' d'Doudoville. All' m'a tout conté. C'est un garçon d'inconduite, un galvaudeux.

— Et que désirez-vous, père Léauthier ?

— J'veux qu'i répare le dommage en s'acquittant convenablement. Ou ben j'portons plainte.

— Quelles sont vos conditions ?

— Pôr m'taire ? Ça vaut ben cinquante francs, pas vrai ? Mélie était sage.

— Diable !... Enfin, je vais parler à Pierre.

— Allez, marchez, si n'répare point, y a pas, y a pas, j'portons plainte.

Là-dessus, le vieux me serra la main avec la conscience d'un père qui vient de remplir un devoir sacré, et de son même pas lourd, il reprit le

chemin de la ferme. L'affaire était ennuyeuse, et je savais le bonhomme têtue ; il porterait plainte comme il le disait. Je fis donc demander Pierre, Pierre Mapron, un grand gars que j'avais pris à la métairie à sa sortie du service militaire, et quelques minutes après, il comparaisait devant moi. Je m'étais assis derrière ma table, pour donner plus de solennité à l'interrogatoire, et c'est d'une voix sévère que je répétais l'accusation portée par le père Léauthier.

Pierre m'écoutait ! en souriant sous sa grosse moustache rousse, et en tortillant son chapeau de paille. Il n'essaya même pas de nier. L'histoire était banale. Il était revenu de la fête de Doudeville après avoir dansé toute la soirée avec la petite. Il avait un coup de cidre dans la tête, la soirée était tiède, le foin coupé embaumait. Bref, un fossé était là tout près...

— Alle n'a pas dit non ! Alle savait rin de rin. F'sait beau...

Et malgré moi, je me rappelai Frimousse dans le *Petit Duc*, chantant :

C'est une idylle, voilà tout.
C'est une idylle dans le goût
De Théocrite ou de Virgile...

Mais ces riants souvenirs d'églogue furent assombris par l'idée du terrible père Léauthier.

— Tu sais, continuai-je gravement, que le père veut porter plainte en justice contre toi. Détournement de mineure, attentat, outrage public à la pudeur, que sais-je ? tu es sûr d'aller en prison. À moins que...

— À moins que quoi ? Que j'épouse ?

— À moins que tu ne lui donnes cinquante francs.

Pierre Mapron bondit, très rouge :

— De quoi ! cinquante francs ! Ti fou le père Léauthier ? Cinquante francs parce que j'ons culbuté Mélie ! Il perd son temps avec mé.

— Mais, malheureux, songe au tribunal, la prison, le déshonneur !

— Le pé Léauthier, il me fait point peur. J'donnerons point les cinquante francs.

— Tu aimes mieux passer en cour d'assises ? Toi, un ancien cuirassier !

— Pôr sûr, sauf vot' respect. Cinquante francs !

Je vis qu'il n'y avait rien à tirer du rustre, et après l'avoir congédié, je retournai voir Léauthier à la ferme du Taon. Le vieux me reçut avec les égards que le preneur doit au bailleur, surtout quand ce bailleur est votre propriétaire de père en fils. Il m'offrit sa meilleure chaise devant l'âtre de sa grande cuisine où flambait un feu clair, mais il ne voulut pas démordre de son idée. Il y avait eu dommage, il fallait réparation. Il ne demandait pas le mariage, parce que Mapron, simple vaquier, n'était pas un parti sortable pour Mélie, sa fille unique, qui serait riche un jour, mais il voulait cinquante francs. Il n'y avait pas à sortir de là.

— En eune fois comme en cent, m'sieur, je le dis et le redis, si demain à médi, j'ons point l'indamnité pôr le dommage, j'attèle la ponnette à la maringotte et j'allons à Yvetot causer un brin avec el brigadier d'la gendarmerie qui m'connaissons bon comme un honnête homme. Et j'enmane Mélie en témoignage.

Et tandis que la discussion continuait, je regardai curieusement Mélie qui allait et venait dans la cuisine ; une fière fille aux robustes mamelles comme la République des *Iambes* du Barbier, avec des joues rouges semblables à des paves, et dans lesquelles on aurait eu envie de mordre. Je pensai que je serais peut-être plus heureux auprès d'elle. Qui sait ? Pierre était beau garçon, et la fille avait sans doute au fond du cœur un peu de pitié pour son amoureux.

— Voyons, Mélie, lui dis-je très doucement, vous ne voudrez pas que mon métayer soit emmené entre deux gendarmes et s'en aille ensuite à la prison ?

Mélie me regarda avec la placidité d'un ruminant, son œil noir et rond resta atone et elle me dit simplement :

— Le pé l'adit. On sait ce qu'on lui doit, et je pourrions point dire des menteries d'avant el tribunal. Je dirons tout et tout itou en tout, comment quo Piarre m'a culbutée dans le foin et comment qui m'a prise, et comment et l'reste... Ce sera du biau !

— Mais ce pauvre Pierre, voyons ?

— Ben, qui donne les cinquante francs.

Je levai le siège et rentrai chez moi très ennuyé, car je ne me souciais nullement d'avoir un scandale semblable parmi mes domestiques. Le *Phare de Doudeville* n'est déjà pas trop bien disposé pour « les messieurs du pays », et je prévoyais des articles vengeurs de la morale publique écrits par quelque pur du conseil municipal. Quant à Mapron, je crois, ma parole, qu'il eût préféré aller au bagne plutôt que de déboursier un sou. Alors, ma foi, je me décidai et je sortis de

ma caisse un billet bleu que j'envoyai par mon garde Piénoël au père en recommandant bien de dire que l'argent était payé par Pierre, car je ne tenais nullement à paraître dans ce marché.

— Eh bien ! demandai-je à Piénoël quand il revint, qu'est-ce qu'il a dit, Léauthier ?

Il a dit simplement : — « Allez, marchez ! C'est bon ! Il a ben fait de s'exécuter, sans ça, créyez-mé j'l'rations point.

Là-dessus, il a serré le billet bleu dans le grand bahut en chêne de sa cuisine, et au moment où je franchissais la porte, je l'ai encore entendu qui criait à sa fille en clignant de l'œil d'un air finaud :

— Dis donc Mélie, à c'ti prix-lè, tu porras y r'tourner queuque fois dans les foins, sur la route od d'Doudeville, et à la Saint-Michel, j'achet'ons eun' bollo vaque.

Et tous les deux se mirent à éclater de rire. Oh ! nos idylles normandes !...

CONTRE-COUP !



BLANCHE DE JOIGNY était très honnête, car elle n'avait que deux amoureux. C'était dans toute la force du terme ce qu'on appelle « une femme qui se tient », digne de figurer au milieu des héroïnes mises au théâtre par Maurice Donnay. L'un, le richissime baron de Mymolle, sénateur du Nord, venait tous les lundis, mercredis et vendredis ; l'autre, Marius Chavagnac, fils de ses œuvres, et député influent du Midi, arrivait tous les mardis, jeudis et samedis. Le dimanche, Blanche se reposait, et après avoir subi pendant toute la semaine les deux législateurs, le septième jour elle faisait « Chambre à part » juste le contraire d'un congrès.

Marius s'était présenté lui-même. On peut dire qu'il était l'élu du suffrage direct. Un soir d'opéra, il avait rendu un léger service dans l'aquarium qui précède l'amphithéâtre, et le reste avait été enlevé tambour battant, té ! Nous sommes ainsi dans le Midi. Comme seule condition, il avait fallu accepter le sénateur généreux et premier en date, mais on avait laissé entendre qu'il ne s'agissait que d'une liaison très pure, presque filiale avec un bon vieillard. Celui-ci n'était d'ailleurs que l'élu du suffrage à deux degrés, car il avait été présenté par le général Rubas du Rampard, son collègue à l'Épatant.

Et cela marchait ainsi tant bien que mal. Le sénateur et le député s'étaient parfois rencontrés dans l'escalier, et Mymolle avait timidement insinué que ces assiduités lui déplaisaient ; mais, bah ! le cher baron était habitué à filer doux, et Chavagnac n'aurait qu'à friser sa moustache conquérante, et à camper son chapeau sur l'oreille pour maintenir à tout jamais la position conquise.

Le sénateur était en effet si paisible, si bien élevé, si conciliant ! Comme le comte de Puyseux, protecteur de Jane Granier dans *Amants*, il voulait se faire pardonner sa blanche chevelure à force de prévenances et d'égards, et se résignait d'assez bonne grâce à être trompé aujourd'hui, comme il l'avait été hier, et comme, probablement, il le serait toujours.

Cependant, était-ce la saison nouvelle, ou l'effet du printemps ? mais depuis deux mois le baron de Mymolle semblait comme rajeuni. Il rentrait des séances du Sénat, le jarret tendu, la tête haute, la poitrine effacée, avec un air de défi et de bravade. Ce n'était plus du tout le bon vieillard d'autrefois ; et, après avoir raconté l'énergie que venait de déployer la Chambre Haute dans telle ou telle question parlementaire, il ricanait :

— Hé ! hé ! Petit bonhomme vit encore !

Et pour prouver que petit bonhomme vivait très bien, il était ces soirs-là beaucoup plus amou-

reux, beaucoup plus entreprenant, – entreprises dont il sortait à son honneur, – si bien que la liaison devenait de moins en moins pure, et de moins en moins paternelle. Blanche de Joigny, en femme qui se tient, et qui veut conserver longtemps la puissance de ses charmes, trouvait que la semaine était devenue fatigante ; l'ordre du jour – qu'on aurait pu appeler plutôt le désordre de nuit – était maintenant trop chargé, et ce n'est pas sans une certaine inquiétude qu'elle se regardait au matin dans la glace pour voir si les traits n'étaient pas tirés, et les yeux cernés plus qu'il n'eût été nécessaire par ce que ce cher Nadaud appelait « le cercle du bonheur ».

Elle avait bien essayé de diminuer un peu la part de Chavagnac, mais celui-ci – pécaïre ! – n'avait rien voulu entendre. Nom de Diou ! Il ferait beau voir qu'un député jeune, un député du Midi, c'est-à-dire presque un député double, – cédât la place à un simple sénateur du Nord ! Que dirait Daudet qui a décidé que pour la seconde

fois les Latins avaient conquis la Gaule ? Que diraient les amis de la Gascogne à la Durance ? C'est pour le coup que le Midi aurait bougé. *Et di qué li qué vingue, mon boun !* Le tout accompagné par le coup de pouce en l'air que vous savez, coup de pouce qui, en l'espèce, était tout à fait symbolique dans son audace érective.

Blanche s'était donc résignée à être un peu plus pâle ; le printemps passerait bien vite, et, au lieu de jouer la série, on pourrait à nouveau réessayer l'intermittence ; mais, qui l'eût cru ? C'était à son tour le baron de Mymolle qui réclamait. Il osait grogner ! N'avait-il pas eu l'audace, après un excellent lundi, un lundi où il avait vraiment très bien parlé, avec un long discours ponctué par des onomatopées diverses, – n'avait-il pas eu le toupet, dis-je, de demander à revenir siéger le mardi !

— Mais, s'était exclamée Blanche, terrifiée par la rencontre possible des deux pouvoirs – ce qu'on appelle le conflit – mais, cher ami, quelle

est cette nouvelle prétention ? Ce-n'est pas votre jour !

— Et pourquoi ça ne serait-il pas mon jour ? C'est donc le jour d'un autre ?...

— Vous savez bien que non, grand bébé, grand enfant chéri à sa mère. Mais, avec un gaillard comme vous, on n'est pas fâchée de se reposer le lendemain.

Le baron sourit de l'adroite flatterie qui lui avait été décochée en plein cœur – décochons ! décochons ! il en restera toujours quelque chose – et, pour ce jour-là, il n'alla pas plus avant ; mais les scènes recommencèrent sous des prétextes variés, d'autant plus que la malchance avait fait plusieurs fois rencontrer dans le quartier Marius qui passait, l'air goguenard et provocant. Évidemment, cela ne pouvait durer ainsi. À tout hasard, et à titre de simple renseignement, le baron demanda à être reçu un jeudi, puis un samedi, mais il fut toujours éconduit, le député Chavagnac, intraitable sur la question de ses droits –

les droits de l'homme – n'ayant voulu entendre parler d'aucun troc, ni d'aucun virement. Volontiers, et s'il n'avait pas craint que ses intentions fussent mal comprises de Blanche, Marius aurait crié : Sus au Sénat !

Cependant Mymolle acquit bien vite la conviction qu'il n'était pas seul à régner dans le cœur et dans la chambre à coucher de Blanche. Chose curieuse, cette idée qui jadis l'eût laissé parfaitement calme, l'exaspérait. À force d'entendre parler autour de lui de révolte, de virilité, de rébellion ; à force de voir des vieux messieurs un peu gagas se redresser et se cambrer dans des attitudes agressives, il en était venu lui aussi à perdre sa belle résignation, son exquise courtoisie d'autrefois. Père conscrit ! Il n'y avait plus de père ! Encore moins de conscrit. Il répétait d'un air de menace : « Cela ne durera pas toujours ; on verra, on verra ! » Et, grâce à la surexcitation de ses nerfs exacerbés jusqu'au paroxysme, il était de plus en plus vaillant, tandis que Chava-

gnac, croyant maintenir son empire, se montrait de son côté fort comme Hercule, et tendre comme un félibre. La pauvre Blanche était exténuée, et cette lutte entre les deux pouvoirs arrivait à l'état aigu.

Heureusement, les vacances survinrent, et les rivaux allèrent rendre visite à leurs électeurs. Le baron de Mymolle cingla vers le Nord, Marius vers le Midi, et notre pauvre petite femme put enfin se mettre au vert et jouir d'un repos bien gagné. Mais c'était le calme avant la tempête, et cette accalmie fut de courte durée. Dès la semaine suivante, le sénateur et le député rentraient l'un et l'autre à Paris, Chavagnac plus grincheux et Mymolle plus emballé que jamais.

Et le mercredi, le baron qui revenait du Sénat, arriva ravi, chez sa maîtresse, comme un homme qui a enfin trouvé la solution d'un problème.

— Ma chère enfant, dit-il, aussitôt qu'il eut revêtu son petit smoking de chambre, en satin

tourterelle, les jours impairs ne me suffisent plus, j'ai décidé qu'à l'avenir je viendrais chez vous toutes les fois que cela me conviendrait, aussi bien les mardis, jeudis et samedis, que les lundis, mercredis et vendredis. Tous entendez ?

— J'entends très bien... et si je refuse d'obéir et d'accepter cette combinaison ?

— Si vous refusez, eh bien ! je suivrai l'exemple que vient de me donner la Chambre Haute, cette chère Chambre Haute. Je vous dirai que vous n'avez plus ma confiance et...

— Et ?... interrogea Blanche, très inquiète.

— Et... je vous refuserai les crédits, tout simplement.

— Vous ferez cela !

— Et bien d'autres choses encore, s'écria le sénateur, en saisissant Blanche dans ses bras et en l'entraînant avec une fougue toute juvénile vers la chambre à coucher, dont la portière retomba discrètement.

Dans la nuit noire, tandis que les heures sonnaient lentement à la petite pendule de Saxe, une femme réfléchissait les yeux grands ouverts, réflexions ponctuées par les ronflements d'un sénateur reposant à ses côtés. Elle calculait le vide que la suppression des crédits creuserait dans son budget ; elle supputait le prix de l'appartement, de l'écurie ; le total des notes du couturier, de la modiste, de la lingère. C'était la ruine. Il n'y avait décidément qu'à se soumettre.

Hier matin, le député Chavagnac recevait son congé en bonne forme, et cette fois, même dans cette affaire de cœur, l'on ne peut pas dire que la politique soit étrangère à l'événement.

LE BAIN DE PIEDS



ET, COMME JE REMONTAIS en phaéton, avec Jacques, l'allée des Acacias, entre quatre files de voitures étincelantes sous le soleil, j'aperçus dans une victoria tête de nègre, très bien tenue, avec cocher, valet de pied et deux allezans haut enrênés, une jolie blonde, qui se penchait en dehors de la voiture pour attirer notre attention.

Ce n'était pas une demoiselle. Sa capote, garnie de fleurs, son petit collet de mousseline de soie avec ruche, l'ensemble harmonieux et sobre de l'équipage et de la livrée, tout dénotait une femme absolument comme il faut. Je fus donc très surpris de la voir interpeller Jacques, en passant, par cette phrase, au moins bizarre :

— Et le bain de pieds ?

— Je n'en donne plus, riposta Jacques, en sa-
luant très bas et en éclatant de rire.

Dès que les voitures se furent dépassées, je
m'exclamai :

— Qui est-ce ?

— Fais donc attention ! cria mon ami : tu as
failli entrer le crapaud du timon dans la nuque de
la grosse dame qui nous précède.

— Ah ! c'est que la blonde est si jolie, et sa
demande si drôle ! Il y a évidemment une histoire
là-dessous.

— Eh bien ! je veux bien te la raconter ; mais
ne t'occupe pas de moi et surveille tes chevaux.

Je promis d'être bien sage, d'épargner le dos
de la grosse dame, et Jacques commença :

— Tu sais que, l'an dernier, le docteur Mau-
vel m'avait envoyé, pour mes péchés, à Cauterets,
sous le prétexte idiot que j'avais fumé trop de ci-
garettes et que j'avais des granulations dans la
gorge. Des granulations ! Le mot était terrifiant.
De plus, j'avais pas mal perdu au cercle et je

n'étais pas fâché de m'absenter de Paris pendant quelque temps. Bref, je m'étais décidé à m'embarquer pour Pierrefitte, en pleines Pyrénées. Ah ! mon ami, quel trou que ce Cauterets ! On est au fond d'une cuvette, et, de quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que des blocs formidables de montagnes plantées de petits sapins. On se croirait véritablement en prison.

» Comme distraction unique, la grimpette aux sources de la Reillère et Mauhourat, et, dans l'après-midi, le bain aux thermes de César. La grimpette est très dure ; les curés la font en lisant leur bréviaire et en se figurant qu'ils gravissent la montagne des Oliviers. Il paraît que ça les soulage. Moi, je n'avais même pas cette ressource. Le soir ne comporte que le jeu des petits chevaux sur l'esplanade, et la rentrée, à dix heures, à l'hôtel Pyramidal, établissement immense, avec ascenseur, cour vitrée et jet d'eau central à l'instar de Paris.

» Je m'ennuyais ferme ; très décidé à ne pas jouer, je n'avais même pas voulu mettre les pieds au casino, et je me gargarisais toute la journée avec une eau sulfureuse qui sentait les œufs pourris.

» Il y avait trois jours que je menais cette existence abrutissante, et je songeais déjà à m'en aller, lorsqu'un beau soir, à la nuit tombante, tandis que je prenais mélancoliquement mon café sur la terrasse, je vois arriver l'omnibus de l'hôtel, surchargé de malles gigantesques. Et de l'omnibus descend une femme, emmitouflée dans une voilette épaisse, qui me cachait ses traits. Mais la taille était souple, le pas onduleux ; la jambe, aperçue un moment sur le marchepied, merveilleuse et émergeant de dessous mauve, avec dentelle noire, petits nœuds de satin, tout cela froufroutant, très soigné. J'avais entrevu ce tableau dans un éclair ; mais la femme était évidemment jeune, très élégante et probablement jolie.

» Il n'en fallait pas plus pour avoir immédiatement le « petit intérêt » qui me manquait dans ma station balnéaire. Tandis que le chasseur déchargeait les bagages, je me précipitai vers une caisse véritablement monumentale, et j'aperçus le timbre de Paris. C'était une Parisienne. Merci, mon Dieu ! Je retrouvais une compatriote !

» Immédiatement, j'entrai dans le salon de l'hôtel et j'écrivis :

« Madame,

» Un Parisien exilé dans ce pays lointain et maudit demande l'autorisation de présenter ses plus respectueux hommages à une Parisienne nouvellement débarquée. »

» Je n'avais pas signé, ne sachant pas du tout, en somme, à qui je me permettais d'écrire, et désirant, en cas d'impair, conserver au moins le bénéfice de l'incognito. Je confiai mon billet au petit groom Tomy, lui demandant de me rappor-

ter la réponse. Puis j'attendis anxieusement dans l'escalier.

» Tomy redescendit quelques secondes après.

» — Eh bien ! demandai-je avec empressement, tu as vu la dame ?

» — Oui, monsieur.

» — Et comment est-elle ?

» — Oh ! monsieur, jolie, bien jolie ! On ne peut pas être plus jolie.

» — Sapristi !... Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

» — Elle a dit qu'il n'y avait pas de réponse.

» Je m'y attendais bien un peu, et, au fond, j'aimais mieux cela. Bizarrerie humaine ! Si le petit groom était redescendu me disant que je pouvais me présenter et que la dame m'attendait, j'aurais éprouvé une désillusion profonde, et peut-être aurais-je renoncé à toute velléité de conquête. Mais elle refusait de me recevoir, la chère créature ! Elle se renfermait dans un mutisme plein de dignité. J'étais ravi. Tu te souviens de ce passant

d'une nouvelle de Théophile Gautier qui suit une femme dans la rue et, tout en l'admirant, songe à tous les sacrifices qu'il serait disposé à faire pour la posséder, à tout ce qu'il tenterait de surhumain ou d'impossible pour obtenir un regard ou un baiser... Et, tout à coup, au coin de la rue, la femme s'arrête et propose au passant de l'accompagner chez elle. Et celui-ci s'éloigne, en pleurant sur son beau rêve envolé.

» C'était tout à fait mon cas, avec cette différence que l'on ne me faisait pas de proposition – au contraire. Pendant deux jours, je montai inutilement la garde devant la porte de l'hôtel. L'inconnue ne sortait pas, ne suivait aucun traitement, ne recevait personne et prenait ses repas dans sa chambre. Le problème devenait très compliqué. Le troisième jour, je commençais à désespérer. La nuit tombait, je me promenais dans le grand vestibule, tout en philosophant sur la difficulté de la situation. Je cherchais une ruse quelconque, un moyen de forcer la consigne qui

m'interdisait l'entrée du paradis, et je découvrais, à ma grande surprise, que déjà je ne m'ennuyais plus à Cauterets, lorsque je vis passer un des garçons qui me servaient à table, ayant dans ses bras un bain de pieds nickelé et une bouillotte qu'il portait chez la Parisienne.

» Il me vint une inspiration subite, un de ces traits de génie comme la Providence en dicte dans les grandes occasions aux intelligences supérieures. Je donne vingt francs au garçon, qui était un peu mon ami ; puis je passe son tablier, j'enlève mon veston et, m'emparant du bain de pieds, j'entre résolument chez la dame. J'avais, je l'avoue, un certain battement de cœur, car je sentais que je brûlais mes vaisseaux... et un peu mes doigts.

» La chambre était très sombre, et je ne pouvais distinguer les traits de la blonde, assise, en simple peignoir, à contre-jour devant la cheminée. Je restais là, debout, immobile, au milieu de la pièce, un peu embarrassé par mon bain de pieds

et ma bouillotte remplie d'eau chaude. Jamais je n'étais entré chez une jolie femme dans un accouplement pareil, et, manque d'habitude sans doute, j'avais la sensation très nette que je devais être parfaitement ridicule.

» Tout à coup, j'entends comme un sanglot, puis je vois mon inconnue qui portait son mouchoir à ses yeux pour essuyer ses larmes. Et j'entends une voix très douce qui me dit :

» — Comment, mon pauvre Jacques ? Vous en êtes réduit là ? On m'avait bien dit que vous aviez beaucoup perdu au club. Ah ! malheureux ami !

» Et je reconnais qui ? Une de mes amies d'enfance, la vicomtesse de Pontades, qui, très apitoyée sur mon sort, continuait avec bonté :

— Posez bien vite ce bain de pieds, enlevez votre tablier et asseyez-vous, car, vraiment, cela me fait trop de peine de vous voir devenu garçon d'hôtel.

» J'ai enlevé mon tablier, je me suis assis et j'ai avoué ma ruse. Ah ! mon ami, ce qu'elle a ri ! Il n'y avait plus à songer à lui faire la cour ; elle me connaissait depuis si longtemps, et puis, d'ailleurs, elle riait trop. Et, maintenant, toutes les fois qu'elle me rencontre, elle me crie toujours : « Et le bain de pieds ? » C'est sa seule vengeance.

À ce moment, dans la file remontante, nous croisons une seconde fois la victoria de madame de Pontades. Cette fois, elle ne dit rien ; mais je ne saurais décrire le regard ironique et gouailleur qu'elle lança au passage à mon ami Jacques, qui souriait avec un air un peu hébété.

... Et, distrait par cette, amusante constatation, j'entrai décidément mon timon dans la nuque de la grosse dame.

BALLOTAGE



DIMANCHE DERNIER, le citoyen Colin-Cadart, républicain progressiste et conseiller sortant, attendait avec une impatience non dissimulée le citoyen Jules Chevalot. Ce dernier, directeur d'une fabrique de papier peint, jouissait dans son quartier d'une très réelle influence, non seulement pour ses avantages plastiques, mais encore grâce aux quinze ouvriers qu'il employait, ouvriers qui, un jour de scrutin, pouvaient apporter un appoint sérieux à une élection.

Or, cette année, le citoyen Colin-Cadart, jusqu'ici sans concurrent, était très menacé par un certain Aristide Grouillon, qui avait trouvé le moyen d'être encore plus avancé que lui, Colin-Cadart était rouge ; Aristide Grouillon était cramoisi ; Colin-Ca-

dart laissait encore quelques petites choses debout, et admettait jusqu'à un certain point l'idée de famille et de patrie. Grouillon voulait le chambardement général ; on verrait après ; le premier se contentait de promettre l'avènement du « grand Soir » ; le second le voulait tout de suite, le dimanche, après le dîner, en sortant de table. Comme l'a dit le poète :

Un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure.

Et sur les murs de l'arrondissement, depuis huit jours, les affiches écarlates se succédaient signées des candidats rivaux avec des titres sensationnels qui flamboyaient devant les yeux des badauds ahuris : *Un faux ! Ils en ont menti ! Citoyens, l'on vous trompe ! À bas les masques ! Aux urnes ! Aux urnes !*

Il était impossible qu'un patron comme Jules Chevalot acceptât un programme aussi désorganisateur que celui du terrible Grouillon, mais enfin il était bon de connaître ses idées et de le main-

tenir, lui et ses quinze ouvriers, dans la bonne voie. Un déjeuner amical ne pouvait pas nuire, d'autant plus que le repas serait présidé par madame Colin-Cadart, elle-même, celle qu'on appelait la belle Rosalie, et dont les robustes appas devaient avoir une influence décisive sur l'esprit d'un électeur influent et connaisseur.

Donc, à onze heures, un menu coquet se dressait sur la nappe chez les Colin-Cadart. Une magnifique azalée épanouissait au centre de la table les fleurs blanches et roses, entourée de petits fours et de pyramides d'oranges. Un rayon de soleil piquait des étincelles sur un nombre très respectable de verres de cristal, de capacités différentes, réjouissante exposition à laquelle répondait un alignement de belles bouteilles poudreuses rangées sur le buffet en vieux chêne. Mais ce qui était surtout remarquable, ce que j'oserais appeler le plat de résistance, c'était sans contredit Rosalie, fraîche comme un Rubens, en dépit des approches de la quarantaine, débordante de santé

avec sa crinière fauve, ses yeux humides, ses lèvres sensuelles, et surtout sa gorge, d'une opulence rothschildienne, emprisonnée dans un corsage de satin cerise serré à craquer. Si avec tout cela Chevalot n'était pas séduit, c'était à désespérer du suffrage universel.

À onze heures, Jules Chevalot arrivait, en redingote noire et rasé de frais. C'était certainement un bel homme, beaucoup mieux que Colin-Cadart. À première vue, on devinait l'ouvrier aisé, intelligent, arrivé par son travail, et habitué à commander. Cadart fit les présentations, et les poignées de main furent tout de suite très cordiales. Dans le regard échangé entre la femme du candidat et le fabricant de papier, il y eut immédiatement des myriades d'atomes crochus qui s'entrelacèrent avec une ivresse manifeste, comme de petits polissons d'atomes qui sont contents de se retrouver et qui se disent en se rencontrant dans l'éther : « Tiens, c'est toi ! comment vas-tu, ma vieille ? »

On se mit à table. Le déjeuner était excellent, savoureux et délicat, et l'on n'avait pas épargné l'oignon ni la ciboulette. Le miroton surtout fleurait à tel point qu'il envoyait des relents embaumés jusqu'au cinquième étage. Chevalot mangeait comme un ogre, buvait comme un templier, et malgré lui ses regards louchaient parfois, attirés par le rayon de lumière qui miroitait sur les appétissantes rondeurs du corsage cerise.

Et pendant ce temps, Colin-Cadart, la bouche pleine, disait avec conviction :

— Voyez-vous, citoyen et ami, il faut s'occuper des petits, des humbles, de ceux qui ont faim, de ceux qui ont soif. Toutes les réformes sociales doivent avoir pour but d'alléger la misère de ceux qui souffrent, c'est-à-dire du plus grand nombre.

— Certes ! appuyait Chevalot, en buvant à petits coups son verre de bourgogne qui étincelait avec de beaux tons de rubis, nous sommes tous du même avis ; nous ne différons que sur les moyens.

— Ah ! les moyens !... Les moyens !...

Et Colin-Cadart, d'une voix enflammée, se mit à développer son beau programme progressiste, – progressiste sans chambard, – mais, à vrai dire, Jules Chevalot ne l'écoutait plus. Il venait de sentir, sous la table, le large pied, – également progressiste, – de Rosalie, qui se posait sur le sien, en le comprimant d'une affectueuse étreinte. Il éprouva une véritable commotion électrique.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ? conclut enfin Colin-Cadart.

— Je pense, répondit Jules Chevalot, très troublé, que... c'est très bien. Je partage vos opinions, votre façon de voir... Je voudrais tout partager avec vous.

Une nouvelle pression du pied fit comprendre qu'on avait saisi la finesse de l'allusion discrète.

— Alors, je puis compter sur votre voix ?

— Absolument !

— Et sur celles de vos quinze ouvriers ?

— Comme sur la mienne.

— Seize voix ! s'écrie l'amphitryon transporté. Bravo ! Enfoncé Aristide Grouillon ! Entre honnêtes gens, on doit se soutenir, n'est-ce pas ?

L'action de la bonne digestion et des vins capiteux commençait à se faire sentir, et Rosalie glissait des regards de plus en plus langoureux dans la direction de son hôte. Je ne sais si Colin-Cadart s'en aperçut, mais il s'écria tout à coup :

— Ne vous dérangez pas ; prenez votre petit verre de fine, et fumez votre cigare bien tranquillement ; moi je n'y tiens plus, je vais voir à la Bibliothèque communale comment ça marche.

— Faites donc. Ne vous gênez pas pour moi.

— Et n'oubliez pas de venir voter !

— Je vous suis. Soyez tranquille. J'ai donné rendez-vous à mes ouvriers devant l'école des filles. À tout à l'heure.

Colin-Cadart embrassa son épouse sur le front, puis il s'esquiva. La porte était à peine refermée que Jules Chevalot, envoyant sa serviette

au diable, tombait aux pieds de madame Colin-Cadart, ces pieds dont il avait déjà eu un voluptueux échantillon, et couvrait de baisers ardents la large face un peu congestionnée de son hôtesse.

— Voyons, grand enfant, tenez-vous tranquille, dit celle-ci en minaudant. Pas ici ! Y pensez-vous, dans la salle à manger, avec la bonne qui va et vient pour le service ? Venez plutôt dans ma chambre, d'autant plus qu'il faut que j'enlève mon corset. Il me gêne effroyablement.

— Enlevez tout ce que vous voudrez, s'écria Chevalot très emballé. Je vous aiderai au besoin.

Cette aide ne fut pas inutile, car il fallut un vigoureux effort pour rapprocher suffisamment les agrafes de l'instrument de torture et délivrer les prisonniers, qui, ne se sentant plus soutenus, dégringolèrent d'une manière lamentable. Tels les détenus de la Bastille titubaient, se trouvant tout à coup rendus au grand air de la liberté.

... Une heure après, d'un pas un peu las, Jules Chevalot se rendait à son tour à la Biblio-

thèque municipale pour tenir sa promesse. Il trouva Colin-Cadart très excité, qui lui dit, en roulant des yeux féroces.

— Vous ne savez pas ? Il y a eu une ignoble manœuvre de la dernière heure.

— Quelle manœuvre ?

— Une pression éhontée, et je crains bien que nous n'ayons ballottage.

— Moi, j'en suis sûr, fit Chevalot avec une moue de suprême désillusion. Mais, voyez-vous, la politique c'est dégoûtant, on est toujours volé.

Et, ayant ainsi soulagé son cœur, il alla, suivi de ses quinze ouvriers, déposer dans l'urne le nom de Colin-Cadart, républicain progressiste.

LA PERQUISITION



LE DÎNER venait de finir. Le ménage Brémard, assis devant la cheminée, causait : madame, charmante avec sa coiffure tout ébouriffée, entourant sa tête comme d'un nimbe d'or, et son peignoir qui, par l'entre-bâillement du corsage, laissait apercevoir d'adorables rondeurs ; monsieur, chauve, avec un commencement de ventre, une figure déjà ravagée par les soucis et encadrée par une broussaille grisonnante.

— Tu feras ce que tu voudras, disait madame en remuant son pied au bout duquel dansait une mule garnie de cygne, mais, vois-tu, Jules, à ta place, je m'en irais.

— Mais, Caroline, répétait monsieur, fuir c'est s'avouer coupable ; or, je t'ai cent fois expliqué mon

rôle dans cette affaire du chemin de fer du Rio-Tropez, et tu sais bien que je suis innocent.

— Hélas ! soupira machinalement madame.

— Comment, hélas ?

— Je veux dire que tout cela est terrible, car, même innocent, on peut toujours faire de la prison préventive. Aussi, je ne te dis pas de filer à l'étranger, mais tu pourrais te cacher quelque temps chez ton ami Ravinel, à Épernay. Personne n'aurait l'idée d'aller te chercher à Épernay. Qu'en penses-tu ?

— Je pense que ça m'ennuie beaucoup ; cependant, si tu crois qu'il y a péril en la demeure... En somme, ce n'est pas un bien grand déplacement.

— N'est-ce pas ? Vois-tu, je serais bien plus tranquille si je te savais parti. Tu pourrais prendre demain matin le premier train, celui de six heures vingt ; à cette heure-là, il fait à peine jour ; j'aurais toute la soirée pour préparer tes petites affaires... Voyons, est-ce dit ? Un peu de courage. Pars pour

Épernay, chéri, pars pour Épernay. Ça me fera tant de plaisir !

Elle avait passé ses deux bras autour du cou de Brémard, et celui-ci, attendri par tant de sollicitude, dit avec résignation :

— C'est entendu ; puisque tu le désires, je partirai demain matin, mais cela m'ennuie ferme.

— En attendant, montre-toi ce soir, pour prouver que tu es toujours là. Va sur les boulevards, au café.

— Oui, oui, tu as raison.

Il enleva sa robe de chambre, endossa son pardessus, se campa sur la tête un chapeau à rebrousse-poil sur lequel il avait beaucoup plu, puis, avec l'air un peu égaré, il partit d'un pas incertain et titubant.

Immédiatement madame se précipita vers le bureau.

Elle sortit du tiroir un petit bleu, et écrivit :

*Monsieur Alfred Pastoureau,
48, avenue Percier, Paris.*

« Mon adoré,

» Je l'ai enfin décidé à partir. Il prendra demain matin le train de six heures vingt-cinq pour Épernay ; viens dès sept heures, je t'attendrai dans le bon dodo bien chaud, et nous ne nous leverons qu'à midi pour aller déjeuner au restaurant. Quelle joie ! Tends tes chères lèvres que je les baise follement sous ta jolie moustache soyeuse.

» Ta

» CARO. »

Ce devoir rempli – si tant est qu'on puisse appeler devoir la préparation au plaisir et la satisfaction de ses appétits illégitimes – madame Brémard s'habilla en hâte ; puis, légère, comme il n'était pas encore neuf heures du soir, elle alla jeter le télégramme dans la boîte du bureau le plus

voisin. Elle ne marchait pas, elle volait, la figure tout illuminée par une joie intérieure qui donnait à sa beauté un véritable rayonnement. Et, dans son cœur, elle sentait l'apaisement du désir assouvi, le calme complet d'une conscience impure. Comme on allait enfin être heureux, libres sans entraves, sans la perpétuelle préoccupation de l'heure et sans la crainte d'une surprise !

Rentrée chez elle, madame prépara avec amour la malle de monsieur. Ce pauvre Brémard ! Il fallait que, pendant son séjour à Épernay il ne manquât absolument de rien. Et les chaussettes s'empilaient sur les mouchoirs et sur les gilets de flanelle. On s'enrhume si facilement en voyage ! Elle n'oublia rien, ni les faux cols, ni la chemise de nuit en foulard, ni les pantoufles, ni la bonne pipe, la grande consolatrice qui, avec ses spirales bleuâtres endort les douleurs et les soupçons. Avant tout, il fallait que son mari fût bien ; bien au point de ne pas songer trop vite au retour.

Quand tout lut fini, soigneusement plié et rangé, elle procéda à sa toilette nocturne avec un soin inaccoutumé. Bien et dûment poudrerizée et vaporisée, elle endossa une jolie chemise de crêpe de Chine bleu pâle et se glissa toute frissonnante, avec un sourire bizarre, sous les couvertures qu'elle tira jusqu'au menton. À minuit seulement Brémard rentra ; suivant sa coutume, il respecta le sommeil de sa compagne, et se coucha, très loin, sur le petit bord du lit, Caroline lui ayant répété cent fois qu'elle ne pouvait fermer l'œil dès qu'elle sentait le contact d'un corps *étranger*.

Cependant celle-ci dormait mal, et d'un sommeil agité. Tout à coup, ayant vaguement entendu sonner la pendule, elle murmura :

— Tu devrais regarder l'heure, Jules, afin de ne pas manquer ton train. C'est loin la gare de l'Est.

— Oh ! le train m'est tout à fait égal. Je ne pars pas.

Madame, ahurie, se mit sur son séant, très réveillée, les yeux dilatés par la surprise :

— Hein ! comment, tu ne pars pas ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Tu es fou ! Tu ne vas plus à Épernay ?

— Non ; j'ai rencontré hier soir au café de la Paix, où tu m'avais dit d'aller, notre administrateur général, le baron Lebeau ; il m'a répété que pour cette ligne de Rio-Tropez, je n'avais décidément rien à craindre. Alors, ma foi, je reste. Sur ce, pardonne-moi, ma femme, de te brûler la politesse, mais ces temps derniers, j'ai eu de si mauvaises nuits. Je tombe de sommeil.

Il se retourna, et bientôt un ronflement s'éleva paisible dans le silence de la chambre, tandis que madame réfléchissait. Que faire, mon Dieu, que faire ? Alfred allait venir à sept heures ! Comment le prévenir ? Quel moyen trouver d'ici là pour éloigner Jules ?...

Elle s'abîma dans ses réflexions, ébauchant des projets plus impraticables les uns que les

autres, prenant et abandonnant cent idées après les avoir retournées sous toutes leurs faces ; elle ne trouvait rien, rien ! Renvoyer Alfred, quel dommage ! Et le temps passait ; chaque tic tac produit par l'oscillation du pendule correspondait avec un battement de son cœur.

Soudain, le bruit de la sonnette retentit.

Brémard bondit.

— Qui peut venir chez nous à pareille heure ?

Puis, pâlisant :

— Pourtant, si c'était le commissaire de police...

— Évidemment, s'écria madame, prise d'une inspiration subite, c'est le commissaire. Il vient, selon l'usage, au lever du jour. Cache-toi vite. Comme la bonne n'est pas descendue, je vais ouvrir moi-même. Ne t'inquiète pas, et laisse-moi faire.

Plus mort que vif, Brémard se précipita en bannière dans un placard, que madame ferma à

double tour. Puis celle-ci, sans même prendre la peine de passer un peignoir sur la chemise rose, ravissante, demi-nue, se dirigea vers l'antichambre, et tomba dans les bras d'Alfred Pastoureau qui arrivait tout pimpant.

— Chut ! lui dit-elle, Jules n'est pas parti, mais ça ne fait rien ; tu es le commissaire et tu viens perquisitionner. Suis-moi.

Elle le prit par la main et l'entraîna vers la chambre, tandis qu'Alfred enflant sa voix, disait :

— Désolé, madame, devons déranger à cette heure matinale, mais bien que votre mari soit absent, il faut me permettre de tout voir.

— Oui, monsieur le commissaire, je vais tout vous montrer.

Il y eut un silence, puis quelques craquements retentirent. Sans doute des liasses de papier qu'on remuait, puis des onomatopées, avec des soupirs poussés par Caroline. Évidemment, pendant l'opération, la pauvre petite femme avait de

l'émotion. Un moment même Jules l'entendit distinctement appeler sa mère.

Pendant ce temps, Brémard attendait philosophiquement dans sa cachette, en se disant :

— Bah ! il ne trouvera rien. En somme, je ne risque pas ma tête. J'ai ma conscience pour moi.

Enfin, après une perquisition qui dura plus d'une heure, le commissaire partit.

— Eh bien ? demanda Jules, dès qu'il sortit de sa cachette ; eh bien ! qu'est-ce qu'il a fait, le commissaire ?

— Dame, répondit Caroline, il a fait son métier ; il a fourragé un peu partout.

— Mais il n'a rien trouvé d'intéressant ? Il n'a rien saisi ?

— Ah ! ça, je ne pourrais pas te dire, mais il est capable de recommencer, et puisque ta malle est prête, tu ferais bien de partir pour Épernay. Avant le déjeuner, veux-tu ?

BONNES MADAMES !...



AU JEUDI de madame de Hixe. Salon Louis XV, boiseries blanches ; beaucoup de petits carreaux, profusion de fleurs. Dans un coin, la table à thé avec le samovar fumant, le chocolat avec la crème Chantilly, les sandwiches et le vin d'Espagne.

MADAME DE HIXE. — Trente-deux ans, blonde, type Granier. Toilette d'intérieur. Robe princesse en velours vert, garniture de zibeline retenant des rubans bouffants, fixés à la fourrure par des boutons anciens.

MADAME DE ZÈDE. — Vingt-huit ans. brune, type Bruck. Toilette en drap Urbaine ornée de velours souligné d'or, col pareil doublé en castor. Veste de

velours Louis XV incrustée de motifs de guipure jaune cerclés de velours mordoré. Toque formée entièrement de lilas.

MADAME DE HIXE. — Très jolie, votre veste Louis XV !

MADAME DE ZÈDE. — Vous trouvez ? J'avoue que j'hésite un peu à me fendre du grand collet en zibeline. Huit mille francs pour avoir quelque chose de propre.

MADAME DE HIXE. — Le fait est qu'il faut beaucoup de queues.

MADAME DE ZÈDE. — Je ne vous comprends pas bien.

MADAME DE HIXE. — Je veux dire que cela n'est joli qu'avec beaucoup de queues formant frange tout autour de la pèlerine. À propos, vous savez comment s'est terminé le voyage de noces des Polize ?

MADAME DE ZÈDE. – Votre à-propos est drôle ! – Non,.. Je ne sais pas du tout. ConteZ-moi cela.

MADAME DE HIXE. – Eh bien ! vous vous rappelez que l'amiral de Polize s'était longtemps opposé au mariage de son fils avec la délicieuse petite brunette qu'était alors mademoiselle Louise Lastingue, sous prétexte que le père était mort... en lui donnant le jour.

MADAME DE ZÈDE. – Oui, oui ; on a assez potiné.

MADAME DE HIXE. – La petite avait d'ailleurs une certaine fortune, une trentaine de mille livres de rente laissée par le papa, dont on eût pu dire sur l'air de la Palisse :

Un quart d'heure avant d'aimer

Il était encore en vie.

et ces trente mille livres de rente faisaient l'affaire du jeune Polize qui n'avait pas un sou vaillant. D'un autre côté la petite Lastingue

n'était pas fâchée de sortir de chez sa cascadeuse maman pour s'appeler vicomtesse de Polize. L'amiral tenait toujours bon, ces vieux marins ont des principes, mais son fils simule une grave maladie, et profitant de l'attendrissement causé par la convalescence, arrache le consentement du papa.

MADAME DE ZÈDE. — Ce pauvre amiral ! Il n'avait jamais tant flotté !

MADAME DE HIXE. — Les époux font leur voyage de noces. Hyménée ! Hyménée ! cantate numéro vingt-deux ; et dès leur rentrée ils s'installent dans le petit hôtel de l'avenue Malakoff et se mettent à donner des déjeuners très chic.

MADAME DE ZÈDE. — Pourquoi des déjeuners ?

MADAME DE HIXE. — Parce que c'est plus anglais. Et puis, à deux heures et demie, tout le monde s'en va, et l'on n'a pas l'ennui d'être obligé de distraire pendant toute la soirée des convives alourdis par la digestion. Bien entendu, Tout-Paris se précipita à ces déjeuners. Vous y

avez été ; j'y suis allée moi-même. On tenait à voir quelle tête faisait la petite Louise Lastingue devenue vicomtesse par la grâce de Dieu, mais surtout par la sienne. On avait d'ailleurs supprimé complètement la mère Lastingue. Le portrait de l'amiral se dressait sur un ciel de bataille entouré de mobiles fiers et résolus, défendant le drapeau. C'était très convenable, très bien servi et très bon.

MADAME DE ZÈDE. — Je me souviens de certaines croustades Lucullus, au foie gras, qui étaient délicieuses.

MADAME DE HIXE. — Oh ! le cuisinier était supérieur. C'est absolument nécessaire quand on veut fonder une maison sérieuse. Or, à l'une de ces réunions, la vicomtesse descend, un peu dolente, en simple déshabillé de crépon rose, et nous annonce qu'elle n'a pas voulu rester dans sa chambre pour ne pas faire manquer le déjeuner, mais qu'ayant une migraine atroce, elle demande qu'on lui permette de ne rien manger. On s'apitoie, on se met à table. La pauvre petite

femme était décidément très pâle ; sans doute elle avait abusé des plaisirs du mariage, et le vieux duc d'Arcole disait à Polize avec un gros rire :

» — Que diable, mon cher ! cette pauvre enfant, vous devriez la ménager davantage.

» — Mais, mon cher duc, je vous assure que je ménage, ou plutôt que l'on se ménage énormément.

» — Allons donc ! voyez ces yeux. Ah ! mon gaillard, vous n'êtes vraiment pas raisonnable !

» Tout à coup, après les œufs Polignac, la vicomtesse se lève et déclare que, se sentant de plus en plus indisposée, elle est obligée de se retirer dans ses appartements. Elle supplie d'ailleurs que personne ne l'accompagne, que tout le monde — même son mari — continue bien sagement à manger. Si l'on agissait autrement, on l'obligerait forcément à rester par politesse, et, dans l'état où elle est, cela lui serait des plus pénibles. Sur ses instances très vives, personne ne bouge, et la vicomtesse disparaît à l'anglaise, légère, légère.

» Le déjeuner continue, assez gai, malgré le vide causé, au centre, par l'absence de la maîtresse de la maison, et émaillé de fines plaisanteries à l'adresse de l'incandescent Polize qui paraissait d'ailleurs peu convaincu. À l'entremets, l'amiral dit à son fils :

» — Tu devrais monter un instant prendre des nouvelles de Louise.

» — Vous permettez, nous demande le vicomte en se levant de table. Une minute, je ne vous demande qu'une minute. Le temps de savoir comment va cette migraine, et je redescends.

» — Comment donc ! s'écrie-t-on à la ronde, mais c'est votre devoir, c'est tout naturel. Faites donc, faites donc !

» Et Polize disparaît à son tour, laissant un nouveau vide en face de sa femme.

» Puis le temps se passe et personne ne répare. Les plaisanteries recommencent, soulignées par le gros rire du duc d'Arcole : « On l'aura retenu. — C'était sûr. — Il n'y a rien de tel pour la

migraine. » Et patati, et patata. Vous savez, quand les gens du monde se mettent à être spirituels, ils ne le sont pas à moitié. Les allusions égrillardes continuaient de plus en plus serrées, et ces messieurs, très excités, commençaient, au dessert, à passer complètement les bornes, lorsque l'amiral, pour couper court à ce flux de paroles, propose de passer au salon.

» Le café une fois versé, il nous demande à son tour la permission d'aller voir la cause de l'absence prolongée de son fils, une absence inconvenante, inexplicable ; il sort du salon, et, en bas de l'escalier, il rencontre le docteur Lopin, qui descendait :

» — Tiens, ce cher docteur ! Quel bon vent vous amène ?

» — Je sors de chez votre belle-fille, mais rassurez-vous. Ce ne sera rien.

» — Parbleu ! Je ne suis nullement inquiet.

» — Hé ! hé ! Ça aurait pu être grave. En tout cas, ça ne laissera pas de traces.

» — De traces ? Une simple migraine. Vous voulez rire.

» Le docteur s'esquive, et l'amiral, ne comprenant rien, monte, tout en constatant dans le couloir comme un vague relent d'arnica. Il entre dans la chambre de Louise, et trouve la vicomtesse en chemise, étendue sur un lit au pillage, et la tête enveloppée dans un bandeau avec une compresse sur le front. À terre, une canne cassée, et, se promenant dans la chambre, Polize en proie à une exaltation fébrile.

» — Qu'y a-t-il donc ? s'écrie l'amiral ahuri.

» — Il y a, mon père, répond Polize, que j'ai trouvé ici le capitaine de Mongrand, en tête à tête avec ma femme, qui avait, pour cette visite militaire, enlevé son peignoir de crépon rose, et revêtu la tenue sommaire que vous voyez.

— Déjà ! s'exclame l'amiral. Déjà !

» — Alors ma foi, j'ai vu rouge, et j'ai cogné dans le tas avec ma canne. Je crois que Louise a

le front un peu endommagé... mais pas plus que le mien.

MADAME DE ZÈDE. — Après une pareille aventure, M. de Polize n'a pas songé à se séparer, à divorcer ?

MADAME DE HIXE. — Lui ! Et les trente mille livres de rente ! Son premier moyen de correction n'ayant pas réussi, il s'est complètement résigné, et est devenu un de nos jolis époux sous-marins, comme il y en tant. Il bâtit un magnifique hôtel qui a fait faire ce joli mot sur la différence qu'il y a « entre Polize et le castor », mot qui a couru tout Paris, et quand il s'est présenté à l'Agricole, vous savez, le cercle que l'on nomme les Pommes de terre, on a dit : « Bah ! Il faut bien un peu de fumier pour faire aller les pommes de terre ». Il a d'ailleurs été refusé.

MADAME DE ZÈDE. — À la bonne heure ! Mais, mais voyez-vous, ma chère, des ménages comme ceux-là font bien du tort à l'institution.

MADAME DE HIXE. – Bah ! Louise est reçue partout et continue à être d'une élégance fastueuse.

MADAME DE ZÈDE. – Ah ! je vous prie de croire qu'elle a eu, elle, un des premiers collets en zibeline.

MADAME DE HIXE, *riant*. – Parbleu ! elle n'est pas retenue par les obstacles que vous signaliez tout à l'heure.

(À ce moment, la vicomtesse de Polize fait son entrée avec une pèlerine de fourrure garnie d'une superbe frange de queues de toutes dimensions. Et la conversation continue dans la même note... mais sur d'autres ménages.)

LES FRUITS CONFITS



QUELQUES AMIS, retour de Nice, causaient l'autre soir au cercle, et racontaient les souvenirs qu'ils avaient rapportés à leurs bonnes amies, paniers de fleurs, roses, lilas blancs, violettes de Parme, fleur d'oranger ou boîtes de fruits confits, lorsque le baron Dixcors s'écria :

— Eh bien ! moi, l'année dernière, il m'en est arrivé une bien bonne ! J'avais commandé à Nice, pour ma femme et ma fille, deux petites boîtes de dix francs comme d'habitude, et il est arrivé, par erreur, deux boîtes superbes d'au moins soixante francs chacune, ayant au centre un ananas entier entouré de cédrats, de poires, d'abricots et de pêches ; une merveille ! Hein ? Qu'est-ce que vous dites de ça ?

À ma grande surprise, la phrase, pourtant si simple du baron, provoqua dans l'assistance un éclat de rire absolument fou, une explosion d'hilarité incompréhensible pour qui n'était pas initié ; et comme Vermandoys, en proie aux transports d'une gaieté convulsive, riait plus fort que les autres, avec de grosses larmes qui coulaient le long de sa fine moustache, je l'attirai dans un coin, et je lui demandai de m'expliquer en quoi la question de ce pauvre baron était si réjouissante, afin de pouvoir, moi aussi, prendre ma part de l'allégresse générale.

— Comment ! vous ne savez pas, me dit-il en s'essuyant les yeux, vous ne connaissez pas l'histoire des fruits confits ?

— Je ne connais rien du tout.

— Eh bien ! vous êtes le seul du cercle. Toutes les fois que l'on parle de fruits confits, nous sommes sûrs d'entendre Dixcors nous servir son anecdote habituelle, et, le plus drôle, c'est que

le pauvre garçon ne se doute nullement de ce qui a pu lui valoir cette bonne aubaine.

— Et... vous êtes au courant, vous, de ce qui lui a valu cette bonne aubaine ?

— Parbleu... puisque c'est moi l'auteur.

— Conte-moi ça, mon cher ami, afin qu'à l'avenir je puisse faire mon concert dans la joie des camarades, je serais désolé de me singulariser.

— Oh ! volontiers, dit Vermandoys. Tenez, asseyons-nous sur ce canapé et allumons une cigarette.

» Donc, l'année dernière, selon sa libidineuse habitude, Dixcors, laissant à Paris sa femme et sa fille, était parti passer les jours gras à Monte-Carlo. Il avait amené Nandette Bussy, qui était bien la plus délicieuse croqueuse de pommes qu'on pût rêver. Je l'avais remarquée au salon de la roulette, où Dixcors pontait ferme, sans d'ailleurs jamais donner à sa compagne quoi que ce fût pour jouer. Celle-ci, assise derrière lui sur une chaise, ne quit-

tait pas des yeux la partie, et suivait attentivement de ses grands yeux vert de mer les allées et venues de la petite boule le long du cercle jusqu'au moment où le croupier annonçait d'une voix sonore :

» — Dix-sept rouge, impair et passe !

» — Trente-deux noir, impair et manque !

» — Double zéro !

» Et tout de suite elle importait les yeux sur le tableau où Dixcors essayait les combinaisons les plus extraordinaires, tantôt sur la transversale, tantôt sur le numéro plein, tantôt sur la couleur, ou passe, avec une masse à cheval sur quatre numéros de manque, que sais-je ? Il était d'ailleurs absolument sûr d'avoir une martingale infailible, martingale qui ne manquait que faute *d'estomac* de la part du joueur. Nandette paraissait d'ailleurs très intéressée par le jeu, et, toutes les œillades lancées restaient, hélas ! sans effet réflexe. Parfois, je la rencontrai avec le baron sur cette terrasse à balustrade de pierre qui descend jusque vers la mer, terrasse plantée de pins, de cyprès,

d'aloès et de cactus qui donnent au paysage un aspect africain. Mais non seulement Dixcors faisait bonne garde, mais encore la belle était prise tout entière par le merveilleux spectacle qu'elle avait sous les yeux : à l'horizon, la Méditerranée toute bleue, et Monaco se dressant à pic sur son rocher avec ses plates-formes saillantes pour l'artillerie, et ses guérites en poivrières pittoresquement suspendues sur l'abîme.

» Bref, mes affaires n'avançaient pas du tout, lorsqu'un jour, ô bonheur ! me rendant à Nice par le petit chemin de fer, je rencontrai Nandette toute seule dans un compartiment. Je ne pouvais en croire mes yeux.

» J'engageai la conversation sous un prétexte futile : store à baisser pour garantir du soleil, poésie de paysage, temps extraordinaire pour le mois de mars, et patati et patata. Nandette répondait gentiment, correctement, restant toujours sur une certaine réserve, jusqu'au moment où je lui dis :

» — Pardonnez ma curiosité, madame, mais comment diable le baron Dixcors vous a-t-il laissé aller toute seule à Nice ?

» — Tiens ! vous connaissez le baron ? s'exclama-t-elle.

» — C'est un de mes meilleurs amis. (J'exagérais un peu.)

» — Alors, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait présenter à Monte-Carlo ?

» — J'ai bien essayé, mais j'ai senti que ça ne lui serait pas agréable. Il m'a paru très jaloux de vous, et c'est pour cela que je suis surpris qu'il vous ait laissé voyager seule.

» — Il a bien fallu. Moi, je voulais absolument visiter Nice que je ne connais pas. Lui, tenait, à cause de sa martingale, à ne pas quitter la salle de jeu. Alors, j'ai tant supplié, qu'il m'a autorisé à partir et m'a même chargé d'envoyer deux boîtes de fruits confits à la baronne Dixcors, 87, rue de Verneuil, et à sa fille, mademoiselle Juliette Dixcors.

» Là-dessus, Nandette se mit à rire, en ajoutant :

» — Figurez-vous que c'est le premier argent qu'il me confie depuis que nous sommes ici. À Paris, il me donne tout ce que je veux mais à Monte-Carlo il prétend — superstition de ponte que je jouerais et que cela contrarierait sa chance ; alors il ne me donne pas un sou. Bah ! il a peut-être raison. J'ai une déveine !

» Je ne ratai pas la phrase banale :

» — Malheureuse au jeu, heureuse en amour ! » La glace était rompue, et, en arrivant à la gare de Nice, nous étions devenus, Nandette et moi, tout à fait bons amis. Bien entendu, je lui proposai de la piloter à travers cette ville qu'elle ne connaissait pas. Je lui fis visiter la rue Segurane, le jardin public à l'embouchure du Paillon complètement à sec. Je lui fis admirer la statue de Masséna et la promenade des Anglais avec ses petits palmiers malades. Puis, après avoir copieusement déjeuné au London House, je lui proposai de

se reposer un instant au Restaurant Français, restaurant qui a l'avantage inappréciable d'être, en même temps, un hôtel très hospitalier...

» ... Il était près de cinq heures du soir, lorsque Nandette, ouvrant un œil languissant dans le grand lit de la chambre vingt-deux, me dit tout à coup ;

» — Sapristi ! j'ai oublié complètement les commissions du baron, les boîtes de fruits confits pour sa famille.

» — N'est-ce que cela ? répondis-je ; ne vous troublez pas pour si peu ; pendant que vous allez vous rhabiller, je vais les expédier. Cela m'amusera d'écrire les adresses.

» — Au fait, ce n'en sera que mieux, car il est préférable que celles-ci ne soient pas d'une écriture féminine.

» Je me précipitai boulevard du Pont-Vieux et, bien entendu, tenant à faire grandement les choses — j'ai le plaisir reconnaissant — j'envoyai à madame la baronne Dixcors et à sa fille, les deux

plus belles boîtes que je pus trouver dans le magasin. Plus tard, j'appris que le baron n'avait confié que vingt francs à Nandette, et que celle-ci, avec l'argent gardé, avait le soir gagné au trente et quarante une somme assez rondelette.

» À son retour, Dixcors fut accueilli par sa famille avec une reconnaissance infinie. Lui-même resta stupéfait devant les magnifiques boîtes envoyées, mais il n'en laissa rien paraître, et laissa croire à un accès de folle générosité. Seulement, persuadé qu'il y avait eu une erreur du marchand, il a la rage de toujours revenir sur cette histoire-là devant les camarades qui, dûment édifiés, s'en divertissent fort.

» Voilà pourquoi nous avons ri, conclut Vermandoys, et voilà pourquoi nous rirons sans doute longtemps encore. Mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est que la baronne, n'ayant reçu cette année qu'une petite boîte de dix francs, se répand en récriminations amères, reproche à son mari sa mes-

quinerie de pingre, et se plaint de ne plus être aimée comme autrefois !... C'est là le châtement.

TROC POUR TROC !



La scène est au pays de nos bons insulaires,
Pays du spleen et de l'ennui.
Mais pour les sentiments et les vocabulaires,
La scène est à Nice aujourd'hui.

MISS ANNA PERKINS.

JACQUES.

ANNA. — Alors, vraiment, monsieur Jacques, vous dédaignez la jeune fille ?

JACQUES. — Je ne la dédaigne pas : je la respecte.

ANNA. — Est-ce que ça n'est pas... à peu près la même chose ?

JACQUES, *vivement*. — Oh ! pas du tout. Il y a une nuance énorme. J'apprécie, j'admire ; mais tout ce-

la à part moi, en dedans. Je ne me crois pas obligé d'exprimer mon admiration au dehors par des compliments et des phrases louangeuses qui pourraient passer pour une déclaration.

ANNA. — mais, après tout, où serait le mal ? Si vous saviez ce que l'on nous chuchote aux oreilles pendant la valse !

JACQUES. — Oh ! je sais, je sais ! Beaucoup de nos camarades ne reculent pas devant ce rôle d'initiateurs. Cela les amuse d'ouvrir à un jeune cœur des horizons inconnus, et ils trouvent un charme pervers à s'ériger en docteurs ès vices. Mais moi, je ne joue de cette guitare-là qu'avec les femmes mariées, et je puis même dire sans fautilité que je n'en joue pas mal.

ANNA. — Quelle morale ! Ce sont elles au contraire que vous devriez respecter, affreux mauvais sujet !

JACQUES. — Pas du tout. Celles-là savent où elles vont. Elles sont bien et dûment prévenues, et, si le mari est assez bête pour négliger

l'éducation de sa compagne et ne pas l'armer suffisamment pour la lutte, tant pis pour lui ! Tandis qu'avec la jeune fille il n'y a pas de moyen terme : ou l'on ne veut pas l'épouser, et, alors, il n'est pas honnête de déflorer son imagination, ou on veut l'épouser... et, alors...

ANNA. — Et, alors ?...

JACQUES. — Et, alors... il me semble que c'est plus que jamais le cas de préserver sa jeune âme de toute souillure. Évidemment, je dois vous paraître très vieux jeu, et j'ai l'air de jouer avec vous un proverbe d'Octave Feuillet, celui qu'on appelait le Musset des familles : mais j'ai mes idées très arrêtées là-dessus. Je n'aime que les vraies jeunes filles. Ainsi, miss Anna, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

ANNA, *vivement*. — Mais certainement, monsieur Jacques.

JACQUES. — C'est qu'il s'agit d'une petite critique de tenue qui peut-être vous déplaira...

ANNA.— Je vous jure que non. Dites ! dites !...

JACQUES. — Eh bien... je trouve que, précisément, vous ne vous habillez pas assez en jeune fille. Vous êtes trop frisée, vous portez trop de bijoux, des étoffes pas assez simples et, surtout, des robes beaucoup trop longues. Je vous demande un peu si, avec vos dix-huit ans, vous devriez avoir une traîne qui ramasse toute la poussière et la boue.

ANNA, *piquée*. — Mais c'est la mode. Et puis, dès qu'il y a de la poussière ou de la boue, mon bon monsieur, on ne laisse pas traîner : on relève, et le geste est charmant.

JACQUES. — Oui, je connais ce paradoxe de vos couturières : « Il n'y a rien de tel qu'une robe trop longue pour bien découvrir le pied », parce qu'on est obligé de la retrousser. Or, quand on voit le pied, la jambe se devine n'est-ce pas ? Mais, voilà... je ne trouve pas nécessaire qu'une jeune fille fasse deviner sa jambe.

ANNA. – Je ne puis cependant pas porter des jupes courtes, comme une pensionnaire.

JACQUES. – Il y a un juste milieu, et je vous assure que vous seriez cent fois mieux avec une jupe moins longue.

ANNA, *très rouge*. – Si vous croyez que, moi aussi, je ne trouverais pas beaucoup de choses à redire sur votre tenue masculine...

JACQUES. – Tiens ! tiens ! J'aimerais bien savoir ! C'est très intéressant.

ANNA. – Non ! Cela ne me regarde pas !

JACQUES. – Je vous assure que je vous serai très reconnaissant de vos observations. L'opinion féminine est toujours précieuse à connaître et peut parfois être très utile.

ANNA. – Moi, je ne vous ferai pas la critique que vous me faites relativement à mes jupes, car ce que je blâme chez vous, c'est tout le contraire ! Vous portez des pantalons trop courts.

JACQUES. – Trop longs, vous voulez dire.

ANNA. – Cela revient au même. Croyez-vous que ce soit élégant, ce grand pli que vous faites dans le bas ? Est-ce pour nous montrer vos belles chaussettes noires à pois jaunes ?

JACQUES, *souriant*. – Mon Dieu, peut-être, au fond, en m'interrogeant bien, ne suis-je pas fâché de laisser voir mes belles chaussettes noires à pois jaunes ; mais il y a une autre raison, d'ordre économique.

ANNA. – laquelle ?

JACQUES. – Vous voulez tout savoir ? Eh bien ! les pantalons de flanelle rétrécissent tellement quand on les fait blanchir qu'il faut les prendre trop longs si l'on ne veut pas se trouver en culotte courte dès le second nettoyage. Alors, quand ils sont neufs, pour ne pas marcher dessus, on a pris l'habitude de les relever du bas. Vous voyez, d'ailleurs, que tout le monde ici en fait autant.

ANNA. – Cela n'empêche pas que ça ne soit affreux, et, si vous voulez mon opinion très

franche, j'ajouterais que ce retroussis n'est même pas très convenable. Ça vous a un petit air débraillé.

JACQUES, *vexé*. – Débraillé ! Vous êtes dure. Mon grand souci a toujours été d'exagérer plutôt la correction.

ANNA, *se montant*. – La correction ! Elle est jolie votre correction ! Ne me disiez-vous pas tout à l'heure que vous vous arrogiez le droit d'être inconvenant avec les femmes, dès qu'elles sont mariées ?

JACQUES, *nerveux*. – Mademoiselle, vous exagérez singulièrement la portée de mes paroles ; au reste, brisons là. Au point où nous en sommes, je crois qu'il vaut mieux ne pas continuer à ergoter sur un sujet pénible.

ANNA, *furieuse*. – Ni sur celui-là, ni sur un autre, monsieur. Je vous prie de ne plus m'adresser la parole !

(D'un air boudeur, elle prend un livre sur la table, et Jacques s'absorbe dans la lecture de la *Gazette des étrangers*. — Un silence.)

ANNA, *cessant de lire*. — Monsieur Jacques ?...

JACQUES, *poli, mais froid*. — Mademoiselle...

ANNA. — Voulez-vous que nous fassions la paix ?

JACQUES. — Je veux bien ; mais nous ne pourrions jamais nous entendre.

ANNA. — Si : vous allez voir. Je vais vous proposer un troc.

JACQUES. — Un troc ! Quel troc ?

ANNA. — Un compromis, si vous aimez mieux. Écoutez-moi bien.

JACQUES, *attendri*. — J'écoute et suis prêt à toutes les concessions possibles.

ANNA. — Eh bien... je consens à relever ma robe ; mais vous, vous rabattrez votre pantalon...

POUR ÊTRE BELLE !



EN PARCOURANT son journal du matin, M. Samuel Zabulon poussa un cri de surprise, car il venait de lire un article sur un certain professeur de New-York annonçant l'ouverture d'un cours pour « améliorer les jolies femmes, rendre jolies les laides et restaurer les vieilles ». Le professeur arrivait à ce résultat par l'assouplissement des muscles du visage. Les traits étant le reflet de l'être intellectuel et moral, il fallait, pour devenir belle, ne laisser aborder son esprit que par des idées d'humanité, de béatitude et de jouissance. Il y avait des cours pour le regard, des cours pour le menton, des cours pour le nez. Ce dernier paragraphe décida notre Samuel.

— Esther ! cria-t-il, Esther !

Du salon voisin arriva une grosse femme brune à laquelle la pratique de la vertu devait être facile. Elle avait les lèvres épaisses, le teint couperosé, les yeux sans éclat, le front bas ; sa poitrine débordante, sanglée dans une blouse de soie mauve, retombait en cascade sur un ventre inquiétant, bombé en avant, pour ainsi dire offert. Samuol resta un moment rêveur à contempler son épouse. Évidemment, elle était horrible. Mais quoi ! c'était sa cousine. Lui n'avait rien, tandis qu'elle, fille du banquier Blagenthall et C^{ie}, lui avait apporté une dot de plus d'un million. Ah ! si la métamorphose pouvait s'opérer, si l'on pouvait avoir, en même temps, la beauté et l'argent ! Si ce diable de nez pouvait s'affiner, si ces lèvres pouvaient esquisser un gracieux sourire, si ces yeux pouvaient s'allumer ! Quel rêve !

Ne trouvant pas d'entrée en matière suffisamment polie, il tendit simplement le journal à Esther, puis il ajouta, très bas :

— Évidemment, ma chère, tu es déjà très bien, mais... est-ce que ça ne te ferait pas plaisir d'être encore mieux, de devenir encore plus... belle, d'une beauté rayonnante qui exciterait la jalousie de toutes les autres femmes et qui me ferait t'aimer encore davantage – si possible ?

L'idée d'être plus aimée de Samuel parut exciter médiocrement madame Zabulon. Mais, en revanche, la pensée d'ennuyer les petites amies avait un côté séduisant.

— Avant de nous embarquer pour New-York, dit-elle en femme pratique, il faudrait d'abord savoir si la chose est possible et si ce professeur n'est pas un simple fumiste américain.

— Pourquoi serait-ce impossible ? riposta Samuel. J'ai lu jadis un livre du Sâr Peladan, *Comment on devient fée*, qui émettait des idées tout à fait analogues.

— Alors, avant de risquer le voyage, tu pourrais aller lui demander une petite consultation. On le dit très aimable, très accueillant, ce cher Sâr.

— Tu as raison, s'écria Samuel, je vais aller le consulter.

Et, sans tarder, il prit le chemin de la rue de Commaille et demanda à être reçu par le fameux Mage. Il fut introduit dans le salon égyptien, où des parfums bizarres brûlaient dans des trépieds, et bientôt le Sâr parut – le Sâr lui-même – avec sa chevelure absalonienne, son teint d'ivoire, le torse recouvert d'une grande robe écarlate avec de larges manches dans lesquelles il cachait ses mains croisées sur la poitrine, comme les moines.

Samuel salua :

— Monsieur Joséphin, sans doute ?

— Appelez-moi Sâr Merodack.

— Oh ! très volontiers. Eh bien ! monsieur Merodack, j'aurais un conseil à vous demander.

— Vous voulez devenir mage ?

— Oh ! pas du tout, ça me gênerait... vous savez, quand on n'a pas l'habitude... mais j'ai épousé une femme très laide, et je voudrais savoir

si elle pourrait devenir jolie, ou fée, comme vous dites, en y mettant le prix.

Le Sâr leva un doigt en l'air, et, très grave :

— La fée est le parèdre du mage, c'est-à-dire la suprême évolution de la Femme vers le mystère conscient. Le *Comment fée* se compose d'un septenaire du sortir du monde, d'un duodénaire de l'ascèse féérique, et d'un ternaire du Saint-Esprit.

Samuel avait écouté, un peu ahuri :

— Pardon, dit-il, vous m'avez bien compris ? Je voudrais embellir ma femme, madame Zabulon.

— La voudriez-vous belle comme cette Campaspe qu'Alexandre donna à Apelle, comme cette Habalah que son amant Jeped II conserva huit jours devant lui malgré la décomposition, comme Ninon de Lenclos qui était désirée à quatre-vingts ans, comme Diane de Poitiers adorable à soixante ?

— Oui, quelque chose dans le genre de Diane de Poitiers m'irait assez. Que faut-il faire pour cela ?

— D'abord, plastiquement, vous lui apprendrez à reproduire devant la glace les rythmes nus des chefs-d'œuvre grecs.

— Sapristi ! ce sera épouvantable. Je demande à ne pas assister à ces tableaux vivants.

— Ensuite, vous essaieriez les effets de draperie mouillée, puis flottante ; enfin, vous passerez à l'étude de ses vêtements. Le plus noble est celui où le pli vertical domine : décorativement, la robe doit être développée en largeur et collante en longueur.

— Pas trop collante, n'est-ce pas ? Entre nous, Esther est un peu boulotte. Mais je désire que vous m'indiquiez un régime journalier, facile à suivre, même en voyage. Commençons, si vous le voulez, à partir du matin.

— Soit, le paressement au lit sera fructueux, car la femme n'a pas à agir et la stase horizontale

lui convient ; c'est la ligne de sa force, la posture de son bonheur. Ensuite, elle fera une toilette scrupuleuse. Être propre suffit à l'homme ; il faut plus à la femme. L'épilation du moindre duvet s'impose. Tout poil est une tare, et une femme n'est pas policée qui n'est pas épilée.

— Bon, je tâcherai de trouver une bonne pâte épilatoire. Me conseillez-vous aussi l'anti-bolbos pour les petits points noirs sur le nez ?

— Certes, rappelez-vous que la peau est l'élément le plus important du charme sexuel. Aussi, ne craignez pas le parfum, c'est comme le vaporisateur de l'action nerveuse ; il faut qu'il soit fort et constamment le même, mais plus dans le vêtement que sur le corps. Ainsi soignée en sa toilette du matin, flottante et fantaisiste, comme un chevalier étincelant en son armure le matin d'un tournoi, elle apparaîtra aux yeux des siens, en rayonnant une paisible joie. Il faut qu'elle charme même chez elle.

— Ah ! on voit bien que vous ne connaissez pas mon Esther, soupira Samuel.

— Attendez. Le déjeuner lui fournira occasion de jolis gestes, de chatteries ; sans maniérisme, elle doit manger d'une façon délicate et au besoin étudiée. La gourmandise est loisible à la femme ; le végétal lui convient surtout avec le fruit ; à moins de traitement, elle boira peu de vin et jamais de bière ni de liqueurs. Après le déjeuner, elle dira vingt fois de suite ; « Petite pomme d'api, petite pomme d'api ! »

— Pourquoi ?

— Pour se faire une petite bouche. Évitez le mot de « poire » qui dilate tous les hiatus. La toilette de la sortie à pied s'effacera de couleur, et sans aucune garniture ; en revanche le corsage peut mettre la gorge en honneur. Dehors, la femme étudiera les attitudes des tableaux et les effets de clair-obscur, cette application aux effets de l'art préparant à l'invention de l'attitude. Elle ne laissera aborder son esprit que par certaines

sensations, selon la nuance de ses cheveux et la couleur de son teint ; ainsi la musique de Chopin ne sied qu'aux blondes, tandis que la musique de Wagner ne convient qu'aux brunes.

» Elle rira le moins possible, l'impression mondaine se modulant en pénombre, c'est-à-dire en sourire. Les chats et les gens supérieurs détestent le rire. À la rentrée, refaire la toilette minutieuse du matin, et au lit passer son examen de conscience : « Ai-je été aussi belle que possible de sentiments, d'aspect ? ai-je épanoui par ma grâce tous les visages rencontrés ? » Là-dessus, une strophe de mes œuvres, sur la geste de Graal, pour épigrapher de noblesse ses rêves, et avant de souffler la bougie, un regard aux portraits de Liane de Pougy, de Cléo de Mérode et d'Otero, pour se laver les yeux du reflet des laideurs humaines. Enfin, qu'elle s'endorme, gracieuse, le bras replié sous la nuque, le sourire sur les lèvres, et telle qu'elle voudrait être vue du

prince charmant. J'ai dit. Allez en paix : *Ad Posam per Crucem ; ad Crucem per Rosam.*

Samuel salua et partit un peu découragé.

Tout cela paraissait bien difficile, et la journée très compliquée.

Il récapitula : l'épilage, l'antibolbos, petite pomme d'api, pas de poire, les poses nues, le vêtement mouillé, la musique de Wagner et la geste du Graal, et le sourire, l'affreux sourire pendant toute la nuit...

— Bah ! se dit-il, le voyage à New-York coûterait très cher, sans compter les séances chez le docteur. Il y a quelque chose de beaucoup plus simple. Je vais laisser Esther telle qu'elle est, et prendre une jolie maîtresse qui sera « fée » tout de suite.

À L'ÉCARTÉ



C E SOIR LÀ, la partie avait été très belle au Cercle, et pour se remettre de leurs émotions respectives, les joueurs s'étaient réunis autour de petites tables sur lesquelles les maîtres d'hôtel apportaient les plats froids du souper.

— Ah ! messieurs, nous dit Saint-Bidard tout en croquant son pâté d'alouette, pourvu qu'on ne ferme pas les Cercles ! Que deviendrions-nous sans le jeu, et quel prétexte aurions-nous, désormais, pour ne pas rentrer chez nous, honnêtement, à minuit ?

— Nous donnerions à nos femmes et à nos maîtresses de déplorables habitudes de régularité amoureuse.

— L'amour doit être le diable qui passe, la fantaisie, et non une obligation physique remplie ponctuellement, à heure fixe.

— Et cependant, comment occuper une femme qui se couche à onze heures et demie ? On ne peut pas déceimment faire autre chose que de l'aimer.

— On pourrait faire une *partie* avec elle, s'adonner au bésigue ou à l'écarté... Cela gagnerait du temps.

Il y eut une explosion de réflexions spirituelles, inconvenantes ou saugrenues, mais surtout inconvenantes, tandis que Saint-Bidard, la bouche pleine, s'agitait sur sa chaise et disait en brandissant sa fourchette d'une manière terrible :

— Non ! non ! Pas de parties de cartes à domicile. Je sais trop ce qu'il en coûte.

— Qu'est-ce qu'il en coûte ? fit-on à la ronde en se rapprochant de la table du souper. Racontez-nous cela, excellent Saint-Bidard, racontez-nous cela !

— C'est que... je n'aime pas, en mangeant, à évoquer des souvenirs pénibles... et puis, cela m'obligerait à vous faire pénétrer dans ma vie privée.

— Bah ! Il est deux heures du matin. Et puis comme si nous ne connaissions pas votre collage avec Hortense ! Vous pouvez vous confesser, mon bon. Ça n'apprendra rien à personne.

— Au fait, messieurs, vous avez raison et puis je sais qu'il y a toujours dans le malheur d'un ami, comme a dit La Rochefoucauld, quelque chose qui vous est particulièrement agréable. C'est une expérience dangereuse faite chez le voisin et dont on profite. Or, comme on dit dans les drames, puisque vous savez tout, je ne vous cacherai rien. Je vous avouerai simplement que je suis depuis cinq ans avec Hortense, et si bien que soit le plat offert, je commence à être un tantinet blasé.

» Ce n'est pas que je ne rende pleine justice aux mérites très sérieux de ma blonde amie. Jolie,

vous le savez du reste pour lui avoir tous fait la cour, en pure perte, j'aime à le croire. Il n'y a pas un de vous que je n'aie invité à dîner sans qu'il ait essayé de *faire le pied* sous la table à ma bien-aimée. Ne niez pas ! Une fois que vous étiez partis, Hortense me racontait tout, histoire de surexciter ma jalousie et de retrouver dans ce sentiment très humain le piment qui manquait peut-être à ma béatitude satisfaite et bourgeoise. Le raisonnement que je devais indubitablement me faire était celui-ci :

« Je suis un rude veinard d'avoir pour moi tout seul un objet aussi rare, aussi désirable et aussi demandé sur la place. » Il y avait du vrai. Pendant quelque temps, ces aveux amenaient de ma part un redoublement momentané de tendresse ; puis, je finis par ne plus croire à ces frôlements éternellement impertinents et fureteurs, et ces appels de pied ne me décidaient plus à me fendre. Je dédie cette comparaison imagée aux membres de la commission d'escrime. Il fallut donc trouver

autre chose. C'est alors que je reconnus la fertilité de l'imagination féminine. Tantôt Hortense inventait des déshabillés extraordinaires, des peignoirs suggestifs qui bâillaient aux bons endroits avec des gammes chromatiques de petits nœuds savamment travaillés ; tantôt elle me conduisait dans la baignoire d'avant-scène aux Folies-Bergère pour me faire voir de près, dans des radiations électriques, une douzaine de jolies filles élevant, à la hauteur de mon nez, des jambes moulees dans des maillots couleur chair. J'ai toujours été très impressionné par la vue d'une jolie jambe. Tantôt elle me faisait souper dans le boudoir avec un menu au picrate de potasse, puis au dessert – ça c'était très adroit – elle rentrait chez elle, sous prétexte de fatigue, poussait le verrou, ne se décidant à ouvrir qu'après de longues et humiliantes supplications.

» Enfin, sa chambre était toujours embaumée de parfums agréables à respirer sans doute, mais

dangereux au point de vue de la fâcheuse migraine.

» Or, la semaine dernière, vous savez le temps qu'il a fait plusieurs soirs de suite ; et, l'influence de la chaleur aidant, je me sentais envahi, après dîner, par une paresse, par une torpeur extraordinaires. Oh ! ne pas bouger, ne pas sortir ! Rester tranquillement vautré dans un grand fauteuil de peluche, près du feu clair, tout en suivant discrètement les spirales bleuâtres produites par un excellent cigare ! Oublier, pour un soir, les théâtres, le cercle, les camarades et la femme, et se laisser délicieusement et minutieusement vivre ! Je comprenais le bouddhisme, l'anéantissement complet, le *nirvana*, et, si je ne me contemplais pas le nombril, c'est que ma corpulence s'y oppose et que cette contemplation eût sûrement troublé mes fonctions digestives. La vie jetée au vent chaque jour serait un rêve sans ces haltes forcées où l'on reprend haleine et conscience de soi. Notez bien qu'on ne fait ces

sages réflexions philosophiques que les jours où, pour une raison plus ou moins avouable, on est légèrement éreinté.

» Donc, j'avais déclaré à Hortense, émue et ravie, que je ne sortirais pas, et immédiatement la chère créature avait tout organisé pour me faire passer une soirée agréable, soirée qui, dans son esprit, devait se terminer pour elle en apothéose, avec feu d'artifice tiré un peu avant minuit. Or, c'est précisément ce bouquet final que j'aurais voulu esquiver si possible, me sentant, je l'avoue à ma honte, aussi peu en forme que possible.

» Ce n'est donc pas sans une certaine inquiétude que je l'avais vue revenir en déshabillé de crêpe de Chine, mais avec des crevés laissant apercevoir les rondeurs très appétissantes de l'avant-bras, et sous ce déshabillé une simple chemise de tulle noire à mailles très espacées qui eût fait merveille au bal des *Quat'z-Arts*, mais eût certainement provoqué les foudres de la ligue contre la licence des mœurs. Évidemment Hor-

tense ne s'était pas habillée ou plutôt déshabillée avec cette impudeur voulue pour me lire le *Petit Carême* de Massillon, ou les *Oraisons funèbres* de Bossuet.

» Je fus donc plutôt satisfait de l'entendre dire, avec son doux sourire, dès que mon cigare fut terminé :

» — Pour passer le temps, puisque tu as l'habitude de jouer à ton cercle, veux-tu que nous fassions un écarté ?

» — Va pour l'écarté, répondis-je gaiement, comme un homme à qui on offre un dérivatif.

» — Mais, me dit-elle, quel sera l'enjeu ?

» — Ce que tu voudras, une loge au Vaudeville, un chapeau, des bonbons... ou si tu veux simplement l'honneur.

» — Non, non, il faut intéresser la partie, sans cela on joue mollement. L'enjeu sera la clef de ma chambre... Si tu gagnes,

À toi la folie
Des instincts puissants

Et la folle orgie
Du cœur et des sens.

» — Si tu perds, le verrou sera poussé ! Est-ce entendu ?

» — C'est entendu.

» Hortense avance la petite table, nous installe près du feu, distribue les jetons, et met ostensiblement dans la coupe la clef, la vieille clef des paradis artificiels chantés par Baudelaire qui, du reste, en est mort.

» Je me disais à part moi : — C'est bien simple, je vais jouer comme une savate, écarter subrepticement mes atouts et, avec un peu de veine, ou plutôt de déveine, je m'en tirerai peut-être !

» La partie commence. Mais, tout à coup, j'aperçois Hortense furieuse qui s'écrie :

» Monsieur, vous trichez ! C'est une infamie !

» — Comment ! je triche ?

» — Parfaitement. Je m'étais arrangée pour mettre le roi dans votre jeu... et vous ne l'annoncez pas !

— Alors !... demandent les camarades très égayés, alors ?... Nous exigeons la fin de l'histoire. Avez-vous, oui ou non, tiré le feu d'artifice ?

— Évidemment, conclut Saint-Bidard. Il le fallait bien, mais... à vrai dire, ça n'a été ni un 14 Juillet ni une fête franco-russe et le bouquet a été faible.

LES SURPRISES-PÉRIGORD



CE N'EST PAS sans avoir mûrement réfléchi que le comité de l'*Esbrouffant* a nommé le gros marquis de Ghavoïe président de table à l'unanimité. Tout d'abord, son ventre faisant agréablement bomber le gilet de soirée, prédisposait en sa faveur ; ceci ne serait encore rien, car il y a des gens qui se nourrissent fort mal et n'en portent pas moins des bedaines énormes ; mais chez Chavoïe c'est un ventre distingué, majestueux, bien placé, un ventre comme en arboraient sous les étoffes zinzolin les financiers délicats du XVIII^e siècle, un de ces ventres qui faisaient dire respectueusement à la Rivaudière :

— Monsieur mon ventre, il est l'heure d'aller souper. Passez devant, je vous suis.

De plus, sa figure était joyeusement enluminée, mais avec des tons de pourpre bien répartis, bien fondus dans l'ensemble du visage. Rien d'affreux comme un nez se profilant écarlate sur des joues nuancées d'un coloris insuffisant. Chez Chavoie l'harmonie régnait en souveraine maîtresse. On eût dit un beau soleil couchant, illuminant cette large face. C'était superbe !

Et quelle science approfondie, quel art de bien manger en bonne compagnie ! Quel palais exercé pour savoir indiquer au chef – douze mille francs d'appointments, s. v. p. – le condiment qui manquait à une sauce ! Quelle imagination aussi variée que féconde pour combiner par semaine sept menus merveilleux, sept menus destinés à donner faim à tous ces blasés, à tous ces dyspeptiques, à tous ces éreintés de la vie ! Ah ! l'on n'eût pas remplacé facilement Chavoie comme président de table, et les plus grincheux avaient fini par rendre justice à ses hautes facul-

tés. C'est lui qui avait inventé le coup du registre à réclamation.

Lorsque quelque convive se plaignait à table de tel ou tel plat :

— Fort bien ! disait Chavoie : maître d'hôtel, apportez le registre à monsieur, afin qu'il consigne ses observations dont nous tiendrons soigneusement compte.

Et le clubman, désespéré à l'idée d'écrire pendant un repas, à ce moment psychologique où, suivant le proverbe espagnol, on ne devrait même pas lire l'adresse d'une lettre, terrifié par l'aspect du gros volume et de l'encrier menaçant, s'écriait :

— Non, non, je n'ai aucune réclamation à faire, aucune : je suis fort satisfait.

Et grâce à ce truc ingénieux, la paix régna dans la salle à manger de l'Esbrouffant, et Chavoie vénéré, respecté, dirigea en maître les estomacs de plusieurs centaines de ses contemporains, lui renouvelant chaque année son mandat par un attendrissant vote de confiance.

Hâtons-nous de dire que cette confiance était absolument méritée. Le président se donnait un mal énorme pour faire des trouvailles, il connaissait non seulement la cuisine, non seulement l'hygiène, mais la chimie, et volontiers il trouvait qu'un homme inventant un plat nouveau rendait plus de service à l'humanité qu'un artiste ou un grand conquérant.

Si Napoléon eût fait de Talma un prince, Chavoys eût certainement fait de Brillat-Savarin un duc.

Or, le mois dernier, Chavoys nous avait dit mystérieusement au dessert :

— Messieurs, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. J'espère pouvoir vous faire bientôt manger un plat nouveau : *la surprise-Périgord*.

— Et qu'est-ce que c'est que cette *surprise-Périgord* ? demanda-t-on très intrigué.

— Ah ! messieurs, il paraît que c'est tout simplement merveilleux, sublime ! Le général Rubas du Rampart, qui en a mangé une fois, m'en

a parlé avec des larmes d'attendrissement. Ce vieux guerrier n'a pu me donner la composition exacte, car il ne possède pas l'érudition nécessaire ; mais cependant, selon lui, il doit y avoir des truffes, du foie gras, du coulis de viande, une pointe de menthe... Bref, cela fond dans la bouche, et c'est un mets délicieux.

— Il faut nous donner cette *surprise-Périgord*, mon bon Chavoye, mon cher Chavoye ! cria-t-on à la ronde avec enthousiasme ; c'est absolument indispensable... Faites cela pour nous.

— Vous croyez donc que c'est commode ! Si j'en avais seulement goûté une fois, dès la première bouchée, je me ferais fort de pouvoir deviner la recette exacte, mais le récit du général, si imagé qu'il soit, est insuffisant. Renseignements pris, Castel-Chambord, dont les idées sont très larges, avait mangé cette *surprise-Périgord* chez le richissime Rabastens, le farouche député des Bouches-du-Rhône. J'ai d'abord essayé de corrompre le cuisinier, mais sous prétexte qu'il

s'appelait Maximilien, il se piquait d'être incorruptible. Il fallait donc se décider à entrer en relation avec le maître, mais ça, par exemple, c'était dur. Un marquis de Chavoys chez le radical Rabastens, chez ce petit-fils du régicide, chez cet énergumène qui, en dépit de sa fortune, passe son temps à soulever les plus ardentes revendications sociales ! Le général Rubas offrait ses bons services pour une présentation, mais moi j'hésitai. Cependant si Paris vaut une messe, comme a dit le bon roi Henri IV, à plus forte raison les *surprises-Péri-gord* valent bien le sacrifice de quelques convictions... Enfin, après une longue lutte avec moi-même, les devoirs du président de table l'ont emporté sur les scrupules du vieux gentilhomme, et je me suis décidé à accepter l'invitation à dîner chez Rabastens, quitte à être accusé, moi aussi, d'accepter le régime. Après-demain au plus tard, j'espère pouvoir vous taire servir à dîner les fameuses *surprises-Périgord*.

— Bravo, Chavoys ! Bravo ! là c'est bien, c'est très bien.

— Remerciez-moi, messieurs, car dans le courant de ma carrière déjà longue, je n'ai jamais fait un sacrifice aussi pénible.

On se sépara, très attendris, et le surlendemain le cahier d'inscription pour le dîner débordait. Il avait fallu mettre partout des rallonges, et les plus petites tables étaient retenues. Les maris avaient abandonné leur femme, les amants avaient lâché leur maîtresse, les abonnés de l'Opéra avaient donné leur fauteuil, pour avoir toute liberté de dégustation. À sept heures un quart, le gros Chavoys fit son entrée dans le grand salon, mais il avait la mine déconfite, et son beau nez busqué, d'ordinaire cramoisi, avait une pâleur relative, et paraissait plus long que d'habitude.

— Eh bien ! cria-t-on en l'entourant, eh bien ! le dîner Rabastens ?...

— Ali ! messieurs, commença le marquis, ce qui m'arrive est épouvantable. Donc, avant-hier,

je monte dans le coupé du général Rubas du Rampart, et nous voilà partis tous les deux chez le député rouge, avenue Kléber. Mâtin ! quel hôtel ! Si ce richard-là partage tous ses biens avec les frères et amis, lorsque se lèvera le « grand soir » annoncé par les anarchistes, il y aura une belle distribution.

» Comme Giboyer, je songeais à mon tour : « Il n'y a pas à dire, ces gens-là sont bien élevés », Madame Rabastens me reçoit d'une façon charmante, et s'il n'y avait pas eu sur la cheminée le buste d'une jeune dame couronnée de lauriers – la République, sans doute – si je n'avais pas aperçu dans le grand salon le portrait de Marat tout sanglant dans sa baignoire, ma situation eût été en somme assez supportable. Un moment, je songeais même à M. Piou et aux ralliés. Bref, on passe dans la salle à manger ; on place le général à droite, moi à gauche de la maîtresse de la maison, et, immédiatement, je vois mon vieux Rubas qui me faisait des signes d'intelligence et me mon-

trait le menu placé devant moi, où j'aperçus écrit au miliou de fleurs et de rinceaux :

Surprise-Périgord,

— Et alors ? fit l'auditoire haletant, et alors ?...

— Alors, messieurs, continua Chavoye, avec un stoïcisme étonnant, non seulement je fermais mes oreilles aux propos les plus subversifs — les *Tisserands* avaient amené la question sociale sur le tapis et j'entendais des propositions effroyables — mais encore je détournai mes yeux d'un tas d'autres bonnes choses qui flamboyaient devant moi en lettres d'or. Je ne mangeai ni des croustades Agnès Sorel, ni des truites froides au bailli de Suffren, ni du filet de bœuf Connétable. Je renonçai même à certain sorbet au Porto doré que mon hôte me recommandait les yeux humides, afin de conserver mes papilles intactes, et de pouvoir mieux savourer les *surprises-Périgord*.

» Enfin, je les vis apparaître ; de ravissantes petites boules noires étagées sur des monticules de gelée couleur d'ambre, répandant dans l'atmosphère surchauffée un parfum délicieux, et, immédiatement, je sentis l'eau me venir à la bouche. Deux domestiques se suivaient, l'un portant les *surprises* et l'autre une modeste salade de haricots verts destinée à servir d'accompagnement discret. On avait commencé par la droite, et je voyais le général complètement servi qui me regardait gloutonnement en roulant des yeux pâchés, et tout autour de la table, les convives s'extasiaient à chaque bouchée. J'attendais patiemment, voyant chaque fois se rapprocher de moi la manne céleste. On sert ma voisine de droite, puis le maître d'hôtel passe derrière moi. J'attends, et je vois apparaître... l'autre, celui qui tenait la salade de haricots verts.

— Et les *surprises-Périgord* ?

— Hélas ! je ne sais. Peut-être n'en restait-il plus ? Peut-être le maître d'hôtel m'avait-il sim-

plement oublié ? Mais ce que je sais, c'est que je n'eus que la salade, la maudite salade, cachant mon assiette, me faisant manger comme tout le monde, et empêchant par conséquent la maîtresse de maison de s'apercevoir de la catastrophe. Je sais maintenant, conclut Chavoye avec un soupir, pourquoi cela s'appelle une surprise. S'il y a eu, en effet, ce soir-là quelqu'un de bien surpris, ç'a été, messieurs, votre pauvre président de table. Et décidément, je ne me rallie pas.

LE RUSSE



P ARMI les jolies Lyonnaises qui font l'ornement de l'avenue de la République, et sont les plus remarquées par les officiers de cuirassiers aux concerts de la place Bellecour, il faut citer sans contredit Marthe Laroche, que ses bonnes petites camarades ont surnommée Marthe-la-Rosse, sans qu'on ait jamais bien su au juste pourquoi, car c'est la meilleure fille du monde.

Grande, fine, très désireuse de se lancer à Paris, elle avait compris qu'il y avait dans la prochaine arrivée des officiers de l'escadre russe une occasion inespérée dont il fallait savoir profiter. Sans doute, ils pouvaient rencontrer à Paris une foule de demi-mondaines très séduisantes, mais qui ignoraient complètement la Russie et les Russes. Quelle sur-

prise au contraire éprouveraient ces nobles enfants du Nord si, tout à coup, ils trouvaient sur leur route fleurie, une femme ayant toutes les qualités distinctives de la Française, et leur rappelant, cependant, la mère patrie par une foule de petits détails et d'attentions spéciales ! N'y avait-il pas là un grand coup de fortune à tenter ?

Aussi, au lieu de partir comme tous les ans pour aller faire la fête à Aix-les-Bains, Marthe Laroche lâcha, non sans un grand soupir, les petits dîners du Casino, les soupers joyeux de la Villa-des-Fleurs, et se confina dans son appartement de la place des Brotteaux et, par quarante degrés de chaleur se mit à piocher. Un cuisinier spécial vint lui apprendre à confectionner le thé dans le samovar, le *Stichin* et le *katcha*. Afin de se mettre au courant de la généalogie impériale, elle acheta le portrait du tsar Alexandre III et de l'impératrice Marie-Féodorowna ; elle prit un professeur de russe qui lui enseigna non seulement la langue russe, mais l'art délicat de rouler des cigarettes

d'un petit coup sec entre le pouce et le doigt du milieu ; en même temps il lui donnait des détails circonstanciés sur les enfants Nicolas-Alexandrowitch, Georges, Michel et la princesse Olga. Il lui expliquait que pour être un peu considéré d'un Russe, il fallait avoir été du dernier bien pour le moins avec un grand-duc, et lui fournissait des détails les plus complets sur les princes Wladimir, Alexis, Serge et Paul. Ses préférences s'arrêtèrent sur le grand-duc Alexis qui décidément marquait très bien, et elle se procura un lot spécial de photographies où ce dernier apparaissait en turban à aigrette, en casque, en casquette et sans casquette.

Dans le même ordre d'idées, sachant l'importance qu'on attache en Russie aux choses militaires, le professeur l'initia aux mystères de *l'Invalide Russe*, lui fit étudier les promotions, apprendre les noms de tous les grands seigneurs faisant partie des gardes à cheval, des chevaliers-gardes de l'impératrice et des régiments Preobrajenski.

C'était un véritable travail d'initiation aride et ardu, auquel elle eût renoncé cent fois si elle n'eût pas été soutenue par l'espoir de parvenir à la haute position rêvée. Tous ces usages bizarres, tous ces grands personnages dont elle étudiait la généalogie, toutes ces traditions d'un pays essentiellement aristocratique, la remplissaient d'admiration et d'attendrissement.

Dès septembre, elle étudiait la littérature russe, elle dévorait les œuvres du comte Tolstoï, de Tourgueneff, les poésies de Pouschkine et de Lermontoff. Elle apprenait à jouer au *wint*, espèce de whist très compliqué et dont les combinaisons lui donnèrent force migraines. Ce n'est pas tout : on lui indiqua une bohémienne, demeurant sur le quai du Rhône, qui donnait des leçons de mandoline, et là, elle apprit des romances bohémiennes semblables à celles que se font réciter les seigneurs par les tziganes lorsqu'ils vont aux Iles pour souper. Elle chanterait cela au bien-aimé, sans oublier le *Bojé Tsara Krani*, le chant natio-

nal, et le *Da sdravstvouiët Rossia*, recommandé par les journaux.

Elle était arrivée à connaître Pétersbourg comme si elle l'avait habité, et pouvait parler du Yacht-Club, du Club anglais, du théâtre Michel, du théâtre Alexandre, de la Grande-Moskoï et du quai de la Cour. Bref, elle était devenue Russe autant que peut le devenir une Française intelligente, et elle ne regrettait ni le temps, ni les sommes énormes consacrées à ce résultat, puisqu'elle se sentait enfin digne de connaître un de ces grands dignitaires annoncés.

Enfin elle s'embarquait pour Paris après avoir rempli sa malle d'étoffes orientales, et troqué ses peignoirs fanfreluchés contre le Bashlik, le Kakoshnik, et le Sonafan national, puis elle descendait au Grand-Hôtel où elle jetait sur la table et sur les meubles de son appartement les brocards et les tapis de Tifiis.

Aussitôt arrivée, Marthe n'eut rien de plus pressé que de demander au chasseur-interprète

quel était le cabaret de nuit élégant où l'on se réunissait à Paris pour souper, et où, par conséquent, elle avait le plus de chance de rencontrer des membres de l'aristocratie russe.

Celui-ci, voyant tout de suite à qui il avait affaire, cligna de l'œil et répondit :

— Ma foi, madame, vous ne pouviez mieux tomber ; vous avez à deux pas d'ici, sur les boulevards, le restaurant Mater's, qui reste ouvert jusqu'à cinq heures du matin. Je vous promets que là vous avez toutes les chances possibles de faire de belles connaissances.

— Mais il y vient des Russes, chez Mater's ?

— Madame, c'en est bondé.

Le soir même, Marthe, après avoir revêtu un ravissant costume drap ciel brodé de roses et de reines-marguerites, avec sous-manches en queue de zibeline et épaulettes faites de chaînons d'or, entra à minuit dans la grande salle du restaurant. Il y avait un monde fou. Les petites tables étaient encombrées de soupeurs faisant vis-à-vis à

de jeunes personnes – quelques-unes assez jolies – vêtues pour la plupart de toilettes à ton clair, laissant voir le plus de peau possible. Accoudées sur la table, les bras nus, elles épluchaient des écrevisses avec de jolis mouvements de doigts chargés de bagues.

C'était un brouhaha d'éclats de rire, de bruits d'assiettes, de bouchons de vin de champagne sautant en l'air, d'interpellations aux garçons affairés. Un immense lustre de cristal éclairait ce joyeux spectacle répercuté à l'infini dans les glaces, tandis qu'au milieu des groupes, grave, gourmé, circulait le patron, Félicien, daignant parfois adresser la parole à quelque client de choix.

Marthe qui, en entrant, avait été s'asseoir à une petite table, avait été très remarquée, tandis qu'elle commandait son souper avec l'aisance d'une femme habituée à ce genre d'exercice. Quelle était cette nouvelle venue, si élégante, et qu'on n'avait jamais remarquée ni au Casino de

Paris, ni à l'Olympia ? Elle, cependant, tout en arrosant de citron sa douzaine de marennes, jetait un regard circulaire autour de la salle pour y découvrir le Russe rêvé, lorsque les mots de Moscou et de Saint-Pétersbourg frappèrent son oreille. C'était un soupeur qui donnait son adresse à un ami, en lui demandant de venir le voir. Il avait le nez large, les pommettes saillantes, le front dégarni, et une belle barbe taillée en carré et tombant sur le gilet. De plus, il en était à son sixième verre de kummel. Tout cela constituait des présomptions, mais n'était pas encore une quasi-certitude.

Marthe appela un garçon.

— Savez-vous le nom de ce monsieur ?

— Je ne sais pas, madame, ses camarades l'appellent le Prince.

Et, comme pour répondre à la demande de Marthe, l'ami se leva, en disant :

— Allons, c'est entendu, au revoir, Michel, au revoir !

— Le prince Michel ! Décidément, il n'y avait plus d'erreur possible ; aussi comme le Prince était resté seul, Marthe lui adressa un tel regard ponctué par un sourire si plein de promesses que, sans hésiter, il vint prendre sa place devant les marennes entassées, avec un aplomb qui sentait son grand seigneur.

Pendant le souper, on parla de la Russie, bien entendu ; le monsieur affirma que les Russes n'avaient pas de meilleurs amis que les Français.

—...Sans oublier les Françaises, ajouta Marthe, qui immédiatement fit preuve d'érudition et plaça tout ce qu'elle savait sur le génie slave.

Le Prince l'écoutait très étonné, avec une admiration profonde :

— Ah ça ! madame, vous avez donc habité la Russie ?

— Oui, j'ai joué pendant trois ans au théâtre Michel, répondit effrontément Marthe.

— Bravo ! J'ai toujours eu un faible pour les artistes.

Pour le coup, la glace était rompue. Le prince régla l'addition, et comme il faisait très beau, on partit à petits pas jusqu'au Grand-Hôtel. Le prince demanda respectueusement l'autorisation de monter, qui lui fut accordée en rougissant...

... Deux heures du matin sonnaient à la pendule en simili-bronze placée sur la cheminée, lorsque Marthe demanda, entre deux baisers :

— Je t'en prie, mon adoré, laisse-moi respirer une minute et causons un peu. J'adore ta voix. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que tu n'as pas le moindre accent.

— Quel accent veux-tu que j'aie ? L'accent de Montmartre ?

— Comment ! de Montmartre ! Je vous ai entendu donner à votre ami l'adresse de Moscou et de Saint-Pétersbourg.

— Oui, je lui ai dit que j'habitais rue de Moscou, tout près de la rue Saint-Pétersbourg.

— Mais pourquoi vous appelle-t-on le prince ? balbutia Marthe, se raccrochant à un suprême espoir.

— Parce que c'est mon nom. Je m'appelle Michel Leprince et suis fabricant de cravates.

— Ah ! s'écria Marthe avec désespoir, tout est à recommencer. Vous n'êtes pas un Michel sérieux !

LE CONTROLEUR



JE DESCENDAIS l'avenue des Champs-Élysées, en savourant la douceur délicate de ces premières matinées du printemps parisien, lorsque, arrivé devant la rue La Boétie, j'aperçus un contrôleur d'omnibus qui, campé devant le bureau, me faisait, de la main, un salut amical, un salut familial qui, d'après Paul Hugounet, le grand prêtre de la pantomime, signifiait clairement « Bonjour, cher ! » ou « Bonjour, mon excellent bon ! »

J'avançai, très intrigué – j'ai si peu de relations parmi les contrôleurs ! – et, sous la casquette noire galonnée d'argent, je reconnus qui ?

Edmond Randol, le bel Edmond Randol, conservant encore, malgré l'uniforme sombre des omnibus, une certaine élégance avec son col droit,

son monocle et sa moustache blonde retroussée en chat !

— Randol ! fis-je avec surprise, Randol ! Quelle est cette plaisanterie ? Vous êtes déguisé ?

— Ce n'est pas un déguisement. Je suis bel et bien, depuis ce matin, contrôleur de la compagnie pour les lignes Trocadéro-Gare de l'Est et Hôtel de Ville-Porte Maillot. Je n'ai encore qu'un galon et je ne touche que six francs par jour ; mais, si je travaille bien, je finirai peut-être par obtenir un jour deux galons... qui sait ? peut-être trois, et par toucher une huitaine de francs ! La folie des grands, quoi !

Et, comme une voiture arrivait, conduite par un cocher septuagénaire coiffé d'un immense chapeau de paille et flanqué de deux gardes municipaux, Randol me quitta, et, avançant flegmatiquement vers la foule amassée, il cria :

— Allons, le Trocadéro ! Nous commençons au 45. Trois en bas et une en haut. 48, 46, 47, 48.

N'oubliez pas vos correspondances. Complet partout.

Puis il revint vers moi, en souriant :

— Eh bien ! qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Parbleu ! je suis abasourdi. Mais voulez-vous m'expliquer la cause de ce nouvel avatar ?

— Oh ! parfaitement. Tenez, mon cher ami, asseyez-vous sur le banc, comme si vous attendiez Hôtel-de-Ville. Nous avons du temps devant nous : il n'y a que cinq voitures qui marchent. Voulez-vous une cigarette ?

— Merci. Je vous écoute.

— Eh bien ! vous savez qu'il y a un an, complètement décavé, poussé comme le loup, que la faim chasse malgré lui du bois, je me décidai à épouser une veuve, la grosse madame Brunemont, dont le mari était mort quelques années auparavant après avoir fait dans les huiles une fortune considérable. La dame avait une douzaine d'années de plus que moi ; mais elle était assez bien conservée, et, à la lumière, elle pouvait, de

loin, faire encore une certaine illusion. Elle avait, toujours, paraît-il, un faible pour les blonds, et, comme la nuance de ma moustache lui plaisait, je vis tout de suite qu'elle me regardait avec bienveillance, toute prête, comme le gladiateur antique, à tomber avec grâce dès la première attaque. Mais je n'attaquais pas. Je me contentais de me montrer très galant, très empressé, mais sans me décider à déclarer ma flamme. Enfin, lorsque mes affaires furent suffisamment avancées, je pris mon courage à deux mains et je fis une demande en mariage, qui fut accueillie avec allégresse.

— Je sais, fis-je assez froidement : on a beaucoup parlé de ce mariage au cercle.

— Oui, et l'on m'a blâmé, n'est-ce pas ? Je sais tout ce qu'on pouvait dire ; mais, que voulez-vous ? c'est dur, quand on n'en a pas l'habitude, de courir toute la journée après sa « matérielle ». Les gens qui font de la morale et de la haute philosophie n'ont certainement pas passé par les difficultés que j'ai connues alors que je voulais conti-

nuer à vivre quand même parmi vous, souriant et bien mis, sans rien laisser deviner de ma misère, allant aux five o'clock mondains pour me soutenir par une tasse de thé et un sandwich et me privant de dîner les soirs où je pouvais compter sur un bal. Une fois marié, je croyais au moins reprendre ma liberté d'esprit en échange de celle que je sacrifiais. Ah ! bien, oui : ce fut pis que jamais.

— Comment ça ?

— Dame ! je n'entends pas grand'chose aux affaires et je n'avais pas songé à me faire assurer par contrat quelque bon douaire avec une pension honorable. Ma femme, qui ne se refusait rien en chapeaux, robes et bijoux et qui était même d'une coquetterie absolument ridicule pour son âge, ne m'accordait, à moi, des subsides que louis par louis et en rechignant. Je vivais au milieu du luxe ; mais c'était le supplice de Tantale, puisque je continuais à être aussi pauvre que Job : j'étais logé et nourri, j'étais même couché, hélas ! — et c'était le plus pénible de mon affaire — mais je

n'avais jamais devant moi cinquante francs d'argent de poche. C'est alors que j'imaginai les trucs les plus extraordinaires, des ruses d'Apache afin d'obliger la dame à délier un peu les cordons de sa bourse. Vous avez peut-être entendu parler de l'histoire du chien Trilby ?

— Non. Racontez-lu-moi.

— Eh bien ! Trilby était un affreux roquet anglais, gros comme un rat, tout noir avec des pattes feu, qui valait, paraît-il, des sommes considérables à cause de son exigüité. Ma femme en raffolait et passait son temps à lui faire des discours stupides en langage chien, car elle était très fière de savoir parler chien : « Bozou, Trilby ! Dites bozou à mémère ! Oh ! le beau toutou à sa mère ! » et autres idioties qui me crispaient. Alors j'imaginai de faire, voler le roquet par Johnson, un ancien palefrenier que j'avais connu au temps de ma splendeur et qui m'était resté très dévoué. Ma femme, éplorée, fit placarder par l'agence Azur des affiches dans tout le quartier, promettant

cinq cents francs de récompense à qui rapporterait le tou-tou. Johnson arriva, remit le tou-tou entre les mains de sa maîtresse, secouée par les transports d'une joie délirante, et toucha les cinq cents francs, dont il me remit fidèlement la moitié, selon nos conventions.

— Tiens ! tiens !

— Ce n'était pas trop mal imaginé, n'est-ce pas ? et deux cent cinquante francs, c'est toujours bon à prendre. Il est vrai que, trois heures après, je les avais reperdus au cercle à la « chouette » ; mais, j'ai toujours eu un moment de douce satisfaction en sentant dans mon gousset les douze louis et demi. Aussi, comme c'était tentant, je recommençai avec d'autres individus, que Johnson se chargeait de me fournir. On volait Trilby en moyenne trois fois par mois, et je me faisais, grâce aux « récompenses honnêtes », des revenus de sept cents à sept cent cinquante francs. C'était gentil, mais c'était trop beau pour durer. Ma femme finit par remarquer que c'était toujours

avec moi que son chien s'égarait et qu'il était toujours rapporté par des cochers anglais. Elle ne dit rien ; mais, la dernière fois, au lieu de recevoir le sauveteur avec des transports d'allégresse, elle le fit arrêter et conduire chez le commissaire de police des Champs-Élysées, où le misérable avoua tout. Jamais je n'ai vu un commissaire rire d'aussi bon cœur. Il trouvait l'invention très drôle, bien parisienne... C'était un homme d'esprit.

— Et madame Randol ?

— Quand elle découvrit la vérité, elle entra dans une telle fureur que je crus un moment qu'elle allait avoir une attaque d'apoplexie... qui eût tout arrangé. Elle ne déposa pas de plainte, mais, à partir de ce moment, elle devint encore plus acariâtre, plus odieuse, ne me donnant plus un sou, afin d'ouvrir, comme elle disait, « un compte d'amortissement ». Et, avec cela, comme j'étais toujours blond, il fallait encore des égards, et même de l'amour ! C'en était trop. J'appris ces jours derniers que, par suite de la grève, la

Compagnie des omnibus acceptait des demandes d'emploi au siège social, 155, rue Saint-Honoré. Je me suis présenté, j'ai été admis d'emblée, et j'ai commencé mon service ce matin. Ce n'est pas autrement difficile. Tenez, regardez plutôt.

Et, comme la voiture Hôtel de Ville-Porte Maillot arrivait, conduite par un « monte-à-dé-faut », avec son escorte d'agents de police sur l'impériale et de gardes de Paris sur la plateforme, je vis mon Edmond Randol, le bel Edmond Randol qui, très à son aise, s'avavançait sur la chaussée avec son poinçon de contrôleur et annonçait d'une voix sonore :

— L'Hôtel de Ville ! Deux impériales seulement. Personne avant le 8 ? Le 9 ! Vous n'avez pas de correspondance ? Allez, roulez !

LE TRIAGE



COMME J'ENTRAIS dans l'atelier de Dupontus, je trouvai le grand artiste plongé dans un marasme profond. Au milieu des toiles commencées, simples ébauches, où se sentait déjà la patte du maître, entouré de divans très fatigués, d'estrades où si souvent la beauté toute nue avait posé triomphante, il était assis devant une table de chêne sur laquelle il avait aligné six photographies de femmes plus jolies les unes que les autres et il les regardait dans une contemplation douloureuse.

À mon arrivée, il fit un vague geste pour dissimuler les portraits, mais voyant que c'était moi – un vieil ami, la discrétion même, – il les laissa bien en vue (je crois d'ailleurs que pour tout autre visiteur, c'eût été exactement la même chose).

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demandai-je, voyant qu'il attendait ma question. — Tel parfois un interpellateur obligeant pose une question au ministre.

— Ça, mon cher, me répondit Dupontus, ce sont mes six maîtresses.

— Peste ! Comme tu y vas ! six maîtresses à la fois !

— Oh ! évidemment c'est trop, beaucoup trop ; mais que veux-tu ? Une occasion en amène une autre, et puis, dans le lot, il y à un peu de tout. Cette blonde-là c'est *Germaine*, une femme mariée ; voici *Cécile*, une artiste applaudie de nos théâtres de genre ; voici *Stella*, une étoile de la danse ; voici *Berthe*, la femme d'un chef de division au ministère ; voici *Luce*, une femme poète, et *Marguerite*, une demi-mondaine haut cotée. Il y a deux brunes, deux blondes, une châtaine et une rousse. Deux ont le nez busqué, trois ont le nez droit, et la sixième a le nez en trompette. En-

fin il y a une maigre, deux grasses et quatre... entrelardées.

— Ah ! c'est un joli bouquet, fis-je en détaillant avec intérêt tous ces gracieux minois, qui me souriaient alignés. Le Grand Turc, lui même, ne saurait avoir un plus agréable harem, et tu ne dois pas t'ennuyer.

— C'est ce qui te trompe, mon pauvre vieux ; on se fait avec cela un tas d'idées fausses sur la polygamie et le paradis de Mahomet ; mais la vérité, c'est que nos forces sont limitées, nos appétits restreints et nos coffres-forts facilement épuisables. Ni ma santé ni ma bourse ne me permettent de conserver un train pareil. Tu vois, je suis pâle, j'ai deux pochons sur les yeux, et, chose plus grave, il m'est devenu impossible de m'occuper d'aucun travail sérieux. Encore quelque temps de cette vie-là et j'entrevois la ruine : ruine d'argent et ruine de phosphore. Je serai vidé.

— Diable ! Mais alors il faut enrayer et soigner tes moelles. Fais comme les éleveurs qui ont subi quelques pertes. Diminue ton écurie de courses. Ne conserve que trois maîtresses. Trois, c'est déjà un joli chiffre.

— Je te crois ; mais c'est précisément là que le problème commence à devenir ardu. Chacune d'elles a des qualités différentes de grâce, d'esprit, de cœur... ou de sensualité. Je les regarde toutes les six, je les compare, j'évoque les souvenirs adorables... et je ne me décide à rien.

— Voyons, veux-tu que je t'aide de mes faibles lumières, bien qu'en ces sortes de choses on doive, il me semble, avoir un avis absolument personnel ?

— Dis toujours. Je te sais connaisseur et de bon conseil. Piquons dans la demi-douzaine, et sauvons seulement le nécessaire avec un brin de superflu.

— Eh bien ! il me semble que tu pourrais conserver un spécimen de la noblesse, du théâtre

et de la bourgeoisie, par des *Germaine*, *Stella* et *Berthe* et donner congé à la comédienne *Cécile*, à la cocote *Marguerite*, et à la femme-poète *Luce*.

— Ah ! mon ami, me dit Dupontus, en jetant un dernier regard aux photographies, elles étaient cependant exquisés ; mais du moment qu'il faut procéder à un travail d'élimination, je crois que ton système est assez judicieux.

— Et remarque que je te conserve une brune, une blonde et une rousse ; un nez busqué, un nez droit et un nez en trompette ; une maigre, une grasse et une entrelardée. De cette manière, tu as un peu de tout.

— Oui, j'ai un peu de tout... C'est une jolie carte d'échantillon, mais ça ne m'empêche pas de regretter rudement les autres. Enfin puisqu'il le faut, passe-moi le buvard. Je vais faire l'exécution immédiate, sans cela, je serais encore capable de faillir au dernier moment.

Et, avec des larmes aux yeux, Dupontus, très attendri, écrivit :

« Ma chère bien-aimée,

» Voici une lettre qui va te faire une peine atroce ; je le sais, mais j'ai bien réfléchi ! Il faut nous quitter. Tu m'as tellement absorbé tout entier que le travail m'est devenu impossible. Or, l'art, le grand art, est un maître exigeant. Tu te rappelles la chanson du *Petit Duc* :

Je t'aime, mon amour, je t'aime,
Et c'est pour ça que je m'en vais...

» La situation est la même. Je t'adore, je n'aimais que toi, exclusivement toi, et c'est pour ça que je te quitte.

» Celui qui ne t'oubliera jamais,

» DUPONTUS. »

Le maître relut sa lettre avec une satisfaction visible. Il est toujours très content de ce qu'il fait, ce brave Dupontus ! – puis il la recopia trois fois avec quelques légères variantes, appropriées au caractère de la femme, et sur les enveloppes il

écrivit les noms et adresses de *Luce*, de *Cécile* et de *Marguerite*.

À ce moment, il eut encore un nouvel accès de perplexité, mais il prit bien vite le dessus, et sonnant le groom, il lui dit :

— Jean, jetez ces lettres immédiatement à la poste.

— Bien, monsieur.

Le groom emporta les trois missives, et Dupontus rasséréné se casa dans son fauteuil, avec une béatitude indéfinissable.

— Allons, voilà qui est fait, me dit-il. Maintenant, je me sens sinon meilleur, du moins plus léger. Au reste, je ne suis pas si à plaindre. Regarde les yeux de *Germaine*, savoure le sourire voluptueux de *Berthe*, et admire la ligne admirable du corps de *Stella*.

À ce moment, le groom, qui revenait de la poste, entra apportant le courrier sur un plateau. Avec les journaux, il y avait des lettres sur papier de nuance tendre, exhalant un doux parfum.

— La correspondance de Don Juan, me dit Dupontus toujours modeste. C'est comme ça tous les matins. Tu permets ?

— Comment donc, cher ami, ne te gêne pas pour moi.

Il fit sauter le premier cachet armorié et me dit :

— Je reconnais l'écriture ; c'est celle de Germaine.

Puis, à mesure qu'il lisait, sa figure exprima la surprise :

— Tiens ! c'est assez bizarre. Elle me quitte. Elle craint que son mari n'ait des soupçons. Elle ne veut pas compromettre sa situation sociale et l'honneur du nom.

— Allons, lui dis-je, ça se trouve très bien. Voilà qui simplifie la situation.

— Oui, oui, me dit-il, un peu vexé quand même dans son amour-propre de mâle. Mais à qui se fier ? Une femme qui prétendait m'adorer. Enfin !...

Il ouvrit la seconde missive ; mais immédiatement il fronça le sourcil. C'était une lettre de Stella rappelant celle de la Périchole. Elle aimait toujours Dupontus ; mais elle avait besoin d'argent et elle prenait comme protecteur le richissime baron Samuel...

— Et de deux ! grinça Dupontus.

— Bah ! il te reste encore la femme du chef de division. Tu te consacreras à elle.

— Évidemment, une perle celle-là. Ah ! comme je vais la choyer. Tiens, précisément elle m'écrit.

Le maître ouvrit l'enveloppe, mais cette fois sa physionomie exprima une stupéfaction si comique que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— Berthe me quitte aussi. C'est un peu fort ! Elle veut un amant plus régulier et moins intermittent. Ainsi, sur six maîtresses que j'avais hier, je n'en ai plus une seule. J'en ai lâché trois, et je suis lâché par les trois que je voulais garder. Avoue que c'est crispant.

— Eh bien ! sois philosophe ; du coup, voilà réglées ensemble la question de l'argent et la question du phosphore. Te voilà libre. Tu vas pouvoir travailler, économiser des étrennes ; et puis, vois-tu, mon cher, une femme, c'est comme une idée de pièce. Bien malin qui peut savoir à qui elle appartient.

LA COUPE ET LES LÈVRES



IL ME SERAIT assez difficile d'analyser le sentiment très complexe que la marquise Hélène de Chavibrand éprouvait pour le digne abbé Moderan, vicaire de Sainte-Clotilde. Il y avait de la vénération mystique pour le prêtre, de l'admiration pour le théologien qui, le dimanche, du haut de la chaire, faisait retentir la parole sacrée en termes élégants et fleuris, de la reconnaissance pour le confesseur qui savait écouter paternellement ses petites doléances de femme trop heureuse et donner au besoin l'avertissement qui protège ou le conseil qui reconforte... mais aussi, peut-être, une certaine attraction plus humaine vers le beau vicaire aux cheveux abondants et onvés, à l'œil franc, lacement ouvert sur les misères humaines, au nez d'un dessin très

pur, à la bouche bonne, avec des lèvres un peu épaisses, de ces lèvres d'orateur, rappelant celles du *vir bonus bene dicendi peritus*.

Tout cela se mêlait, s'amalgamait, se fondait dans une espèce de culte béat qui n'était pas sans causer quelque mauvaise humeur au marquis de Chavibrand. Comme il le disait, non sans raison : avec les femmes, on ne sait jamais où l'on s'arrête quand on s'embarque pour ces pays séduisants et dangereux : où est la limite exacte qui sépare l'admiration de l'amour ? Et quelle crispation nerveuse l'on éprouve en sentant qu'il y a entre vous et votre femme un conseiller plus écouté, plus obéi, qui discute vos prescriptions maritales et peut, selon son bon plaisir, autoriser ou défendre vos baisers ! Aussi, ayant constaté que tout l'argent d'Hélène passait en petits cadeaux sous des formes variées : étoles de soie, chasubles brodées, tapis d'autel, encensoirs, etc., etc., il prit le parti héroïque de fermer sa caisse et de ne lais-

ser à sa femme que l'argent strictement nécessaire pour sa toilette et les besoins du ménage.

Alors la marquise s'ingénia. Elle porta de vieilles robes qu'elle fit rafistoler par une petite couturière ; elle diminua les gages des domestiques, elle roгна sur tout : sur le bois, sur l'éclairage, et, — chose plus grave, — elle fit subir à la table d'importantes réductions.

— C'est étonnant comme, depuis quelque temps, notre cuisine devient mauvaise ! disait Chavibrand à la suite de quelque mauvais repas. Il faudra renvoyer ce garçon-là. C'est intolérable.

La vérité est que toute la science du chef n'arrivait pas à dissimuler l'absence de condiments et de gelées, les ratatouilles, les hachis, les combinaisons qui faisaient paraître jusqu'à trois fois le même plat sur la table. Le marquis avait bien comme un vague soupçon que ces économies devaient prendre encore le chemin de l'église, mais il avait beau guetter, il ne voyait au vicaire aucun ornement nouveau ni aucun envoi de la

ville arriver à l'hôtel. Pourtant il faisait bonne garde, tout prêt, cette fois, à s'insurger pour de bon contre cette tendresse insolite qui s'exerçait aux dépens de son appétit et de son bien-être.

Et, en effet, Hélène avait son idée. Elle avait remarqué que l'abbé Moderan disait la messe, le dimanche, avec un calice en ruolz doré, tout simple, sans aucun ornement. Lorsque, campé devant l'autel dans une attitude extatique, il élevait vers le ciel ses belles mains blanches et potelées, en murmurant les paroles sacrées : *Da nobis per hujus aquæ et vini mysterium ejus divinitatis esse consortes*, certainement le vase était indigne du mystère. Or, précisément, un jour qu'elle avait été flâner devant les vitrines du Palais-Royal, elle avait aperçu chez Fallerio, le célèbre orfèvre, un superbe calice en or ciselé, avec quatre têtes d'ange en argent qui soutenaient la coupe. Voilà le calice qui était digne de recevoir le vin représentant le sang du Sauveur et de toucher les lèvres saintes de M. l'abbé Moderan. Hélène était entrée

pour marchander l'objet, et Fallerio n'avait pas pu le lui laisser à moins de douze cents francs, écrin compris, un bel écrin de velours, chiffré avec une *M* d'or surmontée de la croix rayonnante, et, à l'intérieur, sur un lit de satin bleu de ciel, le calice était couché, éblouissant, merveilleux d'élégance et de richesse artistique.

Douze cents francs ! La somme était considérable. Et voilà pourquoi M. de Chavibrand y voyait si peu, se chauffait si mal et mangeait si souvent du lapin de garenne. Enfin, madame de Chavibrand, à force de ruses, de patience et d'économie, parvint à réunir les soixante louis nécessaires à l'acquisition. Le cœur bondissant de joie, elle télégraphia à Fallerio, mis dans la confiance : « Je vous adresse la somme convenue par mandat. Envoyez-moi l'objet immédiatement, mais de manière qu'il n'arrive qu'après dîner, heure à laquelle le marquis va à son cercle. »

Ce qui fut dit fut fait. La caisse, bien emballée, fit son entrée à l'hôtel, le soir, vers les

neuf heures, alors que Chavibrand, le cigare à la bouche, se dirigeait vers le cercle, et Hélène, défaisant le paquet, glissa dans l'écrin une enveloppe à l'adresse de l'abbé Moderan, non sans avoir écrit en souriant une petite ligne respectueuse et tendre pour expliquer l'envoi. Le lendemain, dimanche, le curé le recevrait le matin pour dire la messe.

Le malheur voulut que le garçon de Fallerio rencontrât précisément le marquis au coin de la rue Boissy-d'Anglas.

— Tiens, c'est vous, mon ami ! Quel bon vent vous amène !

— Monsieur le marquis, je viens d'apporter un écrin à madame la marquise.

Un écrin de Fallerio ! Chavibrand n'avait cependant rien acheté. Pris d'une méfiance subite, il rentra en tapinois par l'escalier de service et se glissa sans bruit jusqu'à la chambre d'Hélène, redescendue au salon. Immédiatement, il découvrit sur la table-duchesse le bel écrin avec l'if et la

croix rayonnante. Il appuya sur le ressort et aperçut le merveilleux calice se profilant sur le fond de satin bleu... À la boîte était jointe la note de douze cents francs, acquittée par l'orfèvre.

— Par exemple, c'est un peu fort ! s'écria le marquis, exaspéré. Un cadeau de douze cents francs au curé ! Toujours le curé ! Voilà donc où passent les économies de ma femme ! Voilà pourquoi elle est si mal mise et pourquoi, moi, je suis si mal nourri ! Eh bien ! nous allons voir !

Pris d'une idée subite, il courut vers sa chambre et en rapporta, soigneusement enveloppé dans du papier de soie, un objet de forme oblongue qui, par un hasard que je n'oserais, en l'espèce, qualifier de providentiel, s'encastrait admirablement dans la place laissée vide par le calice. Puis il emporta le vase d'or et le cacha soigneusement dans son secrétaire.

Le lendemain matin, à sept heures, le petit groom, auquel la marquise avait fait la leçon, sor-

tait subrepticement de l'hôtel, un paquet sous le bras, et se dirigeait mystérieusement vers le domicile de l'abbé Moderan, rue Las-Cases. Il trouva ce dernier en train de se faire la barbe, ainsi qu'il convient à un serviteur de Dieu qui se prépare à monter à l'autel en grand costume sacerdotal.

— Monsieur le curé, voilà un cadeau que madame la marquise m'a chargé de vous remettre, dit le petit groom en entrant. Elle espère que vous voudrez bien vous en servir dès ce matin.

— Bien, mon ami. Déposez cela sur la table. Dès qu'il fut seul, le brave abbé défit le paquet avec une anxiété d'enfant. Il admira au passage le somptueux écrin et, l'ayant ouvert, il défit avec soin le papier de soie. D'après les prescriptions de la donatrice, ne fallait-il pas utiliser immédiatement l'objet ?

Dans le papier, il trouva... un clysopompe ! Un clysopompe sur du satin bleu de ciel ! Que signifiait cet envoi ridicule ? Le curé Moderan res-

tait rêveur, lorsque, tout à coup, il aperçut la lettre à son nom. Il allait donc avoir la clef du mystère. Mais, pour le coup, son étonnement fut à son comble, car, ayant décacheté l'enveloppe, il trouva une carte de la marquise de Chavibrand, sur laquelle celle-ci avait écrit, de sa belle écriture anglaise :

Pensez à moi toutes les fois que vous l'approcherez de vos lèvres.

LA TÊTE D'OURS



Samedi dernier, la comtesse de Champerel — la belle Hélène, comme on dit au cercle, — était en train de philosopher en regardant son feu, découvrant dans le brasier incandescent toutes sortes de châteaux chimériques, lorsqu'on lui annonça le vicomte Hercule de Poigne.

Il baisa galamment la main qu'on lui tendait, puis après s'être confortablement installé dans un petit fauteuil en tapisserie de Beauvais, il dit :

— Chère madame, vous savez si je vous ai voué depuis longtemps une profonde et respectueuse tendresse.

— Oui, oui, profonde, je l'espère, respectueuse... je ne m'y fierais pas, mais ne recommencez pas, de grâce, vos litanies. Je les connais toutes.

Comme je vous l'ai loyalement déclaré, mon pauvre ami, vous n'avez aucune chance, précisément parce que vous ressemblez trop à Jacques, mon mari.

— Allons donc ! Jacques est blond fadasse, tandis que moi, je suis brun portugais.

— C'est vrai, c'est déjà une amélioration, mais à part cela, même taille, presque même tournure, presque même voix, c'est à s'y méprendre. Alors, vous comprenez, si jamais, ce que je ne prévois pas, — j'arrivais à tromper Champerel, ce n'est certainement pas vous que j'irais chercher.

— Je le sais, répliqua Hercule avec bonhomie, et j'ai depuis longtemps renoncé à tout espoir. Aussi n'est-ce pas de mon amour que je suis venu vous parler, mais d'un fait infiniment plus grave. Jacques vous trompe ; pis que cela, il vous rend ridicule.

— Prouvez-moi cette infamie.

— Eh bien ! ce soir, je sais pertinemment qu'il doit aller au bal de l'Opéra. Mon Dieu, s'il

s'y rendait ouvertement, comme nous tous, dans la loge du club, il n'y aurait que demi-mal ; mais la meilleure preuve qu'il a de mauvaises intentions, c'est qu'il doit se dissimuler sous une tête d'ours.

— Sous une tête d'ours ! C'est grotesque !

— Je pense absolument comme vous, mais ce déguisement a l'avantage de permettre l'incognito strict ; et on peut intriguer, flirter et partir pour souper sans que les bons amis pottinent. Puisque Champerel se décide à avoir recours à un déguisement qui ne se porte plus depuis Gavarni, il faut qu'il ait quelque aventure en perspective.

— Évidemment, et je vous remercie de m'avoir avertie. Eh bien ! mon cher, il sera ce soir encore plus ridicule que vous ne pensez. J'irai à ce bal de l'Opéra. Voulez-vous m'accompagner ?

— Oh ! non, vous comprenez... je suis l'ami de votre mari, s'il me voit avec vous, il devinera que je vous ai renseignée...

— Soit. Eh bien ! j'irai toute seule ! Ah, nous allons rire !

Là-dessus, la petite comtesse serra les mains de cet excellent de Poigne, — la perle des amis, — et partit immédiatement avec lui se choisir un domino de satin lilas très large, très simple, avec capuchon garni de dentelles.

— Vous comprenez, disait Hercule, il ne s'agit pas de faire de l'élégance, il s'agit surtout d'être absolument méconnaissable.

Et le soir, à minuit, un peu intimidée, mais soutenue par l'idée du devoir à accomplir, la comtesse de Champerel montait le grand escalier de l'Opéra entre deux haies de jeunes gens en habit noir rangés sur les gradins et cherchant à reconnaître les dominos au passage. Dans le corridor des premières loges, un monde fou, une bousculade inénarrable, un méli-mélo de costumes ; des onomatopées étranges, des interpellations baroques, le tout sous une pluie de confetti d'argent

qui se piquaient sur les fracs, sur les cheveux, dans la barbe, comme des étoiles scintillantes.

Par la grande baie ouvrant sur la salle arrivaient les ronflements de l'orchestre conduit par Ganne. Parfois la foule s'écartait pour livrer passage à la Parisienne-Fin-de-Siècle, représentée telle qu'elle apparaît sur l'affiche de H. Gray, costume ravissant qui devait obtenir la bannière d'honneur, ce qui prouve qu'il y a bien des manières de comprendre l'honneur. Mais la cohue était surtout formidable devant la loge du cercle où un monsieur, coiffé d'une tête d'ours, se livrait, vis-à-vis des femmes, à toutes sortes de plaisanteries de mauvais goût. D'ailleurs, c'était bien la prestance de Champerel.

— C'est lui ! pensa la belle Hélène très émue. De Poigne m'avait dit la vérité.

Un moment elle s'appuya contre une colonne de marbre, voulant assister au spectacle et avoir une série de griefs indiscutables, mais aussitôt que l'ours aperçut le domino mauve, comme at-

tiré par un aimant irrésistible, il quitta la loge et s'avança, en se balançant, avec des grâces de planigrade.

— Le voilà donc, pensa-t-elle avec dégoût, le gentilhomme auquel j'ai lié ma destinée ; voilà l'héritier d'une noble race, le descendant du combat des Trente qui porte d'or au taureau sablé de gueules. Ah ! comme il mériterait de porter autre chose !

Sans résistance, elle se laissa prendre par la taille et entraîner dans le tourbillon de la foule, écoutant sans broncher les folies que l'ours débitait en tirant la ficelle qui ouvrait une gueule d'où les paroles d'amour sortaient avec un son caverneux. C'était d'un haut comique. Et sans doute le misérable était-il plein de son sujet, car il parlait avec une éloquence persuasive, et la main qui ne tenait pas la ficelle se livrait, sous le domino, à toutes sortes d'étreintes et d'explorations qui semblaient à chaque fois augmenter encore la verve du séducteur.

Et, pendant ce temps, la foule s'égayait et envoyait ses lazzis à l'ours et à sa compagne.

« C'est Georges Ohnet, disaient les uns. — C'est Bergerat, disaient les autres. — C'est l'ours et la sentinelle. — Madame, méfiez-vous, il veut vous faire monter à l'arbre ». Et le couple passait impassible, la comtesse commençant cependant à être un peu énervée, soit par les propos entendus, soit par les attouchements de son compagnon.

— Si nous allions souper, dit-elle, voulez-vous ? Nous serons bien plus à notre aise pour causer.

— Allons souper !

— À une condition, c'est que je conserverai mes dentelles.

— Hum ! hum ! C'est bien gênant les dentelles ; c'est comme si moi je gardais ma tête d'ours. Écoutez, je vous propose un moyen : lorsque vous daignerez enlever vos dentelles, nous éteindrons toutes les lumières dans le cabinet ?

— Marché conclu, répondit la comtesse.

Évidemment, cette obscurité complète présageait les plus noirs desseins, mais bah ! puisque c'était avec son mari. Et quelle serait la confusion du coupable, lorsqu'il reconnaîtrait ensuite qu'il avait trompé sa femme avec sa femme ! Il ne pourrait plus nier sa trahison.

On arriva chez Durand et le couple s'installa dans un des petits cabinets éclairés à l'électricité et donnant sur la rue Royale. Le maître d'hôtel, qui en avait vu bien d'autres, écouta sans sourciller la commande du menu qui lui était faite par cette gueule d'ours, puis quand il eut déposé sur la table les huîtres, le vin de Champagne, le consommé froid et les cailles en caisse, il se retira discrètement ; et aussitôt notre ours poussa le verrou et se précipita vers la belle Hélène en poussant un fauve grognement de satisfaction.

— Attendez, attendez ! dit celle-ci. Et nos conventions ?

Elle tourna le bouton placé à côté de la cheminée et immédiatement le lustre électrique s'éteignit, laissant le petit salon dans une obscurité complète. Il y eut un long silence pendant lequel on entendit le bruit d'une tête en bois qu'on posait sur la table, puis le froissement soyeux d'un domino qu'on retirait, puis un bruit de baisers, puis... bien d'autres choses encore. Au dehors, la neige tourbillonnait en flocons fins assourdissant les pas comme la portière du cabinet étouffait les sanglots, absorbait l'agonie et les soupirs...

— Et maintenant, monsieur, je vous y pince ! s'écria tout à coup la comtesse, en appuyant à nouveau sur le bouton électrique.

Le lustre se ralluma comme par enchantement, et la belle Hélène aperçut, assis sur le canapé, non pas Champerel, mais le vicomte Hercule de Poigne, qui souriait d'un air goguenard.

— Comment ! l'ours, c'était vous, vous !
Ah ! monsieur, quel guet-apens infâme ! s'écria la pauvre Hélène en devenant pourpre de honte.

— Pardon, c'est vous qui m'avez emmené souper. Moi, je me suis laissé faire.

— Mais je croyais partir avec mon mari !

— Voyons, voyons, consolez-vous, dit le vicomte en se jetant à ses pieds. Vous prétendiez que nous étions exactement semblables, Jacques et moi, j'ai voulu vous prouver qu'il y avait une différence notable entre les blonds et les bruns. Avez-vous perdu au change ?

— Oh non ! s'exclama inconsciemment la comtesse, mais pourquoi ce mensonge ?...

— Je n'ai pas tout à fait menti. Je vous avais affirmé que Jacques se coifferait ce soir d'une tête d'ours... Eh bien ! c'est une tête de cerf, voilà tout.

ÇA PORTE BONHEUR !...



NOUS ÉTIIONS arrivés à l'extrémité de l'allée des Poteaux, et déjà nous atteignons la grille de Boulogne, lorsque mon ami Jacques, qui trottait avec moi botte à botte, me cria tout à coup :

— Attends !

Et, sautant à terre avec la souplesse d'un écuyer de Saumur, il ramassa un fer à cheval qu'il venait d'apercevoir à moitié enfoui dans le sable de l'allée, et le fourra dans sa poche ; puis, s'enlevant sur les poignets, il se remit en selle.

— Est-ce pour me faire admirer tes talents sur la voltige que tu viens de te livrer à cet exercice ? fis-je un peu surpris.

— Pas du tout, mais je tenais à posséder ce fer. Ça porte bonheur.

Je haussai les épaules, comme un homme qui ne croit pas à ces bêtises-là, mais Jacques continua très sérieusement :

— Oui, oui, je sais bien, tu n'es pas superstitieux, tu es un esprit fort. J'étais comme toi, je ne croyais pas, jusqu'au jour où, grâce à un fer à cheval, il m'est arrivé le plus grand bonheur de ma vie.

— Raconte-moi ça en rentrant.

— Oh ! bien volontiers, surtout si ça peut contribuer à te faire partager ma croyance.

Nous reprîmes l'allée en sens inverse. Jacques prit le pas, rendit les rênes à sa jument, qui tendit le cou dans un ébrouement de plaisir ; puis, bien campé en selle, il commença :

— Tu sais, mieux que personne, si je fais bon ménage avec Germaine, je crois que, sans nous vanter, il y a très peu, à Paris, d'époux aussi heureux et aussi unis que nous. Non seulement nous

nous aimons passionnément, mais encore cette attraction sensuelle est doublée par une communion intellectuelle, par une manière semblable de voir les choses qui fait que, bien souvent, la même pensée nous vient à tous deux en même temps et s'exprime par des paroles identiques, C'est l'emballement complet, physique et moral. Eh bien ! mon cher, notre ménage, que l'on cite comme exemple aux jeunes gens qui hésitent, aux vieux garçons égoïstes qui blaguent le mariage et prétendent que célibat signifie *cœli beatitas*, notre ménage, dis-je, avait commencé par être un enfer.

» C'est qu'au début, j'avais le malheur d'avoir une belle-mère, la digne marquise de la Ross-Muflette, car tu sais que ma femme est née la Ross-Muflette. Rassure-toi, je ne vais pas rééditer les plaisanteries faciles de café-concert et je t'avouerai, au contraire, qu'au début j'étais très décidé à être le plus courtois et le plus aimable des gendres. À défaut d'autres mérites, la marquise avait du moins celui d'avoir mis au monde Ger-

maine, l'adorable Germaine, et de me l'avoir donnée en mariage... Il est vrai qu'aussitôt après me l'avoir donnée, on aurait dit qu'elle n'avait qu'une idée, celle de me la reprendre. J'étais tout à coup, Dieu sait pourquoi ! devenu l'ennemi. C'était une guerre sourde d'escarmouches à coups d'épingle, grâce auxquelles mon pauvre épiderme était transformé en pelote.

» En effet, dès le premier mois de notre lune de miel, j'avais cru bien faire en invitant ma belle-mère à venir nous rejoindre à l'*Azalée* ; tu sais, la jolie villa que je possède sur la Corniche, entre Trouville et Villers. Je ne crois pas qu'il y ait un plus joli nid pour deux amoureux que ce petit chalet sans prétention, avec son entrée normande, au-dessus de laquelle l'architecte avait écrit la devise du sage : *Parva domus, magna quies*. Petite maison, grande tranquillité.

» Évidemment, avec son mobilier en pitch-pin, ses tentures en cretonne à fleurs, ses larges fenêtres laissant apercevoir la mer à travers les

stores rayés rouges, ma villa n'avait pas la prétention de lutter avec le manoir de Bassin-sur-Rase, que ma belle-mère possède en Languedoc, mais telle qu'elle était, ma demeure était très confortable, très coquette, très gaie, et je crois qu'on pouvait agréablement y vivre.

» Dès qu'elle fut installée chez moi, la marquise commença à tout critiquer : mes faïences à dessin rustique, mes écuries en briques avec poutres saillantes, mon parc à l'anglaise. Il est vrai que je n'avais pas la moindre salle des Gardes, et que sur le sommet de mon toit peu crénelé ne flottait pas, pendant mon séjour, l'oriflamme des Ross-Muflette. De la villa, les moqueries montèrent bientôt jusqu'au propriétaire. J'avais une petite tonsure au sommet de la tête ; elle n'avait pas remarqué tout d'abord, mais en dépit d'un ramenage savant, c'était très visible à l'œil nu ; de plus, je devenais gros ; ce n'était pas précisément du ventre, mais je bombais de poitrine comme les pigeons. J'aurais pu lui répondre

qu'elle ne bombait pas assez, car elle était plate comme une planche, mais, j'étais enchaîné par le respect et aussi par la crainte de déplaire à Germaine.

» Alors la marquise ajoutait avec un effroyable sourire :

— Au reste, tous les gens communs sont gros. Avez-vous remarqué ?

» Ce qu'il y avait de terrible, c'est que ces facéties de mauvais goût finissaient par trouver de l'écho chez ma femme. Parfois, à quelque nouvelle méchanceté décochée, elle ne pouvait s'empêcher de sourire ; je sentais qu'insensiblement je devenais ridicule et que je perdais du terrain dans le cœur de celle que j'aimais. Le soir, quand, après avoir beaucoup souffert dans la journée, je jouissais enfin de la tranquillité du tête-à-tête dans la chambre nuptiale, j'insinuais timidement à Germaine que sa mère n'était pas tout à fait pour moi ce qu'elle devrait être, que ses plaisanteries n'étaient pas tou-

jours aimables, et que je ne changerais certes pas ma villa de l'Azalée pour le manoir de Bassin-sur-Rase. Germaine me fermait la bouche avec ses doigts fuselés, et, comme à ce moment-là, elle était adorablement jolie avec ses cheveux nattés, ses bras nus et sa chemise en dentelle de Bruges, je me calmais bien vite, confessais que c'était moi qui avais tort, et faisais des excuses plates.

» Il n'en est pas moins vrai que cette existence à trois devenait intolérable, et l'inscription latine de la maison semblait une ironie ; je me consolais cependant des déboires de la journée par la perspective de la nuit, moment divin pendant lequel je sentais parfaitement que je regagnais du terrain, beaucoup de terrain, et bien souvent, à l'aurore, ma petite femme, lasse, brisée, s'endormait dans mes bras en balbutiant dans un aveu reconnaissant qu'elle était parfaitement heureuse et qu'elle m'aimait bien.

» La marquise comprit bien vite cette situation. Elle était trop intelligente pour ne pas devi-

ner qu'un homme jeune, vigoureux et très épris, devait à la longue remporter la victoire, et que forcément un jour l'amour devait rester vainqueur. Aussi eut-elle l'abominable idée de m'enlever mon champ de bataille.

» Un jour qu'à déjeuner Germaine avait les yeux cernés, et paraissait un peu lasse – j'avais conscience d'avoir fait ce qu'il faut pour ça – la marquise de la Ross-Muflette entama le chapitre des deux chambres. Rien n'était plus ridicule que la chambre unique ; c'était bourgeois, odieusement bourgeois. Jamais au château de Bassin-sur-Rase, elle n'aurait admis qu'il n'y eût pas la chambre de monsieur et la chambre de madame. Qu'aurait pensé la domesticité ? De plus, c'était antihygiénique ; on se voyait mutuellement dans les attitudes les plus vulgaires, les plus antipoétiques.

» — Je ne vous ai jamais admiré en chemise, monsieur, me disait-elle, mais je suis sûre que si

Germaine était franche, elle avouerait que vous devez être grotesque.

» Et Germaine pouffait de rire. Bref, ma belle-mère en dit tant et tant que ma femme finit par se laisser influencer et, certain soir, froissé, écœuré, je repris dignement ma chambre de garçon. De ce jour, je fus envahi par une haine féroce. Je n'aurais pas été tout à fait jusqu'à l'empoisonnement ni à l'assassinat, mais je comptais vaguement sur la Providence, dont les desseins sont impénétrables, pour me débarrasser de la Ross-Muflette.

» Or, un beau jour, en conduisant mon phaéton sur la route de Cabourg, j'aperçois, comme aujourd'hui, un gros fer à cheval de roulier dans la poussière du chemin. Je le ramasse, je l'emporte dans ma villa et je l'accroche dans le haut vestibule, au-dessus de la porte du salon. Ah ! mon ami, si tu avais entendu la marquise après cette opération, et lorsque je lui eus avoué qu'à mon idée, cela devait me porter bonheur ! Un fer à

cheval qui porte bonheur ! Non ! fallait-il être assez borné, assez superstitieux, assez sot ! Bref, une kyrielle d'injures, à laquelle, en dépit de ma douceur accoutumée, je finis par répondre qu'en somme, j'étais chez moi et faisais ce qui me plaisait.

» Là-dessus ma belle-mère devient écarlate :

» — Ah ! vous me faites sentir que je ne suis pas chez moi ! Vous n'êtes qu'un goujat !

» Elle sort outrée, et en sortant, elle referme la porte si fort, que le lourd fer à cheval mal ajusté se décroche, lui tombe sur la tête d'une hauteur de cinq mètres et la tue net. Depuis ce temps, j'ai été parfaitement heureux...

Et comme nous étions arrivés devant la Potinière :

— Comprends-tu maintenant, continua Jacques, pourquoi je suis persuadé que le fer à cheval porte bonheur ? Au trot !

LEVER ET COUCHER



DEVANT LA CHEMINÉE, le dos bien emboîté dans un fauteuil profond, je m'amuse à regarder mon cabinet de travail à ce moment illuminé par un rayon de soleil pareil à cette traînée qui perce les ténèbres de *l'alchimiste* de Rembrandt, et fait descendre le ciel à travers les vitraux colorés.

Tout en suivant les méandres tracés dans l'air par la fumée de ma cigarette, mon esprit rêve, rêve, et les objets qui m'entourent décident seuls du cours de mes pensées, attirées vers quatre gravures anciennes.

Les deux premières sont du XVIII^E siècle.

Sur le papier jauni je distingue que Dambrun *sculpsit*, que Queverdo *delinavit*, et que la gravure

sort de chez Mondhare, rue Saint- Jacques, près Saint-Séverin ; c'est dédié « aux jeunes époux par l'ami du beau sexe ».

D'abord le *Couché* (sic) *de la mariée*. Dans un boudoir, fanfreluché, orné de portraits de marquises souriant d'un air mignard dans leur cadre, voici la mariée en déshabillé galant, étendue sur un fauteuil doré. Sa gorge opulente sort d'un corsage à moitié dégrafé. D'un frou-frou de ruches et de dentelles, émerge une jambe demi-nue dont une camériste adroite a déjà à moitié enlevé un bas. La mariée pleure de douces larmes, consolée par sa mère, une vénérable douairière à haute cornette, en formes opulentes, tandis que le mari – oh ! il est adorable, le mari, avec sa robe de chambre et son bonnet de nuit en forme de turban – baise amoureusement une main grassouillette, et murmure je ne sais quoi à l'oreille de l'épousée. Dans le fond, un cartel élégant indique qu'il est onze heures et demie, et le lit, large, orné de deux

oreillers de dentelle qui ont l'air de se conter des choses tendres, dresse son dôme empanaché.

Puis, comme pendant, voici le *Couché de la mariée* dédié « à la belle jeunesse ». Nous sommes au lendemain matin. Le lit semble au pillage. La camériste, baissant les yeux d'un air pudibond, essaie d'arracher l'épouse des bras de son époux, qui, toujours coiffé de son turban enrubanné, essaie de retenir encore la bien-aimée et de lui donner un dernier baiser, tandis qu'elle le contemple avec un regard rempli d'aveux reconnaissants. Et, assise sur son siège, la maman déjà poudrée, coiffée, et en falbalas, malgré l'heure matinale, élève une main sévère pour indiquer sans doute qu'en voilà bien assez, et qu'il faut mettre un terme aux doux ébats.

Il se retrouve là tout entier ce charmant XVIII^e siècle dont on a pu dire que ceux qui ne l'ont pas connu, ont ignoré la joie de vivre. Sous toutes ses formes, dans tous ses raffinements, dans toutes ses délicatesses, une seule idée : plaisir d'aimer.

Tout vous y convie, depuis les meubles jusqu'aux tableaux, depuis les figurines de Sèvres et de Saxe, jusqu'aux tableaux de Greuze ou de Fragonard, aux ivoires licencieux de Baudouin, éveillant l'idée de grâce facile et de galanterie spirituelle. Regardez ces beaux jardins avec ces escaliers à rampes de pierre tournant on ne sait pourquoi, aboutissant on ne sait où, sous des tonnelles à treillages tarabiscotés, s'ouvrant sous un ciel vert et rose où des montagnes sont peintes en camaïeu bleuâtre. Et dans ce cadre de féerie, quels aimables gens : marquis en manchons, marquises en paniers, la bouche en cœur et les pieds en dehors. Jusqu'aux plus pauvres, chacun est tenu d'être aimable avant tout ; un rémouleur met des plumes à son bonnet, et les porteurs de chaises eux-mêmes sont du débraillé le plus galant, le regard attendri tourné vers la dame qu'ils escortent.

Mais voici, un peu au-dessus, deux autres gravures qui traitent le même sujet à une autre époque. Elles sortent de chez Augustoni, rue de

la Mortellerie, près de la place de Grève. Nous sommes en plein Empire, et les levers et couchers de mariée ont pris une *r*, sans doute pour être plus à l'unisson de cette époque guerrière et vibrante. Il y a un texte sous la gravure et nous lui laissons toute sa naïveté sentimentale : « La jeune et sensible Lucile, mariée du matin au jeune Théodore, hésite à se coucher par sa grande modestie ; mais sa bonne mère lui explique les charmes du mariage, et les douces consolations qu'elle peut avoir étant mère. Théodore à ses genoux lui jure qu'il sera aussi tendre époux qu'il fut tendre amant, et qu'il ne peut prendre que son cœur pour garant qu'il sera toujours le même pour la chérir toute sa vie. »

N'est-ce pas charmant ? et il faut le voir, le jeune Théodore, avec son haut toupet frisé à la mode du temps, son col montant jusqu'aux oreilles, son jabot tuyauté, et son habit à taille courte. Il est à genoux et met la main sur son cœur. La mariée, chastement couverte d'une che-

mise rigide sans aucune dentelle, coiffée d'un petit bonnet à brides, se dirige en pleurant vers un lit sévère, à ornement de bronze, dont une dame, la maman sans doute, habillée comme madame de Staël, soulève les couvertures d'un air engageant. Au coin du lit, il y a une colonne sur laquelle se tient un épouvantable amour de bronze brandissant une torche. Mais ce qui est tout à fait remarquable, c'est une autre dame en jupe à volants, à taille sous les seins, coiffée d'une guirlande de roses posée sur un monticule de boucles, qui met à la porte un indiscret à chapeau tromblon bolidard – je veux espérer que c'est le père – resté là jusqu'au dernier moment.

Mais voici le *Lever de la mariée*. Cette fois la gravure Empire est beaucoup plus chaste que la gravure XVIII^e siècle. S'il n'y avait pas dans le fond de la pièce le lit défait, on pourrait ne pas se douter de ce qui vient de se passer. Le marié, en habit à boutons d'or, est plus haut cravaté, plus frisé et plus jaboté que jamais, et la robe collante

de la mariée, tombant à plis droits, est d'une correction absolue.

Ils sont assis l'un et l'autre sur un canapé rigide qui ressemble à une chaise curule ; mais laissons encore la parole au texte :

« Théodore et Lucile, unis par les liens du mariage, viennent de se lever après avoir savouré les plaisirs de l'hymen, et la sœur de Lucile apporte le déjeuner, tandis que Théodore montre à sa bien-aimée une rose aussi belle qu'elle, et lui fait une comparaison charmante, tandis que des personnes de la noce écoutent leur conversation. »

Ah ! par exemple, je vous accorde que Lucile est bien extraordinaire avec son turban empanaché, sa robe crénelée dont la garniture ressemble à des dents de requin, et sa jupe à ramage. La dame de la noce a une petite écharpe grecque à franges qui n'est pas non plus sans prétention, et je renonce à vous décrire la redingote à brandebourgs et le castor cambré, hérissé, à longs poils,

du monsieur de la noce, chapeau qu'il a d'ailleurs le tort de conserver sur sa tête.

Mais, en dépit de ses petits ridicules extérieurs, comme on sent encore une époque de vaillance, où l'on osait être amoureux et sensible ! Qui sait si ce jeune Théodore ne partira pas pour la guerre ? qui peut deviner les larmes que verseront les beaux yeux de Lucile ? Époque héroïque, pleine d'éclairs, de baisers hâtifs et de fanfares, où les femmes, toujours sous la menace de devenir veuves, aiment éperdument le héros absent qui « sacrifie Vénus à Bellone » et « joint le myrte au laurier ». Les robes sont toutes prêtes à tomber, sans cordons, sans obstacles inutiles. Les amours sont fiévreuses et les Théodore n'ont que le temps de passer, et de vaincre, pour revoler ensuite à de nouvelles victoires et à de nouvelles conquêtes, et l'on n'a plus envie de sourire en regardant ces femmes si bizarrement costumées, mais si tendres, ces hommes si grotesques sous l'habit engoncé à haut col, mais portant si super-

bement les spencers à tresses d'or, les pelisses à soutaches, les casques aux crinières flottantes et les colbachs empanachés !

Et maintenant, par une association d'idées, je rêve encore aux *levers* et aux *couchers* qu'on nous a montrés, en ces dentiers temps, sur diverses scènes. Théâtres se déshabillant complètement devant le public, et laissant tomber une à une toutes les pièces de l'armure, tous les voiles qui jusqu'ici protégeaient la pudeur et la grâce féminines, exposant tous les secrets des dessous à nos yeux émerillonnés, et ne nous faisant grâce ni d'un lacet de corset, ni d'un ruban de jarretelle. Et le mari, arrivant en veston, brutal, sans délicatesse, sans amour, au besoin chantant même un petit couplet dans ce genre-là :

Mais ce qu'est vraiment malsain,
C'est, quand dans la robe de sa femelle,
On trouve le bout de bretelle
De son voisin.

Vrai, je regrette les légendes naïves du jeune Théodore qui offrait une rose à la sensible Lucile « en lui faisant avec cette fleur une comparaison charmante... »

Mais ma cigarette est finie, le soleil a tourné, et voici replongés dans l'ombre ces chers et charmants levers et couchers d'autrefois.

LA DERNIÈRE ROMANCE



HISTOIRE D'HIER

CETTE FOIS, c'était fini, bien fini. Il avait lutté tant qu'il avait pu, mais il se sentait décidément à bout de forces.

Avec des yeux qui commencent à s'embrumer, il jeta un regard vers les grandes fenêtres donnant sur les Champs-Élysées, d'où arrivait un sourd grondement de voitures, de charrettes, d'appels de tramways – la vie enfin. Les arbres profilèrent leurs branches dénudées sur le ciel tout gris, mais d'un joli gris argenté, chatoyant, comme la robe qu'Elle portait au second acte de *Manon*.

Manon ! L'histoire de toute sa vie ! La tête enfoncée dans les oreillers, il se mit à refeuilleter en arrière le livre de son existence. Il revit cette soirée de l'Opéra-Comique où, ayant pris par hasard un fauteuil, il l'avait aperçue tout à coup. Elle, poudrée, avec sa jolie petite tête, et son sourire d'enfant, chantant *la Bourbonnaise*, avec accompagnement de guitare. Il réentendit cette voix chaude, souple, langoureuse comme un chant d'oiseau, voluptueuse comme une caresse ; il revit ce joli corps blanc, potelé, qui ondulait sous les falbalas ruchés et sous les étoffes Pompadour à gros bouquets ; et l'air du marquis d'Hérigny lui revint à l'esprit avec ses paroles un peu rococo qui s'étaient trouvées si bien en situation :

Manon ! Manon ! mon adorée,
Je brave tout pour tes beaux yeux ;
Fût-ce d'une chaîne dorée
L'amour nous unira tous deux.
C'est fantaisie
Plus forte que l'amour,
Et dont la tyrannie

Décide en un seul jour
Du destin de ma vie !...

Et de fait, le destin de sa vie avait été décidé, ce soir-là ; car non seulement la cantatrice était ravissante, non seulement elle était une merveilleuse artiste, mais elle était aussi sage que bien née, tout entière à son art et menait avec sa mère la vie la plus digne, la plus scrupuleusement correcte que pût désirer un amoureux épris. Il revit la présentation émue dans le petit hôtel de l'avenue Malakoff, et les heures paradisiaques passées dans le coquet boudoir qui s'ouvrait sur un jardinet tout embaumé de fleurs d'acacias, et les grisantes soirées avec *Esclarmonde*, *Phryné*, *Thaïs*, tout un passé artistique où bruissaient les divines mélodies de Massenet et de Gounod.

Puis, la lutte pour conquérir l'objet aimé, car c'est seulement dans les opéras que l'amour triomphe facilement. Dans la vie réelle, tout est difficile, mais bah !

Je brave tout pour tes beaux yeux !

Et un beau jour, Vénus la blonde, invoquée par Thaïs, avait eu pitié des amoureux, aplani les obstacles, et l'union rêvée avait eu lieu, poétique, dans des irradiations d'apothéose, au milieu des parfums de l'encens, et des clameurs des orgues, devant tout Paris extasié et attendri...

Comme tout cela était loin !... Ils étaient partis, tels deux écoliers, dans un adorable égoïsme à deux, oubliant le théâtre et le monde, les répétitions et le grand art, pour s'envoler vers les pays bénis du soleil et du bleu. L'Italie avec son kaléidoscope de villes merveilleuses : Florence, Milan, Naples, Venise ; puis Nice et Monte-Carlo avec sa terrasse et ses colonnades dans un décor de féerie ; puis Aix-les-Bains, avec ses grands parcs ombreux, ses pics couronnés de neige formant une ceinture éblouissante au lac du Bourget chanté par Lamartine, avec sa pureté cristalline et ses eaux couleur turquoise.

Puis la maladie était venue, implacable, lancinante, dévastatrice, avec de brusques temps d'arrêt du cœur, et chaque jour, il s'était senti un peu plus faible, un peu plus loin d'elle, un peu plus *parti*. On l'avait amené à Paris, tant bien que mal, couché sur des oreillers qu'elle soutenait de ses doigts fuselés pendant tout le temps du voyage, et ç'avait été le suprême effort. C'est à grand'peine qu'il avait pu gravir l'escalier de l'hôtel, tandis que la vieille concierge, les larmes aux yeux, le regardait monter, demi-détruit et suffoquant.

Et par ordre, l'appartement était resté souriant, garni de fleurs, très gai avec ses boiseries blanches, et ses grosses touffes de roses Niel. Pas un médicament n'apparaissait sur les consoles. Personne autour de lui ne paraissait croire à une fin prochaine, et elle ne se présentait à son chevet qu'enjouée, heureuse, avec une pleine confiance dans la guérison à venir, mais avec des yeux rouges, en dépit des poudres de riz dissimula-

trices, passées hâtivement avant l'entrée dans la chambre d'agonie. Il n'était d'ailleurs pas dupe de cette douloureuse comédie. Bientôt, il devrait à tout jamais quitter Manon.

Manon, sphinx étonnant, véritable sirène,
Cœur trois fois féminin, Cléopâtre en paniers...

Le « never more ! » déchirant du poète anglais. À cette pensée, il ressentit comme une étreinte atroce ; avec cette acuité des sens particulière aux malades, il percevait son parfum d'iris doux et pénétrant ; il entendait dans la chambre voisine le bruit léger de ses pas et le frou-frou de sa jupe.

Il appela :
— Céline !

Elle accourut, avec son beau sourire éclairant l'ovale si délicieusement pur de son visage, aurolé de cheveux blonds, très élégante dans son déshabillé de mousseline de soie blanche, sur transparent de satin liberty rose, garni de galons

de jais flottant, laissant voir sous les épauettes drapées de dentelles les bras nus de Phryné, et dans l'encadrement du décolletage en carré, le cou onduleux orné du fameux collier de perles, collier historique et unique, qu'elle ne quittait jamais.

Elle se pencha vers lui, caressante et maternelle, et de son corps montèrent les capiteux effluves qu'il connaissait à bien.

— Que désirez-vous ? Voulez-vous boire ?

— Non, je n'ai soif que de vous ; mais je vois bien que c'est fini.

— Ne dites pas cela, vous me faites une peine affreuse. À quarante ans, un homme est en pleine vigueur. Il y a de la ressource... Le médecin me le disait encore hier. Vous guérirez, cher ami, et nous pourrons encore être heureux. Est-ce que je serais telle que vous me voyez, si je vous croyais perdu ? Vous voyez bien que je ne pleure pas.

— Enfin, voulez-vous me faire un grand plaisir, d'autant plus grand qu'il sera peut-être le dernier ?

— Dites, cher ami, dites !

— Eh bien ! depuis mon retour, le piano est resté fermé. On dirait comme un grand cercueil lugubre de bois noir. Je veux que vous le rouvriez. Je veux revoir les belles touches d'ivoire comme au temps où je venais vous faire ma cour dans l'avenue Malakoff.

— Voilà qui est fait.

— Bon, c'est déjà mieux.

Le malade essaya d'esquisser un sourire de satisfaction qui se trouva arrêté par une crampe douloureuse au cœur ; après quelques minutes pendant lesquelles la respiration lui manquait, il reprit d'une voix faible :

— Ce n'est pas tout. Je désire maintenant que vous me chantiez la romance de Manon, celle dans laquelle je vous ai entendue pour la première fois... le fameux soir où je suis entré à l'Opéra-

Comique. Je voudrais la réentendre encore.
Voulez-vous ?...

— Mais certainement. Tout de suite.

Elle fit avec sa tête un gracieux mouvement de bas en haut, semblable à celui que font les oiseaux pour faire glisser quelques gouttes d'eau dans leur gosier, mais c'était pour comprimer les larmes qu'elle sentait toutes prêtes à jaillir hors des paupières ; puis, elle s'assit devant le piano, en tournant un peu le tabouret pour dissimuler son visage convulsé. D'une voix qu'elle cherchait à assurer, elle commença :

Dans ces déserts, la terreur m'environne,
Et j'ai beau faire, malgré moi,
Non, mon ami, non, mon ami, pardonne,
Je suis bien, je suis près de toi !...

Et tandis que la romance montait en spirales sonores, éveillant tout un passé de joie, d'ivresse et d'amour – passé d'hier et déjà si lointain, puisque le roman avait duré un an à peine, – il ferma les yeux, et s'endormit doucement, pour

toujours, ayant reçu de la divine, de la chère créature qu'il avait tant aimée un suprême plaisir, et bercé par cette douce musique qui lui faisait ainsi poursuivre son beau rêve jusqu'aux portes mêmes de l'éternité.

FIN

TABLE



LES VIEUX MARCHEURS
LES VIEILLES MARCHEUSES
POUR L'AMOUR !
LARMES ET SOURIRES
LA CHEMISE POMPADOUR
AMOUR, DÉLICE ET ORGUE
SUR LA BUTTE SACRÉE !
NUIT D'AMOUR !
LE VIEIL HOMME
STOÏCISME DE FEMME
LA PREUVE
LA VOIE LACTÉE
UNE IDYLLE
CONTRE-COUP !
LE BAIN DE PIED
BALLOTTAGE
LA PERQUISITION
BONNES MADAMES !

LES FRUITS CONFITS

TROC POUR TROC !

POUR ÊTRE BELLE !

À L'ÉCARTÉ

LES SURPRISES-PÉRIGORD

LE RUSSE

LE CONTROLEUR

LE TRIAGE

LA COUPE ET LES LÈVRES

LA TÊTE D'OURS

ÇA PORTE BONHEUR !

LEVER ET COUCHER

LA DERNIÈRE ROMANCE